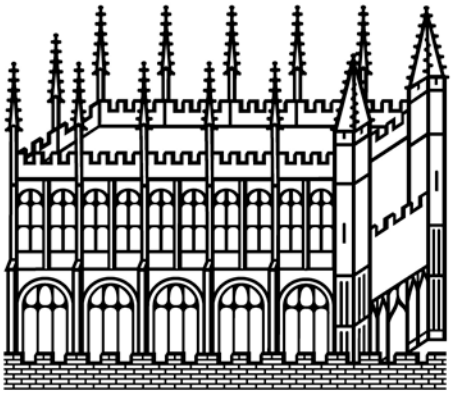

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

1/H 2211 A.2

à toutes vos vertus grandissantes,
esprit charmant, bonté, des grâces
de plus en plus précieuses pour moi.
Pâques 1901 H. J.

20.00
563 : DS

PENSÉES

ET

FRAGMENTS

1338-80. — Corbeil, typ. et stér. Crété.

X. DOUDAN

PENSÉES

ET

FRAGMENTS

SUIVIS DES

RÉVOLUTIONS DU GOUT

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1881

Droits de reproduction et de traduction réservés

TAYLOR INSTI.
UNIVERSITY
29 NOV 1969
OF OXFORD
LIBRARY

LITTÉRATURE

IDÉES GÉNÉRALES SUR LA LITTÉRATURE

JUGEMENT SUR LES AUTEURS ANCIENS

SUR LES AUTEURS MODERNES

SUR LES CONTEMPORAINS

LITTÉRATURE

L'habitude des plus grandes idées les ternit. La littérature en change l'aspect et leur rend leur éclat.

*
* *

Les traités de morale ont suivi le même progrès que l'art dramatique. Théophraste est plus simple et s'en tient à des traits plus généraux que ne fait La Bruyère, et, à leur tour, les portraits de Delphine sont plus finement détaillés que les caractères de la Bruyère. L'esprit se façonne ainsi peu à peu dans l'extrême complication de la nature humaine. On nomme *marivaudage* des explications plus délicates

que pourtant l'on a tort de blâmer. C'est blâmer le progrès même de la science morale. Je l'avoue, les détails, si l'on s'y attache trop, peuvent faire perdre de vue l'ensemble de l'homme, et les conditions essentielles de l'équilibre de sa constitution ; mais, tenus à leur rang, ils ont une grande valeur. L'esprit ne peut pas toujours s'arrêter aux grandes esquisses académiques. Il faut bien en arriver à cette variété de couleur, d'ombre et de lumière qui fait la physionomie individuelle.

Pour qui regarde l'homme et la nature — et tous y regardent souvent, bien que beaucoup y regardent confusément — cet homme et cette nature présentent successivement des couches diverses superposées, pour ainsi dire, les unes aux autres.

Les premières, naturellement, frappent d'abord les regards. Tous les traits vifs, simples et colorés ont été le texte des premières observations des peintres, des poètes et des moralistes. C'est la brillante surface de la nature humaine et de la nature proprement dite. Mais au-dessous de ce monde sensible, visible, tangible, éclairé de la pure lumière du jour sont, pour ainsi dire, les souterrains sur lesquels repose cette surface rayonnante de clartés. C'est dans ces profondeurs qui vont jusqu'aux abîmes que les littératures doivent descendre quand elles ont moissonné les champs qui sont à la lumière du jour. Ces littéra-

tures ne sont pas de décadence comme on se plaît à les nommer en gros. Quand l'esprit de l'homme descend dans le fond des âmes ou dans le fond des sciences pour y chercher les ressorts par quoi se meut le spectacle qui apparaît à l'extérieur, il est encore il est même plus que jamais dans la saine vérité. Ce qu'il décrit alors a, sans doute, plus de complication, moins d'éclat et de relief, mais plus de profondeur. S'il a renoncé à peindre les magnificences faciles du dehors, il décrit les sources cachées d'où sortent ces magnificences. Les jets d'eau de Versailles ont leur beauté un jour de fête. La loi secrète suivant laquelle elles jaillissent a sa beauté quand elle est exposée sans confusion.

Si la littérature suivait sa vraie route, elle s'enfoncerait de plus en plus sous ces racines du chêne d'où vient sa parure, sa vigueur, sa durée et sa décadence. Là sont des profondeurs que nulle curiosité ne saurait épuiser et que le talent peut éclairer de clartés moins vives, mais plus sérieuses, pour ainsi dire, que le jour qui brille sur la tête de l'homme. Tacite l'a fait. Le génie dramatique de Shakespeare l'a fait. Qu'est-ce que la vue de la nature humaine dans l'Agamemnon d'Eschyle comparée à la science profonde de Macbeth et d'Hamlet? Que sont les vues de Théophraste sur les caractères humains en regard de ce que Pascal d'un côté et La Rochefoucauld de l'autre

ont découvert dans les replis de l'âme? C'est donc dans ces étages successifs qu'il faut descendre pour être neuf. A mesure que les intelligences moyennes se sont familiarisées avec un ordre de complications de la nature humaine, le génie descend plus avant et montre de nouvelles complications.

*
* *

En littérature, on peint par un petit nombre de signes qui rappellent à l'esprit du lecteur tout un ensemble; ainsi, ces vers d'Alfred de Musset :

> Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
> Des rateliers dorés, des luzernes fleuries
> Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.

Bornez strictement ce tableau aux objets énoncés, et il sera assez étroit et dira peu à l'imagination, mais ce petit nombre d'objets bien choisis tiennent à la vie d'Orient, et vous ne pouvez guère vous les représenter sans voir en même temps les harems, les jardins de roses, les mosquées, les femmes voilées qui passent en silence, le cavalier rapide qui va vers le désert. Si vous décriviez minutieusement tout Bagdad, j'en verrais une image moins brillante et moins

complète, d'abord parce que mon attention serait distraite par l'excès des détails ; en second lieu, parce que ces premiers objets, bien choisis, évoquent le souvenir de tous les objets analogues et repoussent, du même coup, tous les autres objets, qui, tout en étant bien une partie de Bagdad, ôtent de sa beauté à cette ville et troublent, pour ainsi dire, son idéal. Par l'artifice de ces signes d'élite, j'évoque devant l'imagination l'élite des objets propres à séduire l'œil et la pensée.

Il me semble que presque toutes les règles de la composition découlent de cette observation. Elle est certainement décisive contre le genre descriptif qui décrit tout, car, en décrivant tout, je trouble, à coup sûr, l'unité d'expression poétique, vu qu'il est inévitable que je trouve sur mon chemin des traits désagréables ou prosaïques qui feront dévier mon esprit et le détourneront de la contemplation du beau ; et, de plus, la surabondance des détails rendra impossible cette synthèse involontaire que fait l'intelligence entre plusieurs choses, pour n'en recevoir qu'une seule.

Une autre conséquence de cette observation, c'est que trop de précision dans les descriptions ne permet pas à l'imagination de chacun de sentir les objets dans le vrai biais de sa sensibilité particulière. Avez-vous jamais ouvert un roman gâté par des gravures?

Il est impossible que chacun ne sente pas que ces figures si déterminées l'obligent à voir les personnages et les sites autrement qu'il ne se plairait à les voir, et, cependant, n'est-ce pas un des merveilleux artifices de la littérature, très supérieure en cela aux arts du dessin, de laisser l'imagination de chacun achever à sa manière le tableau dont l'esquisse est sous ses yeux. A la différence de la peinture et de la sculpture tenues à la précision des lignes, la littérature, tout en observant les conditions du beau général, donne à la sensibilité particulière de Pierre ou de Paul la facilité d'accommoder ce beau général aux conditions particulières des connaissances, des souvenirs, qui sont le fonds de chacun et que chacun a besoin de retrouver dans le beau pour en être vivement et profondément touché.

Le sourire triste qui fait verser des larmes à la lecture d'une œuvre littéraire, n'est-il pas le sourire triste qui vous rappelle un être que vous avez aimé? Dans la peinture ou dans une description littéraire trop précise vous ne voyez que le sourire qui a touché individuellement le peintre. Il y a une abondance d'images qui est le contraire de l'imagination dans le style. Celle-ci n'existe qu'à la condition des idées qui l'accompagnent. Il faut que les images soient serrées aux idées comme leur ombre ou leur reflet sur la terre ; que ce soit bien ce fil invisible qui réu-

nit le monde physique et le monde spirituel qui fasse venir l'image ou l'idée.

Quand une idée fait remuer des images qui ne s'y rattachent pas naturellement, les fils sont brouillés.

Il ne faut pourtant pas croire que tout soit mauvaise rhétorique dans ce manque d'harmonie entre les images et les idées. Ce désordre témoigne quelquefois d'une maladie morale plus profonde et d'une autre nature que le défaut de goût. Quand, par exemple, vous voyez les discours sur l'émotion religieuse semés d'images tirées des sensations d'une sorte de libertinage mystique, c'est un signe que les idées religieuses tendent, comme à la fin du paganisme, à devenir un amusement des imaginations fatiguées, et que la terreur solennelle qui doit les accompagner s'en est allée.

Quand les images sont trop abondantes, c'est encore une marque que les dehors du monde prennent un empire presque absolu sur les esprits, et cette apparente vivacité des pensées plus colorées montre que la matière domine.

*
* *

Une image trop continue donne de la défiance.

Elle a l'air de gouverner l'écrivain et de le mener à l'erreur.

*
* *

C'est à propos de M. de Chateaubriand surtout, qu'on pourrait faire une étude sur la déclamation. Ceux qui n'aiment point cet écrivain et son brillant langage, ont tort et raison. La plupart, cependant, ne l'aiment point par pauvreté d'imagination, mais il se pourrait qu'on ne l'aimât pas par force de sentiment du vrai beau et de la grande simplicité. Le coloris vif et savant prodigué sur tout, n'accuse-t-il pas que l'auteur a plutôt un parti pris d'être ému qu'il n'est ému réellement? La vraie lumière, la lumière du jour, a des conditions de décroissance et d'ombres qu'on ne retrouve pas dans une illumination; les ombres sont plus tranchées. C'est peut-être une image assez sensible de la différence entre les belles pages d'un Bossuet, d'un Virgile, d'un Homère, d'un Milton et les pages brillantes de J.-J. Rousseau, de Lucain, de M. de Chateaubriand. Un reproche qui va plus loin et qui peut s'adresser à ces grands coloristes par état, c'est que le dessein d'éblouir le plus souvent possible donne aux idées et aux sentiments un degré de vivacité et de relief qui n'est pas selon la nature. Un

esprit porté à ce goût du brillant polit et fait reluire capricieusement tout ce qui peut briller et reluire. Il rompt, pour ainsi dire, l'ordre régulier des choses ; il donne de vives couleurs à ce qui devait rester dans un demi-jour. C'est par là que le goût du faux brillant a de si fâcheuses conséquences en morale. Peu à peu les objets de nos pensées qui devaient rester dans un plan reculé et dans un demi-jour, suivant les savantes ordonnances des choses, s'avancent jusqu'au premier plan. Un faux sérieux, une fausse grandeur que la pompe du langage donne à ce qu'elle touche, prête une vie trompeuse à ce qui n'a pas de vraie vie. Toute chose prend rang dans l'esprit, suivant son degré de couleur, et ce qu'il y a de plus fort et de plus profond dans les âmes est caché par les voiles pompeux d'une brillante fantaisie. Le culte de la couleur déprave ainsi les âmes ; elle les rend mobiles comme les caprices de l'ombre, du vent et de la lumière, et nos pensées vont se brûler les ailes à ces flambeaux errants que les charlatans promènent au gré de leur vanité. Cela dit, il faut pourtant être exact et reconnaître ce que cette vivacité de coloris a fait pour étendre notre horizon.

Comme les grands points de morale et tous les sujets dignes de remuer les hommes ont d'abord été traités avec éloquence par les esprits supérieurs et les grands talents, les déclamateurs, chez les géné-

rations qui suivent, sont portés à innover dans les choses afin de pouvoir innover dans les formes.

*
* *

Il y a des lignes qui font les objets, des teintes générales qui font la couleur. La sobriété est de ne prendre que ces traits principaux.

*
* *

Depuis que la religion s'est affaiblie et que l'esprit ne porte plus nos secrets désirs vers le monde supérieur de l'avenir, ces désirs de l'homme sont devenus infinis dès ce monde. Le style doit être coloré pour représenter le monde extérieur; rêveur pour répondre aux fantaisies de l'imagination; rigoureux pour satisfaire le besoin de rectitude. L'esprit enfin a pris des yeux plus grands que sa capacité ; il aspire en même temps au plaisir de croire et à l'orgueil de douter. C'est à ces besoins contradictoires qu'il faut rapporter en littérature un langage tendu outre mesure et coloré avec excès : des grimaces pour attein-

dre à la fois ce que la concentration des pensées a de plus fort et l'expansion de plus libre. C'est à ces contrariétés dans les prétentions qu'il faut même rapporter les modes où la magnificence de l'Orient, la raideur militaire de la Prusse, les raffinements de l'Angleterre, la mollesse vive et rêveuse de l'Italie, cherchent à se confondre dans une même vie. On fume sur de larges divans; les arabesques de l'Italie s'entrelacent sur les murs de l'appartement; on lit des théories sur l'agriculture; on court au sermon, à l'Opéra, aux leçons de M. Arago, de M. Cousin. Mieux vaut la simplicité d'une petite ferme antique aux environs de Pompéi.

*
* *

Dans les nouveaux ouvrages d'imagination, je remarque l'abaissement des passions. Comme des monstres qui ne connaissent plus de maître, elles ont pris je ne sais quoi de lyrique dans leur démarche. Leurs cris n'ont plus, pour ainsi dire, la noblesse de la voix humaine. C'est qu'on les a dépouillées, sans s'en apercevoir, de ce par quoi elles tenaient à l'humanité ; c'est que la chimie, prêtant ses procédés d'élimination aux lettres, a soustrait des pas-

sions les parcelles d'une substance qui les préservait de la corruption. L'amour maternel, dans *Notre-Dame de Paris*, est devenu une bête enragée. Ce par quoi cet amour tient à l'ordre général du monde en a été soustrait. Dans les Vierges de Raphaël, au contraire, la noblesse de la mère, ce qui la rend surtout touchante, c'est que son affection est soumise à l'ordre, et qu'elle semble dire : « Dieu seul peut vouloir que je renonce à cet enfant ; lui seul peut me le reprendre sans que je murmure. » Par là, l'ordre universel et la passion sont en harmonie. On n'entend pas le cri du tigre qui cherche ses petits. C'est la raison cachée du calme de la statuaire antique, même dans l'imitation de la douleur. Par le même procédé, l'amour est devenu une bacchante. Il est arrivé quelque chose d'analogue dans l'histoire. Nous peignons les hommes comme des tribus de castors, tandis que Virgile donne des sentiments moraux même aux abeilles.

*
* *

Une vierge de Raphaël, en serrant l'enfant dans ses bras, semble dire : *Si celui qui conduit tout veut le laisser à moi!...* Une mère d'aujourd'hui épuise sa volonté d'aimer sur l'enfant, sans égard à l'ordre universel.

*
* *

Peinture de l'homme animal : thème de la littérature d'aujourd'hui. En même temps le style épique et la bassesse des sentiments.

*
* *

Une certaine hardiesse dans la parole, qui renouvelle tout, secoue la poussière de nos habitudes et l'hébétement de nos impressions ; elle les ravive comme une éponge fait les couleurs d'un tableau enfumé.

*
* *

Des liens de la morale et du beau dans la littérature. — On n'a pas, dans un roman, plus de préoccupation du bien et du mal que dans l'histoire naturelle de Buffon. L'homme a cependant une conscience qui est toute trouvée. Ce n'est pas une loi à chercher, c'est la singularité de l'homme comparé au reste de la nature. Les temps où nous avons vécu contribuent à cette négligence de la loi morale.

Il est très possible que pour un grand nombre d'hommes les mots qui décrivent le beau, les phrases qui peignent les merveilles de la nature et des arts agissent sur eux sans que les réalités auxquelles ces mots et ces phrases font appel aient la moindre action sur leur âme. Nous avons en nous-mêmes un sentiment vague et profond qui nous pousse à chercher le grand et le beau. Les mots remuent ce sentiment un peu comme feraient les choses elles-mêmes.

*
* *

Du style. — La littérature, en opposition aux autres parties de la culture intellectuelle, traite de tout, mais avec l'ensemble des facultés, et non comme les mathématiques, par exemple, qui ne connaissent que le raisonnement; non comme les sciences d'observation, etc. C'est en littérature qu'il y a vraiment place pour le style. Ce style doit répondre à toutes les parties de l'intelligence de l'auteur et du lecteur; il doit être clair pour le jugement; pathétique pour le sentiment; coloré pour l'imagination; sobre aussi pour garder l'équilibre des facultés et, par là, être l'interprète du bon sens. Si tout le monde écrivait bien, il devrait y avoir autant de styles que d'in-

dividus. Le style sert à greffer sur l'un les impressions de l'autre. C'est ce qui le fait un instrument de civilisation. Vous voyez dans le vrai style la gravité poétique de Bossuet, l'humeur vive et légère de Voltaire, l'émotion honnête et l'humeur chagrine de Rousseau, l'épicuréisme de tempérament et le stoïcisme d'imagination de Montaigne. Les eaux d'un fleuve prennent leur couleur du fond du ciel. Le fond, ce sont les passions de l'écrivain, le ciel ses idées : *et cœlo terras ostendit et æthera terris.*

*
* *

Il faut peut-être se borner à éveiller par le style l'idée des figures sans les accuser trop nettement. Au lieu, par exemple, de dire d'une personne vive et légère qu'elle est semblable à un oiseau, faire naître l'idée d'oiseau, etc.

*
* *

Un excellent précepte pour l'art d'écrire : sachez nettement ce dont vous avez besoin, termes et expressions, et vous le trouverez.

*
* *

La mesure dans l'expression, c'est l'entente avec les lois impérieuses de la morale et du monde.

*
* *

Il y a dans l'art d'écrire quelque chose que les Parisiennes ont dans l'art de s'habiller.

*
* *

De l'unité de composition. — L'unité est nécessaire aux moindres compositions. Je veux dire par unité le rapport et la juste proportion des parties. Elle doit régler aussi les descriptions du monde extérieur. On a beaucoup usé et abusé de ce genre dans notre littérature récente. Pourquoi cette manière jette-t-elle une grande froideur dans les ouvrages d'imagination? Parce que, dans une composition, chaque partie, le moindre recoin doit être éclairé comme d'un reflet des passions ou des sentiments dont l'écrivain veut se montrer animé :

.....Éclairé par les yeux
De l'aimable et jeune bergère.....

L'esprit qui agite le drame d'une scène, d'une vie, doit se faire sentir partout par degrés affaiblis selon l'éloignement. Ne me dites de l'ombre, de la lumière, de la verdure autour d'une habitation que ce qui a pu en rester autour des sentiments que vous éprouviez quand vous avez vécu là ! Je ne puis voir que ce qui a été éclairé par le soleil du dedans, pour ainsi parler.

*
* *

Changer de clef dans l'exposition des idées, dans la description des objets, grand moyen d'effet et grande source de variété. Exemple : je veux décrire Rome ; je puis la regarder par le côté de l'histoire ancienne ; par le côté du pittoresque ; par la critique de l'abus du pittoresque ; par l'impression religieuse ; par l'impression d'une philosophie hostile ; avec le sentiment de la rapidité de la vie ; avec le sentiment de la durée des souvenirs ; avec le sentiment du contraste de la vie passagère de l'homme et de la permanence des souvenirs, etc., etc.

*
* *

Ce qui fait aimer le théâtre, les romans et les lieux inconnus, c'est qu'on n'y est pas ; je veux dire qu'on a la certitude que les soucis qui nous travaillent en sont loin, car les lieux nous paraissent complices de nos sentiments, de nos chagrins, de nos sensations pénibles.

*
* *

Les esprits qui ont le plus de couleur et de pensées mêlées à l'imagination sont ceux qui sont les plus paresseux à produire, parce que le travail de reproduire cette confusion est difficile. Les esprits secs et froids et nets sont productifs. Ils n'ont que la peine de décalquer un trait fort simple.

*
* *

Trop de mémoire nuit à qui a le dessein d'imiter en littérature. Une forte mémoire ne dénature pas assez ce qu'on imite et ne permet pas de l'assimiler.

*
* *

Singulier spectacle ! Plus on remonte le cours des âges, plus l'homme dans l'histoire nous apparaît violent d'action et grave de langage. Les premiers chefs d'État, étaient brigands et sentencieux tout ensemble. On peut objecter toutefois l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Dans ces deux poèmes il y a peu de morale, peu de sentiments d'humanité, même dans les discours. Il n'y a guère que le Cyclope qui mange des hommes et Égysthe qui tue ses convives qui soient jugés comme de malhonnêtes gens.

*
* *

Les prophètes ne sont-ils pas plus prédicateurs que prophètes ? Ils font l'éducation du peuple. Beaucoup de chapitres des prophéties sont des sermons.

*
* *

Job. — Peinture des œuvres de la création, fond puissant et mystérieux dans le tableau. La nature

d'aujourd'hui peinte il y a déjà quatre mille ans. Par là, la majesté des vieux temps unie à la jeunesse incessante de la création.

*
* *

Homère nous montre Achille marchant à grands pas dans les tristes champs d'asphodèles habités par les morts. Il conduit Ulysse dans ces sombres demeures. Le héros grec y voit apparaître les beaux et sinistres visages de Déidamie, de Tyro, de Phèdre, de Pasiphaé. Nous éprouvons quelque chose de la tristesse qui assiège Ulysse quand nous regardons dans les anciens vivants des autres âges.

*
* *

Montez sur son vaisseau rapide avec le poète de l'*Odyssée*; voyez toutes ces îles qui se montrent à l'horizon dans des voiles d'or et de pourpre; dans tous ces lieux on rêve ce que peignait Homère : la guerre, les hasards des voyages lointains. On y jouit, sans vaine mélancolie, de cette nature gracieuse et

sauvage comme les filles d'Ithaque et de Corcyre. La Grèce avance en civilisation ; elle commence avec Hérodote à avoir des souvenirs distincts du passé, un certain enchaînement de pensées, des vues plus longues, des desseins plus suivis, un développement plus raffiné de l'homme. La tragédie, dans Eschyle et dans Sophocle, reproduit tout ce progrès des intelligences, et dans les chœurs retentissent des pensées profondes dont la liaison nous échappe, mais où nous entrevoyons la rêverie sur le monde invisible se mêlant, comme des ombres, à la splendeur sereine des images. Comme dans Platon, vous surprenez dans ces poètes des sentiments, des idées, que vous ne suivez qu'à demi. Pindare m'échappe à tout moment ; trop éclatant, il plane et je ne suis son vol qu'à la trace des étincelles qu'il laisse après soi en secouant ses ailes. Nous ne sommes plus les hommes qui assistaient aux jeux d'Olympie. Notre imagination est plus froide, comme elle est plus délicate et mieux réglée par la raison, et ce Platon, à qui tous les siècles ont laissé le nom de divin, est bien loin d'avoir pour moi la clarté que notre philosophie recherche à bon droit. Je me sens comme enlacé dans un réseau d'or inextricable, et ce peuple grec si renommé pour la clarté de ses conceptions, quand je lis les écrits du plus brillant de ses philosophes, est pour moi comme une énigme. Les

natures vives, ardentes, subtiles, sensibles et méditatives à la fois, qui pouvaient suivre les raisonnements qu'entraîne et que détourne une poésie secrète, ces générations ne sont plus.

Rien n'est plus éloigné du siècle de Louis XIV que la haute antiquité grecque, et pourtant on ne peut nier que l'un n'ait puisé des inspirations dans l'autre, mais le modèle a agi comme doit agir un modèle : il a excité l'esprit du dix-septième siècle sans régler sa marche ni déterminer ses pensées. Il y a la même différence entre ces deux époques qu'entre un enfant jeune, hardi, de noble race et un homme grave, d'un esprit mûr, qui porte sérieusement le joug d'une civilisation compliquée. Dans Homère, la civilisation n'a pas encore caché les traits primitifs de la nature, mais elle a déjà donné une sorte de noblesse et de mesure à tous les mouvements, à l'expression de tous les sentiments. Tout l'homme est encore vivant et rien n'a amorti le ressort énergique des instincts qu'il a reçus de la Providence. Ses poèmes sont semblables aux grands tableaux de la nature qui présentent à la fois la magnificence de l'ensemble et, çà et là, un fini de détails qui étonne la raison et qui lui paraît une prodigalité incompréhensible.

A mesure que le temps marche et que cette raison se perfectionne, les hommes de talent peignent avec choix. Ils songent à l'ensemble dans chaque détail ;

le calcul domine l'inspiration, et ils se font comme un devoir d'esprit d'étouffer mille idées qui se rattachent à leur œuvre de peur de déborder leur cadre. Ils n'ont plus rien de la profusion des œuvres divines qui montre à l'intelligence et ce qu'elle comprend et ce qu'elle ne peut sonder avec une sorte d'indifférence. Homère est le peintre de cette nature riche et un peu désordonnée pour l'œil borné de l'homme. C'est la jeunesse de toutes choses. Religion, sentiments de famille, besoin de gloire, instinct de conservation, héroïsme altier, mépris de la mort, invincible attache à la vie, amour du foyer, instinct voyageur, tous ces sentiments vivent et se heurtent avec une impétuosité de mouvement qu'une longue habitude de la vie sociale règle et affaiblit tout ensemble. On voit la fumée du sacrifice, mais Ulysse sent aussi en imagination la fumée du toit domestique à l'horizon lointain d'Ithaque. Les rites de la religion sont à côté de la vive et innocente image des plaisirs simples. Les femmes passent dans leurs longs vêtements, gardant déjà la retenue qui est l'idéal de leur sexe avec tout le vif éclat de leur beauté native. Les grands voiles recouvrent et laissent voir les longs cheveux blonds, et la gravité des mœurs se mêle à l'ardeur impérieuse de la vie. Tout vit à la fois dans ces âmes du monde primitif. Voyez les spectacles de leurs combats : les détails de ces luttes san-

glantes, les cris des guerriers, le sang qui coule, la poussière autour des chars, le bruit des chevaux et de l'airain qui se heurtent ne suffisent pas à absorber leur ardente et large imagination. Si un jeune soldat tué tombe dans la mêlée, s'il est comparé à un peuplier qui va tomber sous l'effort de la hache, le poète est tout à coup, à la manière de l'imagination dans son premier essor, captivé par cette image des campagnes paisibles. Il oublie le tumulte des camps, la mêlée orageuse; il suit de l'œil le peuplier qui tombe ; il voit les hautes branches qui penchent avant de toucher la terre pour toujours ; il contemple les plaines d'eau au bord desquelles il était planté ; il revoit ces grands horizons tranquilles et mélancoliques où l'on n'entend aucun bruit. Ainsi, souvent, dans une âme fortement émue, une image appelle une image contraire et s'y arrête dans une sombre méditation comme si elle entrevoyait les liens qui unissent tous les points de la création, comme si elle surprenait des consolations secrètes dans ce rapport entre les plus tristes événements et la douceur des images qu'ils éveillent tout à coup. Moment unique que cette demi-barbarie pleine de sève et de grâce, comme un siècle tel que celui de Louis XIV est aussi un moment unique, alors que la raison domine et garde encore, quoique captive, l'imagination dans son éclat.

La poésie homérique ressemble à une jeune fille naïve, née d'un soldat intrépide et farouche; la poésie de Louis XIV, à une femme romaine d'une race de sénateurs. C'est cette atmosphère large et pure où l'œil plonge en tous sens et partout qui donne son principal charme à l'œuvre d'Homère. Je ne sais rien de plus charmant que tous ces petits tableaux qui se rattachent aux traits principaux du poème, comme fait Raphaël dans ses peïntures des Loges du Vatican. Un jeune homme est venu de loin, sur des chevaux rapides, pour défendre les murailles de la grande cité d'Orient; il a laissé dans sa belle demeure, au bord d'un fleuve aux flots précipités, sa jeune femme unie à lui depuis peu de jours. La guerre a emporté le jeune homme dans son tourbillon; le fer d'Achille le renverse dans la poussière, et vous voyez de loin le palais désert, la jeune femme en pleurs, les cieux d'Ionie sur la maison de deuil qui attend le maître qui ne reviendra plus. Un autre est né sur les rives du Sperchius; d'un trait rapide le poète montre la mère aux jours de sa jeunesse se promenant avec sa famille qui veut exciter les troupeaux. Les temps se mêlent, vous suivez toute cette marche vive et lente des générations qui brillent et qui passent. Quand Nestor s'assied au lever du jour aux portes de son palais de Pylos sur ces bancs de pierre posés par les aïeux, on dirait que toutes les ombres de sa famille

sont derrière lui dans un silence bienveillant. Vous retrouvez ainsi toutes ces simples et graves vicissitudes de la vie humaine racontées avec la vivacité indifférente de la nature qui prodigue la vie, la force, les couleurs pour les éteindre et passer.

Voilà pourquoi ce livre, si on peut l'appeler ainsi, ne fait pas songer à la manière des livres où la pensée de l'homme est savamment développée dans l'étendue que comporte l'harmonie. On dirait qu'Homère groupe les images, les faits et les pensées comme sont unis les fragments des œuvres divines. Il fait rêver comme on rêve devant les lieux où l'on est né ; comme on pense aux soleils de ses premières années, beaux et vifs comme les grands soleils d'Arcole et des Pyramides. On dirait une image du monde passé, bercée sur les flots tranquilles de la mer des Dardanelles. Aujourd'hui qu'Ulysse, Hélène, Achille, Hector ne sont plus que poussière, et que le renom des batailles d'Ilion ne parvient même plus aux oreilles des pâtres de l'Ida, je recommande pourtant dans Homère ces vues qui ne sont pas au premier plan, ce sentiment profond et triste du passé qui enveloppe le poème comme un horizon majestueux et mélancolique.

*
* *

Aristote a bien raison d'affirmer dans sa politique, et M. Barthélemy Saint-Hilaire a bien tort de nier dans sa préface que la poésie est au-dessus de l'histoire comme œuvre de l'intelligence. M. Barthélemy Saint-Hilaire ne paraît pas entendre assez profondément son auteur. Ce que prétend, à bon droit, Aristote, c'est qu'après tout l'histoire donne les hommes comme les ont faits les mille causes qui sont étrangères et à la liberté et à l'idéal. Les principes du beau et du juste n'y dominent pas souverainement; il s'en faut beaucoup. A quoi pense l'homme quand il lit l'histoire et qu'il regarde un César ou un Sylla? Il compare incessamment dans sa pensée ces hommes, enfants des hasards du monde, aux règles éternelles suivant lesquelles il conçoit que le monde devrait aller et ne va pas. Il compare même leur violence, leur orgueil farouche, leurs dérèglements de mœurs à des règles singulières qui semblent régir esthétiquement même le mal et qui ne sont pas suivies dans la réalité de César et de Sylla. La poésie, c'est ce à quoi tendrait l'homme s'il n'était dans les entraves du réel. C'est la morale et le beau se développant librement. L'homme tend à cela dans le

réel et n'y arrive jamais. La poésie, c'est l'image de ce à quoi il aspire dans ses efforts ; c'est vraiment en action les idées du grand et du beau. Le combat contre le réel nous empêche d'y conformer notre vie. La poésie, c'est la Jérusalem céleste : les règles du beau y planent sur les règles du bien. Qui ne met pas la poésie au-dessus de tout n'a pas même le sentiment de l'histoire, car l'histoire est le récit des efforts impuissants des hommes pour arriver à cette beauté sévère que nous trouvons dans un Sophocle, dans un Racine ; même toute tentative d'éducation n'est pas autre chose qu'un élan vers ces régions sublimes.

*
* *

Oui, Platon dit vrai : de quelque nom, de quelque forme que soient ces idées éternelles qui hantent notre imagination, il semble que l'œil les voie derrière les rideaux tremblants des spectacles humains. La mythologie essaye déjà d'exprimer cette réalité quand elle met une naïade dans le fond transparent des eaux, des nymphes dans la profondeur silencieuse des forêts.

*
* *

Qui retrouvera la mélancolie que le doux langage

du Latium portait au cœur d'Octavie, quand Virgile lisait les vers sur les héros morts avant l'âge?

*
* *

Les Romains, dans l'imitation des Grecs, semblent reproduire en bronze la finesse d'un travail qui a les mobiles couleurs de la nature asiatique.

*
* *

Il ne faut pas oublier que Tacite est Italien quand il prête aux Romains d'Auguste et de Tibère tant de subtilités dans la conduite.

*
* *

Cicéron. — Le bon sens, un de ses caractères. Il n'a rien de ce tour un peu guindé qu'ont souvent les hommes de l'antiquité. Il est plus homme que les autres anciens, entre autres raisons parce qu'il a plus de facultés diverses en harmonie, et ses idées

philosophiques, sans beaucoup de rigueur, ont une certaine ampleur de sens commun par où elles échappent à la sophistique qui est partout dans la philosophie ancienne, y compris Platon, y compris Socrate. Il est même singulier qu'il n'ait guère fait cette remarque contre les philosophes qui régnaient de son temps. Brutus, Caton, ont quelque chose de l'acteur que n'a pas Cicéron, et il a pourtant autant qu'eux le sentiment de la grandeur qu'ils cherchaient. Il a une curiosité désintéressée que ne connaissaient plus guère les hommes engagés comme lui dans le plus profond des affaires. Il a l'imagination naturelle, bien qu'il ait étudié autant que les plus pédants les procédés factices de l'art littéraire. Il n'a point de système politique étroit ; ni tory ni démocrate ; sensé comme un conservateur d'à présent, il est, par l'équilibre, de la même famille que Bossuet, avec plus de nouveauté d'esprit, mais aussi moins de cette grande mélancolie à la vue des choses humaines, que ne connaissait pas l'antiquité ; mais il a un sérieux que n'a pas connu Voltaire.

*
* *

Montaigne. — Vrai Corneille, supérieur à Corneille quand il parle des vertus et de la grandeur romaine.

*
* *

Montaigne ressemble à Lucrèce pour la vigueur jeune et verte de l'expression. Un jeune arbre où la sève abonde.

*
* *

Pour Racine et Boileau, le monde idéal qu'ils voyaient, ils ne se permettaient pas d'y entrer.

*
* *

Dans les *Confessions* (de J.-J. Rousseau) un style ferme, sobre, mêlé de quelque vulgarité; mélange des instincts des dernières classes, du bon sens d'un bourgeois et des élans d'un rhéteur de génie.

*
* *

Faux air d'histoire générale et philosophique chez Bossuet dans la simple justification des faits de la

première partie de son Histoire universelle. Il y a un certain air entendu et un ton d'autorité qui fait croire qu'il voit des liaisons entre les histoires de Rome, de Grèce et de Judée, quand il n'en voit pas plus que vous et moi.

*
* *

Les Égyptiens sont le roman de Bossuet. Il a placé parmi eux tous ses rêves d'ordre et de politique despotique et religieuse. C'est là son Télémaque et sa Cyropédie.

*
* *

Bossuet. — Ses figures ont de l'autorité. Elles semblent rendre témoignage de ce qu'il dit au nom du monde extérieur. Il est vrai qu'il est sans finesse et même d'une fausse subtilité. Il a la tristesse et l'éclat de Job. Il a un certain air d'un être supérieur qui aurait l'expérience de tous les âges du genre humain. Il ne voit guère de choses nouvelles, mais il excelle à redire les grandes vérités communes avec l'éclat qu'elles devraient toujours garder, et les renouvelle par la vivacité et le sérieux solennel avec

lesquels il les sent. Ses idées ont la même grandeur et la même tristesse que les grands spectacles de la nature, que la mer, les cieux et les montagnes. On dit que sa langue est puissante ; elle est fort simple. C'est son imagination qui est singulière à force de vérité et de grandeur. Il voit toutes choses par le côté sérieux et élevé. Il a naturellement les sentiments que feignent les déclamateurs. Bourdaloue est grave et sensé. Bossuet sent et rend la hauteur des idées qui frappent le jugement sans toucher l'imagination de Bourdaloue. Bossuet a comme la prudence d'un vieillard et l'émotion de la jeunesse. Il voit la beauté du monde et sait à quoi il renonce quand il raconte le monde supérieur au monde auquel il veut faire renoncer. Les clairons de Rocroy le feraient courir au feu s'il n'obéissait au frein d'une sagesse plus haute que la gloire humaine. Il semble regarder toutes les choses du haut des remparts de la Jérusalem céleste et, de ces hauteurs, comme un aigle, il discerne sur la surface de la terre tout ce qui a la marque divine dans les passions, dans les guerres, dans les révolutions, dans le caractère d'un Cromwell, comme dans les malheurs d'un Charles I^er^, comme dans l'ardeur militaire d'un Condé.

*
* *

Bacon est comme tant d'autres prophètes. Vous trouvez dans ses ouvrages l'annonce de découvertes qu'il n'entendait pas au jour où elles ont été faites.

*
* *

Style de Voltaire, prose. — Coloris fin et léger. Vivacité contenue ; parfois quelque chose de vif comme ses poésies légères, même quelque chose de ses tragédies. Une langue traditionnelle et néanmoins vivante. Il y manque la gravité soutenue. On y sent une intelligence robuste et délicate ; la noblesse littéraire y est presque partout. Une sorte de grand seigneur dans l'ordre de l'intelligence.

*
* *

Les chants d'Ossian, qui ne nous laissent à présent que l'impression d'une monotonie mortelle, plongeaient madame de Staël dans une rêverie pleine de

pensées, et j'aime à croire, bien qu'on l'ait contredit, que le jeune général de l'armée d'Italie, dont les victoires se suivaient comme les éclairs d'un grand orage, n'était pas insensible à ce chant triste et uniforme qui remuait chez lui la fibre secrète des temps singuliers et terribles de notre première révolution.

*
* *

André Chénier ressemble, pour le talent, à la belle femme du tableau de l'Arcadie à côté d'une tombe. On dirait qu'il fait un voyage aux ruines de l'antiquité avec sa maîtresse. Écho de l'antiquité qui accompagne les sentiments modernes.

*
* *

M. DE CHATEAUBRIAND. — Unique dans l'art de traduire par le style un sentiment nouveau de l'antiquité ; je ne veux pas dire l'art de nous faire sentir les temps antiques, mais l'art de nous donner, à propos de l'antiquité, des sentiments où se mêle la mélancolie qu'inspire le passé, le souvenir des grands écrivains, un paysage vivement coloré, un accompa-

gnement de phrases sonores dans un admirable rapport avec cette façon pompeuse de considérer les choses. Son imagination ressemble à un cabinet de curiosités de l'antiquité monté comme dans un écrin de velours rouge. Ce goût de marqueterie richement encadrée était tellement dans le génie de M. de Chateaubriand, qu'en vieillissant, il est sorti des beaux temps de l'antiquité pour aller chercher dans les autres littératures de jolis morceaux de variations ; de là, l'immense bariolage de ses derniers écrits.

*
* *

Dans M. de Chateaubriand, mieux que dans M. de Lamartine, les images et surtout le rythme de la phrase sont dans une grande et paisible harmonie avec la mélancolie des spectacles, soit qu'il décrive Rome en ruines par une ardente journée d'été, soit qu'il montre le dessin vague de la vallée de Tivoli quand il l'entrevoit pour la première fois dans une tristesse sombre.

*
* *

Mémoires de l'empereur Napoléon. — Débute tou-

jours par une statistique exacte. Diction simple et noble parfaitement d'accord avec l'idéal d'un grand capitaine — du marbre blanc, des lignes droites, l'aspect puissant et sévère des grandes fortifications. Tout va à l'utilité comme dans l'architecture militaire. Çà et là, il montre qu'il a les instincts de l'homme par une observation sur les mœurs, un regard vers les Alpes, un mot sur l'aspect du désert ou des pyramides. Singulier effet, sous cette plume, des noms de César, de Turenne, de Condé, comme quand les rois disent en parlant d'autres rois : *mon oncle*, *mon frère*.

*
* *

M. Thiers. — Peu d'idées, point de sentiment de la forme; l'intelligence des événements et de leur enchaînement politique. Les gens du monde savent comment va le monde. Intelligence de ce qui est et non de ce qui doit être, et tout l'esprit que la foule est capable de comprendre. Un écrivain public tournant les pensées qu'ont les gens qui ne savent pas les dire. Ce sont ces gens-là qui ont de l'esprit dans leur quartier. Rien de l'imagination grave et triste de Tacite; rien de la critique acérée de Voltaire qui battait le fer pour en faire sortir des étincelles; rien de l'im-

partialité sérieuse de Hume ; rien de la forte sagacité qui fait pénétrer les caractères à M. Guizot. Dans M. Thiers, il y a des événements ; il n'y a pas d'hommes. On doit voir sur la physionomie de l'historien l'impression que lui causent les événements, même quand il ne l'exprime point. Voyez comme M. Royer-Collard écoute !

*
* *

Parmi les écrivains, M. Guizot donne l'impression d'un tableau de Van Dyck ; M. de Chateaubriand, des ruines de la villa Adriana ou de Tivoli ; Bonaparte, d'une grande citadelle solitaire et debout ; M. Thiers, d'un régiment, musique en tête, que les enfants suivent d'un air ébahi en marquant le pas.

*
* *

M. DE LAMARTINE. — C'est, si l'on veut l'airain de Corinthe, mais dans le pêle-mêle des matériaux avant la fusion. Les pensées n'ont aucun rapport avec les sentiments, les paroles souvent nul rapport avec les idées. Véritable émeute plutôt qu'une armée ; et, ce-

pendant, ce même écrivain a par instants, des vues, ou plutôt des *entrevues* d'une certaine profondeur, des coups de pinceau d'une certaine vérité, mais on s'y arrête dans un décousu général comme une œuvre singulière du hasard. M. de Lamartine, sous une forme exagérée, représente tout l'excès des prétentions de l'esprit nouveau : tout croire, tout nier, tout comprendre, réunir tous les sentiments opposés et les traduire dans des phrases informes et gigantesques, comme les premiers essais de la nature quand un ordre nouveau se préparait. Sa vie a été comme son style, tout y est entré : M. de Bonald et le Contrat social, l'Évangile et le Coran. Garde du corps et chef d'émeutes ; mettant le feu aux Tuileries après avoir pleuré sur le berceau du duc de Bordeaux. Peut être même qu'il a été plus loin qu'aucun autre par ce génie trompeur de la couleur qui croit à tout ce qui brille, oubliant que le soleil peut briller sur tout. Comme David, il peint tour à tour Marat et le Pape et s'émeut à la façon des artistes devant l'un et l'autre modèle indifféremment. Les premières Méditations toutes religieuses, les Harmonies où déjà pénètre un esprit plus libre, le Voyage en Orient, d'une indifférence affectée pour les religions du monde, les Girondins, les Confidences, l'Histoire de la Restauration, quels sentiments divers et contraires ! Mais, au fond, l'indifférence du peintre flamand et une poésie

qui, comme le soleil, brille sur les bons et sur les méchants. N'avoir point de sentiment varie fort certainement les points de vue, mais un défaut obstiné s'attache à ce manque de pensées fixes et profondes. Les rayons divergent et ne viennent point se réunir à ce centre commun où la lumière peint les objets avec a force et la netteté de la réalité.

*
* *

M. de Lamartine unit deux contraires. Il décrit avec une certaine minutie les lieux qui sont le théâtre de son roman. Il leur donne quelque chose de trop particulier. D'un autre côté, les sentiments de ses personnages sont vrais, mais ils ont un caractère trop général ; ils sont trop les vrais sentiments de tout le monde ; au contraire des lieux décrits par M. de Lamartine, ils sont trop individuels. Les autres époques littéraires avaient la disposition inverse.

*
* *

Le style en prose de M. de Lamartine manque de mesure dans l'expression. Il n'est pas *vrai* non plus au

sens où M. de La Rochefoucauld disait de madame de La Fayette qu'elle était *vraie*. Il n'a point cette unité de ton qui donne la force et l'harmonie à un ouvrage.

*
* *

Si l'homme n'était qu'une intelligence, il verrait toutes choses, peut-être, mais d'un œil indifférent. Il pourrait recomposer capricieusement des groupes de ces objets qui se présentent à nos froids regards, mais il n'aurait aucune raison de choisir parce que, n'ayant point de sentiments personnels, il ne saurait faire ce triage qui sépare le beau du laid et réunit les parties éparses du beau. Personne, sans doute, n'est dépourvu de sentiment à un degré absolu, car celui-là ne serait personne, il serait une glace ; mais, si le sentiment est faible, si la raison de choisir n'est pas vive et pressante, le peintre n'a presque aucune raison de représenter ceci ou cela. Il mêle ce qui doit être séparé. C'est pourquoi, pour être véritablement un grand artiste, il faut avoir une passion forte ou décidée pour quelque chose. On est bon ou mauvais alors, mais on est véritablement artiste. Ce n'est pas que je fasse grand cas de la disposition qui fait dire aujourd'hui : il faut croire quelque chose, aimer quel-

que chose ; car, si l'on n'ajoute : il faut aimer le beau, il y a au fond de cette théorie de la passion quelque chose de l'indifférence où réduit l'absence de passion pour le grand. Ceux qui disent cela entrevoient bien que sans passion on ne peut rien, mais ils n'ont pas assez de passion pour dire laquelle il faut avoir. Ce sont encore des indifférents qui prennent l'air dogmatique.

*
* *

On voit dans un article de M. Littré sur la Biologie des considérations qui ne sont pas sans profondeur sur l'effort des esprits de tous les temps pour lier les sciences entre elles et appuyer les vérités les unes sur les autres, afin de trouver dans le peu qu'il sait et dans ce qu'il connaît le moins mal, l'explication de ce qu'il sait moins bien ; il en montre comme exemple les efforts faits par les médecins de l'antiquité pour trouver dans l'astronomie les règles de la médecine, etc.

*
* *

Curieux chapitre de M. Quinet sur la guerre des Français en Italie au seizième siècle.

Une certaine force à démêler le fil des événements, à reconnaître le jeu du génie national dans les événements. Mais il a le tort habituel des gens qui ont trouvé une idée. Il ne la quitte pas qu'il n'en ait fait une erreur par l'imagination.

Comme partout dans ses écrits, M. Quinet a là l'imagination vive et mélancolique. Il voit les hommes du passé comme on doit voir les ombres dans l'autre monde, plus grandes que nature.

Comme beaucoup d'imaginations vives, il se contredit souvent.

Il a des images heureuses et d'une force extraordinaire. Dans un petit écrit sur l'art en Italie, il montre la chapelle des Médicis, sculptée par Michel-Ange à Florence, et, après avoir montré ces figures sous leur jour triste et tragique, il s'écrie tout à coup et pour conclusion : c'est le tombeau de l'Italie.

Les esprits bien faits d'aujourd'hui trouvent à redire à ce luxe d'imagination. Ils se sont fait un idéal de style qu'ils estiment d'autant plus fort qu'il est terne. Ils reconnaissent le bon goût aux mêmes traits qu'un bourgeois reconnaît un bon mari pour sa fille : point de tour romanesque — rien de cette imagination qui fait quelquefois négliger un avancement et oublier ses affaires d'intérêt.

Le même M. Quinet n'a pas de variété. Il a, par exemple, des images funèbres qui reviennent sans

cesse, un tour d'esprit de fossoyeur, si on peut dire. Supposé que Hamlet eût fait des livres, il aurait probablement écrit comme M. Quinet.

Mais, tout cela dit, il n'en a pas moins une certaine ardeur de politique dans l'examen du passé qui anime les actes et fait revivre les hommes et les cités. Son émotion est sincère et il aime Ferucci, le dernier défenseur de Florence, comme il peut aimer ses amis de cette vie, M. Michelet ou M. Hugo. Malgré les dédains de plusieurs de ses contemporains éclairés en toute autre chose, c'est un peintre, et parfois un élève de Tacite.

Dans son voyage en Grèce, gâté par bien des singularités de style, d'opinion, d'imagination, je remarque des pages égales pour l'éclat, supérieures pour l'originalité vraie des sentiments à M. de Chateaubriand : par exemple, l'image d'une humble famille vivant parmi les ruines de la Grèce, dans un paysage perdu.

Il a le sentiment mystérieux que les ruines évoquent quand vous errez un jour de voyage autour de vieux châteaux qui tombent pièce à pièce dans la solitude. Vous sentez comme si ceux qui ont habité ces lieux étaient autrefois plus que vous (et, pour le demander en passant, d'où vient cette superstition ?)

M. Quinet est un homme d'opinions violentes et absolues qui sont communément le partage des es-

prits froids, car l'imagination et la sensibilité aident à comprendre chaque chose en soi. Je gage que Saint-Just n'avait pas d'imagination. Mais M. Quinet est certainement atteint de la maladie du temps, le mal des idées générales, le besoin de ranger tout sous une loi systématique. Sous ce rapport, les sciences morales et politiques ont suivi une route opposée à la grande voie expérimentale dans laquelle les sciences ont fait un si grand chemin. Chaque écrivain, en fait de sciences morales, construit son système comme on bâtissait une petite forteresse au moyen âge, une muraille épaisse fermée au jour de tous côtés, sauf une seule fenêtre étroite qui ne regardait qu'un point de l'horizon.

On dirait que le monde se divise en deux classes de spectateurs : dans la littérature les *fantaisistes* (quel nom)! qui, sans idées arrêtées, regardent tout et ne concluent rien; et les *systématiques* qui concluent avec fureur sans vouloir regarder à la complexité des choses.

Et cette dernière disposition, étroite et absolue, a tourné beaucoup d'esprits au scepticisme. Toutes les idées fixes qui sont venues tour à tour engager le combat contre l'infinie complexité des choses réelles, ont été réfutées par l'expérience et le bon sens. Les peuples se sont, par là, accoutumés à regarder avec mépris ces exagérations manifestes de la pensée

et ils en ont tiré cette conclusion pratique qu'il n'y a rien à attendre de la spéculation.

C'est un effet naturel, mais fâcheux, de l'esprit d'analyse à ses débuts ; mais il faut remarquer que si le monde souffre aujourd'hui, en fait de théorie, de l'excès de la division dans l'examen des idées, il a souffert bien autrement autrefois, de l'excès du procédé contraire.

*
* *

M. Tourgueneff. — Abondance de personnages vivants. Finesse et sobriété du dialogue. Description vive et pénétrante des lieux (Ruysdaël), mais non des habitations. La nature y est poétique, non pas les hommes. Ce n'est pas sa faute, car, quand on vise au vrai, il est plus aisé de trouver le côté poétique de la nature que celui des hommes. Préoccupation politique.

*
* *

Les passions et les caractères doivent être la base d'un roman. Les romans historiques subissent une sorte de fatalité étrangère au genre, à moins que, comme chez Walter Scott, les événements de l'his-

toire ne soient qu'un cadre brillant autour de la vie des personnages privés. Walter Scott a fait quelquefois, comme Van Dyck, des portraits des vrais personnages de l'histoire ; ainsi la figure de Marie Stuart dans l'Abbé, de Cromwell et de Charles Stuart dans Woodstock, du Prétendant, dans Redgauntlet, d'Élisabeth dans Kenilworth. Les figures d'invention qui sont autour les animent, pour ainsi dire, et les égayent. L'imagination qui crée les personnages secondaires qui excitent notre intérêt, fait l'effet de la lumière sur les figures historiques. J'aurais voulu voir Walter Scott traiter un sujet contemporain, et faire vivre dans un drame de son invention quelque grand homme que nous eussions connu, comme Bonaparte ou Wellington. On aurait vu par là, il est vrai, tous les défauts du genre en ce qui se rapporte à la vérité. Les personnages historiques sont difficiles à peindre dans un cadre où l'imagination prend ses libertés. Les données fixes de ces personnes sont comme des points marqués par où le peintre serait forcé de faire passer son esquisse.

TAYLOR INST. OXFORD

PHILOSOPHIE, MORALE,

RELIGION

PHILOSOPHIE, MORALE,

RELIGION

---

*
* *

Tout, au dehors, dit à l'individu qu'il n'est rien. Tout, au dedans, lui persuade qu'il est tout.

*
* *

Les gens du monde d'un esprit altier font le bon sens, et c'est par eux que le monde avance. Ils se moquent des philosophes et les forcent à regarder à ce qu'ils disent.

*
* *

Les notions du bon sens agrandies, impérissables.

Mais de ce que le bon sens agrandi a autorité sur tous, il suit qu'il part d'une source légitime. Ce n'est pas seulement un accident heureux.

*
* *

Quand le bon sens est jeune, comme les petits chiens, il a de la grâce. Quand il se fait vieux, il ne suffit plus. Il faut raffiner alors pour agir sur les hommes.

*
* *

Celui-là seul aime la nature qui tire des idées morales des spectacles du monde extérieur.

*
* *

Si les hommes ont un jour devant eux cette glace immense comme les océans, où le beau se voit dans son immobile sérénité, sans doute, tous reconnaîtront ce qu'ils ont admiré dans leur vie passagère, sous des formes si diverses, quelquefois même si contraires. Le Grec et le Juif, l'homme des premiers

jours et celui des derniers temps, l'Arabe errant et le paisible citoyen de Paris, tous verront qu'ils avaient entrevu des figures ravissantes, l'un dans les pages de ses prophètes, l'autre dans les notes fugitives d'un air des montagnes, tout aussi bien que celui qui écoutait les chants de Pindare quand descendait après le combat la poussière éclatante d'Olympie.

*
* *

Peut-être que nous n'apportons pas une idée du beau avec nous; peut-être que nous ne sommes animés que d'un grand désir de le trouver. De là l'immense diversité, la variation des modes et la mobilité des idées d'esthétique.

*
* *

Pourquoi le christianisme est-il plutôt contraire aux arts? et, en même temps, il faut admettre que les époques où la religion fleurit sont favorables aux arts; mais n'est-ce pas surtout parce que l'homme a besoin de quelque chose de déterminé pour s'aider à

rêver le beau? L'idée positive de Jupiter éveille les formes du Jupiter Olympien.

*
* *

L'homme a encore plus le désir de la beauté qu'il n'en a la connaissance; de là les caprices de la mode.

*
* *

Dans l'état actuel de ses facultés l'homme ne peut pas atteindre directement le beau. Il est bon, pour entretenir en lui cette idée de l'inconnu divin, qu'il se le représente là où il n'est pas tout à fait.

*
* *

La mort est une pièce nécessaire de l'ordre universel, comme la vie. Qui aime l'ordre doit comprendre jusqu'à la mort. C'est un ressort un peu bizarre, nécessaire à la magnificence du spectacle que donne l'ensemble du jeu de la machine.

*
* *

Ceux qui vivent dans le passé joignent à notre présent monde un monde bien autrement riche, sans compter que la mort y joue pour l'imagination un tout autre rôle.

*
* *

Il est des jours froids d'automne qui font rêver au grand été, comme au déclin de l'âge on pense aux jours de la première jeunesse. Quelles sont ces ressemblances secrètes avec le passé?

*
* *

Tout ce qui a vécu honnêtement dans une cité descend quelquefois aux heures de crise parmi les vivants pour les inspirer et les aider : la jeune fille morte avant l'heure du mariage; la mère tombée encore jeune au seuil de sa demeure; l'aïeul blanchi sous les drapeaux, tous sont là, secrètement invisibles et présents, pour pousser les bataillons.

*
* *

Il n'est personne qui n'ait remarqué que les souvenirs de l'enfance et de la jeunesse prennent, peu à peu, en avançant dans la carrière de la vie, le caractère de l'idéal. Ces transformations opérées dans la mémoire méritent d'être examinées attentivement. On y peut surprendre la main du grand ouvrier et la trace des desseins profonds de la Providence. Il est visible, à la moindre confrontation, que les tableaux qui restent de cet âge dans le souvenir de chacun ne sont point conformes à la réalité. La main d'un peintre invisible leur donne, à mesure que nous nous éloignons de ces jeunes années, des couleurs plus vives et des touches qui nous émeuvent profondément. Nos impressions d'alors étaient d'une extrême vivacité et leur objet peu de chose, souvent; mais, dans les perspectives lointaines où la vie nous amène, en nous retournant vers le temps qui s'enfuit, nous agrandissons tous ces objets sur la mesure des impressions dont nous avons gardé le souvenir. Nous sentons, nous savons que rien ne peut nous animer à ce point aujourd'hui, et comme par une logique de l'imagination, nous nous faisons

des spectacles merveilleux de ces jours disparus, afin qu'ils correspondent à l'intensité des sentiments qui nous agitaient autrefois. Alors l'éclat du soleil et de la nature troublait d'une folle joie le printemps de notre vie, et, en revenant à ces jours par la pensée, nous voyons sous un ciel plus pur une nature plus haute que nos yeux n'en ont jamais vue. L'âge mûr dit :

L'éclat de ses yeux noirs n'éblouit plus ma vue,

mais ces yeux qu'il ne rencontre plus n'avaient jamais non plus brillé de l'éclat surnaturel que leur prête l'illusion de la mémoire. Ainsi, quand Horace regarde les montagnes qui bornent son horizon au coucher du soleil, une vapeur ardente les colore qu'elles n'avaient point aux horizons du matin.

Ut veniens dextrum latus aspiciat sol,
Lævum descendens curru fugiente vaporet.

Oui, les peintures du passé nous trompent. Qui en doute ? Hélas ! si nous revoyons les champs riants de nos premières années, nous n'y retrouvons qu'une triste et pâle esquisse des tableaux que notre imagination s'obstinait à y voir. Goethe fait retourner Werther dans les lieux qu'il a habités dans son enfance, et déjà le jeune homme, bien que profon-

dément ému en présence de tous ces témoins muets de son passé, s'attriste des petites proportions de la réalité. Ainsi nous sommes tous ; mais il est bien vraisemblable que la nature prévoyante nous a portés à idéaliser de la sorte ce que nous ne verrons plus, afin qu'il nous restât des images plus vives et plus grandes que toutes les choses parmi lesquelles nous vivons présentement ; afin que dans les âmes communes s'entretinssent en secret et comme dans les cendres du foyer, des étincelles de poésie.

Sans ce foyer caché, beaucoup d'entre nous perdraient tout sentiment d'idéal et par là aussi, peut-être, tout sentiment désintéressé, car les sources de l'idéal et les sources des beaux sentiments et des belles actions sont aux mêmes montagnes.

*
* *

Pourquoi les souvenirs de l'enfance sont-ils aussi liés aux formes du bien idéal ?

*
* *

Il y a une optique particulière à chaque passion. Tout voir, suppose une complète indifférence. « Qu'a

de commun ce que je vous dicte avec la bombe ? » pour rappeler le mot de Charles XII. Les passions font comme Archimède qui reste insensible au bruit du sac de Syracuse.

*
* *

La décomposition que l'optique providentielle produit sur le passé donne l'idéal.

*
* *

En effet, il y a des idées dans toutes choses et la valeur des choses ne saurait être que dans les idées qu'elles représentent. Souvent, dans l'ivresse tranquille où met la contemplation du monde, dans l'impossibilité où est l'esprit ici-bas de se dégager des images, je me représente au-dessus des réalités visibles comme un invisible réseau d'idées qui les contient et leur marque leur place suivant les lois de la pensée, et quand j'abolis le monde par hypothèse, j'entends encore dans le grand vide de l'univers le chaos lointain du chœur des idées qui célèbrent l'impossible sur les ruines du réel.

*
* *

Ni les moralistes, ni les théologiens ne peuvent connaître de l'idéal individuel. Ils vont au plus pressé, aux règles générales.

*
* *

Rien ne serait plus mortellement triste qu'un lieu où vous ne trouveriez rien de ce que vous connaissez. Un paradis dans lequel il ne resterait nulle ressemblance avec ce que nos yeux connaissent serait un lieu dont l'imagination humaine aurait tout d'abord envie de s'enfuir. Tous nos rêves, pour être beaux et agréables, ont besoin d'un fonds commun modifié par des traits inconnus. Notre esprit n'en peut supporter davantage en fait d'inconnu. Une belle femme, pour séduire et étonner, doit pourtant avoir les traits communs et fondamentaux de son sexe. Ce qu'elle a de particulier et de charmant, n'est charmant qu'à la condition d'apparaître sur ce fonds commun de nature féminine. On peut de ces remarques faire aussi sortir des règles pour les ouvrages de littérature et d'imagination. La nécessité, par exemple, d'être sobre

dans le nouveau ; l'obligation encore de rester dans les conditions générales du réel, et encore la mesure dans les idées neuves qui, pour être entendues et approuvées, doivent se détacher sur un fonds de lieux communs solides.

*
* *

J'ai remarqué, et tout le monde a peut-être senti, la tristesse secrète que cause la vue d'un grand espace, surtout un espace d'eau, ou même une grande plaine de champs cultivés. Quand ces lieux viennent, par un coup de soleil, à se couvrir d'une lumière vive et blanche, toutes les pensées mélancoliques remontent à la surface de l'âme. Y a-t-il là des images de l'abandon et de l'indifférence ? Tout ce qui est grand, serein et solitaire nous dit-il que nous tenons peu de place en ce monde ? Moi disparu, je sais que ces tableaux demeurent pour ceux qui viennent ; mais cela est vrai aussi de tous les tableaux de la nature et de la civilisation. Une grande ville ne donne point cette impression pénible et prosaïque à la fois.

*
* *

Il a franchi dans sa course rapide....

Quels sentiments éveillent quelques airs de chasse !

Avec peu de notes et un petit nombre de paroles vagues s'ouvrent devant nous les grandes forêts, le dôme vert des bois avec sa lumière et son frémissement et les murmures des grands espaces où règne le silence et où des esprits semblent s'entretenir. La pensée retombe sur la mélancolie de la vie, les jours passés, les plaisirs perdus. Au passage d'une note à une autre, nous sommes comme au détour d'une rivière qui nous montre soudainement des perspectives nouvelles. Au fond de tout cela est une secrète tristesse. Sous ce rude exercice de la chasse se joue, comme en partie, une pièce plus mélancolique. Peut-être que, dans la fleur de la jeunesse, on écoute avec un sentiment de plaisir les plaintes des cors dans les grandes allées désertes, mais, encore peu d'années, ce jeune homme n'aura pas plus tôt un plaisir qu'il aura besoin de le compléter par l'image des tristes pensées, soit qu'il sente qu'il ne faut pas s'accoutumer à la joie, soit que la peine et le plaisir ébranlent les mêmes cordes sur des modes différents. Ainsi, des airs lents et plaintifs accompagnent le galop rapide des chevaux, et l'âme suit la course légère des plaisirs sur l'écho plaintif des regrets.

*
* *

Effets de Rome sur l'imagination. — Douceur de l'air ; plaisir de voir les lieux où se sont passées de grandes choses ; sentiment que tout passe, qui prépare à s'en aller soi-même plus tranquillement ; beauté cachée des arts dans tous les coins les plus obscurs ; la vie sauvage qui a repris sur la vie la plus pompeuse et la plus civilisée, tout cela vous dit confusément les choses les plus contradictoires. C'est d'entendre les choses les plus contradictoires que l'imagination a besoin. Ainsi, des religions puissantes qui se sont crues éternelles et qui ont passé, des êtres qui ont vécu dans l'obscurité il y a trois mille ans et dont nous voyons que le nom est resté sur une épitaphe, ainsi les rêveries nageant dans la lumière d'Italie bercent dans le contradictoire.

*
* *

Un dessin de Saint-Jean de Latran. — En vue de la grande église du côté du midi, de distance en distance, quelques maisons éparses, demeures des

paysans demi-civilisés des environs de Rome. Ils sont là entre le passé de l'antiquité dont les débris se montrent à tous les étages du terrain jusqu'aux montagnes et l'ombre de la ville ecclésiastique avec ses monuments qui tiennent de la religion de notre temps un caractère déjà plus grave que toutes ces ruines des aïeux romains, qui sont pourtant leurs aînés sur la terre. Pourquoi une sorte de jeunesse semble-t-elle survivre dans ces monuments d'un âge si reculé? C'est, sans doute, que ceux qui les ont élevés ne pensaient qu'au temps qui passe ; la nature, mobile comme les pensées du temps, les couvre de ses fleurs passagères ; les autres édifices parlent de l'éternité! Les humbles vies qui s'écoulent obscures dans ces humbles maisons, entre ces images du monde païen et du monde chrétien, sont un sujet de rêveries aussi profondes que le tableau au milieu duquel elles sont jetées. Les siècles passés semblent regarder ces images fugitives de la vie d'aujourd'hui. Mais ces êtres inconnus ne sont-ils pas d'un plus grand prix que ces immobiles images ? Un jeune César s'élève peut-être sous l'un de ces toits de chaume ; un Sixte-Quint paît les brebis d'un maître insouciant dans ces prairies abandonnées.

*
* *

DIVERSITÉ DU MONDE SOUS L'ŒIL DE LA PROVIDENCE. — Au même jour, à la même heure, dans les prairies de l'Escaut, on se promène le cœur content dans un recueillement sérieux et tendre.

Sur le Corso de Rome, les voitures rapides se croisent, et non loin, dans le silence des ruines et sous l'ardeur du ciel, les voyageurs mesurent des yeux les murs qui penchent sous le poids des siècles.

Dans les solitudes paisibles de l'Amérique du Nord, soit au déclin, soit au lever du jour, le planteur revoit sa famille.

Sur toutes les îles de toutes les mers, les cœurs souffrent et s'agitent et s'apaisent.

Et sous l'œil de Dieu, la grande famille dispersée qui s'ignore, chacun dans des idiomes inconnus pour les autres nations, parle la langue universelle.

*
* *

Steele s'étonne et s'indigne que les peuples polis aient cette manie d'élever dans leur estime l'esprit

au-dessus de la vertu. Il est vrai que cette disposition est une faiblesse naturelle à l'homme civilisé. Ne serait-ce pas, au fond, que l'homme dont l'esprit commence à s'ouvrir cherche surtout le vrai et ne veut du bien et de l'obligation morale que le bien et l'obligation morale fondés sur le vrai ? L'intelligence, l'esprit (si on veut lui donner ce nom restreint et incertain dans sa signification), l'intelligence est l'instrument qui découvre le vrai. L'homme court où brille le vrai. Tout n'est pas corruption et vanité dans cette préférence déraisonnable, sans doute, donnée à l'intelligence sur la morale.

L'esprit cherche le vrai à tout prix, bien que souvent il ne serait pas fâché qu'il excusât le mal, mais, enfin, il aime le vrai. Il y a quelque chose de la passion pour la vérité dans ce qu'on nommait autrefois le libertinage d'esprit. Il faut bien reconnaître aussi qu'il s'y joint, à forte dose, une témérité insouciante et insolente par moments.

Supposez un grand esprit dominé par les règles de la vertu. Sa vue vous rassure contre les doutes et vous affermit dans le bien. Peignez un petit esprit aussi réglé par la vertu ; ce spectacle vous touche peut-être, mais vous inquiète par moments. L'âme est bien aise de croire que la vertu, qui est la science du bien, repose, comme les autres sciences, sur de savantes certitudes. Quand cette vertu ne

devient plus qu'un sentiment comme égaré dans un esprit étroit, on se demande si cet instinct ne manque pas d'autorité.

Dans les sociétés déjà cultivées, où l'on commence à parler morale ailleurs que dans les temples, il se fait rapidement un catéchisme de lieux communs qui n'est plus guère accompagné de sentiments qui élèvent au bien et à la vertu. C'est une lettre morte que chacun répète. Les esprits vifs s'impatientent de ces froides prédications qui ont perdu l'air et la chaleur de la vérité. Cette monnaie banale qui n'a plus la vive empreinte des jours de pompe et d'innocence s'avilit peu à peu. Les passions aidant, chaque intelligence un peu résolue veut savoir la raison du joug moral que lui impose une voix anonyme et monotone. De là l'ironie insolente et les tentations téméraires des esprits un peu au-dessus du niveau commun.

Une des grandes preuves de la solidité de la morale commune est qu'elle n'a rien perdu de son éclat sous l'amas de froids et pesants discours que les honnêtes gens débitent à son sujet. Alexandre avait défendu à tout autre qu'Appelle de faire son portrait. La morale devrait être traitée comme le visage d'Alexandre.

Une des preuves de la morale a tourné contre elle. Elle est aussi l'intérêt bien entendu, et beau-

coup la professent en laissant voir qu'ils la professent comme un commerce lucratif. Les esprits trop prompts y voient un sujet de division.

Il faut une grande force d'esprit pour retrouver le bien dans la morale professée par un sot circonspect ; moins d'esprit expose à le prendre en quelque dédain.

La morale dans les âmes simples, qui n'en cherchent ni la source, ni la raison, est touchante. Expliquée et commentée par de petits esprits, elle excite un peu de révolte, comme une autorité mal fondée.

Le Spectateur (de Steele et Addison) dans son numéro 6 aurait bien dû expliquer quelque chose de tout cela au lieu de se lancer contre la frivolité humaine qui court après les gens d'esprit. Il aurait pu ensuite rétablir avec autorité les aimables droits du bien et du juste sur les âmes, en montrant que le bien et le juste sont des conséquences de principes aussi solides et placés aussi profondément dans le sol que les principes des mathématiques.

*
* *

DES CROYANCES. — J'entends souvent dire : *Mieux vaut une croyance quelconque que l'absence de croyance*,

et je ne sais pas de langage qui suppose un plus grand mépris de la vérité. Qu'un doute hardiment avoué serait respectable en regard de cette recherche étourdie d'un dogmatisme quelconque ! Oh ! je vous en conjure, ne souffrez pas que votre âme s'amollisse jusqu'à subir les honteuses empreintes d'une foi de complaisance ! Le temps est donc venu où, à côté d'un scepticisme honnête et sincère, s'élève une sorte de doctrine sentimentale qui prétend à croire pour le plaisir de croire, s'arrogeant le droit de mépriser qui ne se prête point à cette comédie méprisable. Une telle obéissance à une foi de rencontre serait au-dessous de l'esclavage qui, du moins, ne prend que les corps et laisse l'esprit en liberté. Cette croyance, consentant à professer de bouche ce qui n'a point réellement atteint le fond de l'esprit, agit comme un poison, abolissant dans l'homme la vraie dignité avec la vraie sincérité. Que chacun respecte les croyances d'autrui ; qu'il n'abuse point de sa force pour détruire ce qu'il ne saurait remplacer, mais que chacun aussi sache discerner et confesser résolument ses doutes, s'il en est requis. Est-il dans l'erreur ? La meilleure chance pour en sortir est encore de confesser cette erreur avec fermeté. Voyez ces hommes qui balbutient je ne sais quels dogmes, croyant bien faire en s'essayant à croire ce que leur raison repousse ; bientôt ils ne sauront plus, s'ils

s'en soucient encore, retrouver leurs vrais sentiments, leurs vraies opinions. Ils auront mêlé ce qu'ils croient aux croyances d'autrui, sans plus s'en apercevoir. Ils ont chassé par servilité d'esprit ce que leur raison leur murmure, pour croire ce que le monde leur impose. Non, non ! il n'est pas nécessaire d'être croyant comme l'affirment insolemment les nouveaux fanatiques de tout dogmatisme, mais il est ordonné d'être sincère ; c'est la grande condition de l'être moral. Les doutes de l'honnête homme contiennent plus de vérité morale que la profession de foi des gens placés sous le joug de la mode. Les professions vives de ce qu'on ne croit qu'à demi sont la gangrène de l'âme. Elle retombe peu à peu par l'effort de cette hypocrisie sous les lois du dehors, comme le corps retombe sous les lois physiques quand la vie s'en est allée. Le besoin d'adhésion énergique à ce qu'on croit, c'est la vie de l'âme.

*
* *

Si la raison a été pervertie, il est possible que le principe qui la guidait ait été aboli dans l'intelligence et ce serait là, en effet, l'objet d'une révélation. Il ne pourrait réellement être que matière de

foi et ne se maintiendrait dans l'esprit que par la volonté, puisqu'il aurait perdu sa place naturelle dans l'intelligence naturelle.

*
* *

Le talent, dans les mauvaises âmes, est une preuve nouvelle que la conscience résiste aux lumières. Elles conçoivent réellement et poétiquement le bien moral et le laissent pourtant de côté dans la vie pratique.

*
* *

Dans l'histoire de l'humanité, les hommes n'ont pas toujours beaucoup de ressemblance avec les principes qu'ils soutiennent et qu'ils font triompher pour un temps ou définitivement. Ni les Guise, ni Philippe II, ni Catherine de Médicis, ni le duc d'Albe ne représentent les traits de l'Évangile ; ni les Montagnards, ni Danton, ni Marat, ni Robespierre ne sont à l'image de la philosophie bienveillante et large qu'ils ont sans cesse à la bouche. Il arrive même souvent que l'idée est professée par les uns et pratiquée par les autres. La Rochejaquelein a quelque

chose de la douceur élevée d'un philosophe. Les violents font l'histoire. L'instrument dont ils se servent tue presque toujours. La religion et la philosophie ont leurs vêtements couverts du sang innocent. Il s'agit, pour juger les principes, de savoir ce qu'ils font quand ils gouvernent paisiblement après les jours d'orage.

La secte suivie par Cicéron, *les nouveaux Académiciens*, n'est-elle pas bien en rapport avec la nature de l'homme? Ce n'est pas le scepticisme qui ne va pas à l'âme humaine; ce n'est pas le dogmatisme qui la rétrécit et l'immobilise. La haute prudence des nouveaux Académiciens est, après tout, l'expression sincère de l'état des esprits. C'est là ce qui nourrit la flamme agitée de notre intelligence. Ces assertions larges et modestes laissent du jour et de l'espace pour les contradictions actuelles où nous vivons, et pour entrevoir les lointaines perspectives que les flots de la pensée laissent quelquefois apercevoir et qui, sans avoir rien de précis, occupent plus notre pensée, dans sa partie réfléchie et silencieuse, que nous ne le croyons.

*
* *

Quelle est la partie de la philosophie rationnelle

qui a, dans l'ordre de l'observation combinée avec la logique, la même autorité sur un être sensé que les vérités mathématiques, bien que celles-ci partent d'axiomes combinés avec la logique?

*
* *

Toutes les philosophies, comme celles des Alexandrins ou celles de Hegel et de Schelling chez les modernes, ne semblent-elles pas se résoudre à donner simplement aux contradictions qui sont au fond des choses le nom de principes? Ainsi le *mixte* de Proclus, ainsi le *rapport* de Hegel. C'est un nom scientifique de l'ignorance, mais ce n'est pas une connaissance de plus ni une obscurité de moins.

*
* *

Il est bien possible qu'il faille sortir du sens commun pour entrer dans la vraie métaphysique, et peut-être que le caractère un peu extravagant qu'a la métaphysique tient à la nécessité où elle est, pour être la science des sciences, de se dégager de l'harmonie secondaire dans laquelle vit le sens commun

*
* *

Les notions de la raison intuitive, comme, par exemple, la notion de temps, d'espace infini, de cause première, s'obtiennent dans l'acquisition des connaissances qui ne semblent pas les contenir. Ainsi, l'étendue limitée ne m'est pas plus tôt connue que j'arrive à la connaissance de l'espace infini. Est-ce par voie de conclusion? Assurément non. Quelle opération se fait dans notre esprit quand il tire d'une perception une notion qu'elle ne contient pas, qu'elle serait même plus près d'exclure par analogie et par induction? Il semble que ce passage de la perfection limitée aux diverses notions de l'infini n'ait pas été assez profondément étudié. Ne faudrait-il pas chercher : 1° ce qui pénètre de perception dans la notion acquise à son occasion; 2° comparer les diverses perceptions qui donnent ces diverses notions?

*
* *

On peut définir le mouvement, le rapport du temps à l'espace. Un corps peut parcourir un espace

indéfiniment long ou indéfiniment court dans des temps indéfiniment courts ou indéfiniment longs. Or, l'esprit se fait plus aisément une idée de l'extrême rapidité que de l'extrême lenteur du mouvement. Pourquoi donc?

Le temps, qui sert de mesure à tout ce qui dure, est, chose bizarre, immesurable de sa nature. On ne peut, de plus, le concevoir ni plus lent ni plus prompt dans sa marche. L'imagination, même, se refuse à cette supposition. Si, par impossible (par impossible, même à supposer), il venait à accélérer ou à ralentir son cours, nul ne pourrait le savoir. En un mot, il est le contraire de tout ce qui dure, bien qu'il soit la durée elle-même. Tout ce qui dure peut durer plus ou moins longtemps, plus ou moins vite, mais le temps lui-même marche d'un pas que nul effort de raison ou d'imagination ne peut supposer plus rapide ou moins hâté. *Avant*, *après*, sont les seuls mots qui se rapportent au temps dont nous comprenions bien, dont nous entendions nettement la signification. Hors de là, rien ne nous offre un sens. L'espace est plus traitable que le temps. Je prends dans l'espace continu deux points, et, entre ces deux points, je saisis nettement une étendue que je connais à fond, pour ainsi dire. Je lui compare des longueurs, comme je peux la comparer à des longueurs de mon choix. Pour le temps, je peux

bien mesurer une partie de la durée qui s'écoule par la durée d'un phénomène quelconque, mais la propre durée du temps ne me servira jamais à mesurer la durée d'aucun phénomène.

*
* *

Qu'importe, dit-on, à l'homme un peu plus de connaissance, un peu plus de liberté, un peu plus de développement en tout genre? La vie est si courte! Il est un être si borné! Mais c'est précisément parce qu'il est de peu de jours et qu'il ne peut atteindre à tout, qu'un peu de luxe en plus ou en moins est beaucoup pour lui. Cette doctrine de la sobriété en tout genre, prêchée généralement par les amis du repos et du despotisme, serait plus soutenable si l'homme était de plus longue durée. La pique des Grecs, à Salamine, a brisé avec la cuirasse du Mède le talisman du despotisme qui endort les peuples dans cette courte vie. Non! non! La vie est courte ; c'est précisément pour ce rapide voyage qu'il faut être libre et chercher la lumière, voir du ciel et de la terre tout ce que Dieu n'a pas voulu couvrir d'un voile. L'ignorance où Dieu laisse l'homme est divine. L'ignorance où l'homme veut laisser l'homme est un crime et une honte.

*
* *

Les philosophes *réalistes* pourraient tirer un argument en faveur de leur système du besoin de renommée auquel l'homme aspire et dont il ne pourra jouir qu'après sa mort. Il semble qu'il croie qu'il en éprouvera lui-même encore quelque chose dans l'être collectif et successif qu'on nomme l'humanité

*
* *

L'idée de la gloire chez les anciens est liée à un panthéisme confus. Ils semblent croire qu'ils jouissent dans les autres du souvenir de ce qu'ils ont été.

*
* *

Se faire centre ne rend pas heureux. C'est déjà un commencement d'ordre, et par là de bonheur, que de prendre les autres pour centre, mais ce centre n'est pas encore au point juste. C'est Dieu peut-être, c'est-à-dire l'ordre infini qui l'est.

*
* *

Chaque philosophie donne un nouvel aspect aux religions.

*
* *

Puis-je supposer un être parfait qui n'a pas toujours été ? Si je le puis, l'idée de l'être parfait n'expliquerait pas l'existence; mais peut-être que l'idée de parfait entraîne l'idée d'éternel.

*
* *

La théologie naturelle a droit de reprise sur les théologies positives si elles sont d'origine humaine; droit de reprise sur toutes les assertions conformes à la raison. Car, que ces affirmations voilent des escalades de l'intuition ou du travail plus réglé et plus lent de la raison raisonnante, c'est toujours le domaine de l'intelligence humaine. Ce qui n'appartient pas à la raison dans les religions positives, ce qu'elle n'a pas le droit de réclamer, ce sont les affirmations

inintelligentes ou les affirmations intelligibles, il est vrai, mais inaccessibles à la raison. De ces dernières, toutefois, il semble qu'on ne se fasse aucune idée.

*
* *

Toutes les notions de la vertu, du beau, se portent vers le *général*, mais le *général*, l'*universel*, apparaît bien moins que le particulier comme une fin dernière. Ne serait-ce donc pas que ce *général*, cet *universel* aboutit pourtant à un être particulier qui est Dieu ? Le *général*, le grand nombre, l'*universel*, tout cela est plus un spectacle qu'autre chose pour qui pense profondément, car il n'y a point d'existence réelle dans son ensemble. C'est un arrangement d'êtres. Tout l'ensemble des êtres n'a d'importance que par chacun de ces êtres.

*
* *

Vraie ou fausse, la religion se lie à des habitudes morales : elle accoutume de bonne heure l'esprit à vivre dans les liens invisibles du spiritualisme. La rigueur des sciences démonstratives produit l'effet

contraire. On a beau faire présider à leur enseignement les meilleures intentions du monde, peu à peu elles retirent l'homme de ces domaines où errent les grandes pensées et les rêveries sans bornes pour les pousser dans les sentiers poudreux de l'économie matérielle. C'est pour cela même que dans l'ordre des sciences les plus élevées où tout est, soit observation, soit syllogisme, le matérialisme fait un si grand nombre de recrues. Ce n'est pas que les sciences concluent au matérialisme, mais elles donnent l'habitude exclusive du positif.

*
* *

On donne les religions absurdes en preuve contre l'esprit humain ; j'en conviens, mais j'y vois, par un côté, l'obstination du bon sens et de l'élévation morale. Donnez un livre tel que celui des Mormons à des hommes, ce livre absurde, rêve d'un homme au-dessous du médiocre, ils y trouveront des règles pour vivre avec concorde, avec énergie, avec justice. Ils le retravailleront jusqu'à ce qu'ils lui prêtent les règles de la morale. Sans doute, ces livres enseignent le mal, mais le sens droit de l'humanité lit droit sur des lignes de travers. Les livres religieux

des fausses religions sont comme le marc de café que consultent les gens adonnés à la magie. On y trouve ce qu'on veut, et l'homme veut trouver dans les livres religieux les images du bien et du beau, le code de la morale.

*
* *

Bossuet dit : « C'est au sortir de la croix et des horreurs de son supplice qu'il (Jésus-Christ) parut à ses apôtres glorieux et vainqueur de la mort, afin qu'ils comprissent que c'est par la croix qu'il devait entrer dans la gloire et qu'il ne montrait pas d'autre voie à ses enfants. » Cette conclusion est un exemple entre mille du mode de raisonnement introduit dans le monde par le christianisme, la disposition à trouver une série d'idées morales dans une série de faits. Dans le langage religieux, tous les faits sont symboliques. D'autres faits, d'autres idées. La rigueur de l'esprit a dû perdre quelque chose dans l'habitude de chercher des idées sous des expositions de faits matériels.

*
* *

Il pourrait se faire qu'à un moment donné les

objections les plus solides contre une religion perdissent de leur force en devenant des lieux communs. C'est l'été de la Saint-Martin pour cette religion.

*
* *

Les conséquences que l'on tire des perfections divines ne perdent-elles pas de leur autorité quand on songe que la toute-puissance devrait donner la perfection au monde et qu'on voit le désordre de ce monde?

*
* *

Y a-t-il donc de l'ordre dans le désordre, que le bien en soit quelquefois? Ainsi, vous dites de Dieu qu'il peut tirer le bien du mal. Comment dois-je entendre ce que vous avancez? Quel est cet ordre nouveau que le mal enfante?

*
* *

Pour maintenir l'ordre avec la liberté dans le

monde ne suffit-il pas d'y avoir mis des instincts plus forts que la somme des rébellions possibles de toute liberté? Certains instincts, en effet, se jouent des libertés et sont les conservateurs du monde. Aussi, remarquez-vous dans l'histoire du genre humain, à côté du travail des libertés, le sillon profond des instincts.

*
* *

Oui, la religion a perfectionné la civilisation, mais a civilisation le lui a bien rendu.

*
* *

Votre orgueil comme leur bassesse à vous admirer sont frère et sœur, et l'on ne voit que trop, dans les vices également bas et contraires, que vous êtes de la même famille.

*
* *

L'inconvénient des amis qui nous connaissent de longtemps est qu'ils jugent de toutes nos actions,

de toutes nos paroles, par la connaissance qu'ils ont de notre caractère. Ils nous jugent sur des préventions. Les étrangers ne nous prennent que comme des êtres raisonnables.

*
* *

Il y a deux genres de décisions entre autres : l'une tient à la nature de l'esprit qui voit juste et vite, et l'autre tient à l'obstination du caractère qui s'attache avec passion à la première idée, quelquefois à la seule idée qui traverse l'esprit ; puis, ces deux tours d'esprit et de caractère se mêlent selon divers degrés pour donner un genre de fixité de volonté qui vaut ce que vaut le mélange.

*
* *

Faire ce qui est décidé et ne se reposer que par force.

*
* *

C'est tout de bon que l'homme doit s'accoutumer

à vivre au milieu des alarmes, sans quoi il passera les trois quarts de sa vie à attendre le repos. Il doit avoir en soi et non attendre du dehors le principe de son repos ; et ce repos, au-dessus des soucis, ne se trouve que dans l'action.

*
* *

La patience ne peut guère aller si elle ne chemine en compagnie du travail.

*
* *

Les hommes ont reçu la sympathie pour suppléer à la sagesse qu'ils n'ont qu'en petite mesure. Quand ils ne l'ont pas et qu'ils prennent les airs tristes et graves de la Providence, ils sont insupportables et mesquins.

*
* *

Un homme peut mourir pour une grande cause ; c'est un sujet de tristesse et pour ceux qui ne le suivent pas dans une autre économie, et aussi,

hélas! pour ceux qui savent qu'il habite les autres régions dont l'image nous est, à la fois, rayonnante et triste, mais il a propagé, avant que de s'en aller, les idées du juste et du beau. On hésite à couper une belle fleur mais, dans les cheveux d'une jeune fille, cette fleur, coupée avant le temps, fait naître une pensée noble et, dans sa courte existence, la fleur même en sait et en sent peut-être quelque chose.

*
* *

L'homme emporte avec lui son atmosphère.

*
* *

L'habitude amène l'ennui de ce qui a duré. La mémoire garde un regret mélancolique de tout ce qui est passé. Avec ces deux dispositions nous ne paraissons pas formés de façon à être heureux.

*
* *

Quel jeune homme s'est avisé de s'éprendre

d'Hélène? Quelle jeune fille a un Achille dans ses rêves? C'est que ces figures héroïques ne nous montrent réellement que la puissante esquisse de l'homme. Elles avaient, sans doute, mais elles n'ont plus pour nous autres étrangers ce *je ne sais quoi* d'achevé dont l'esprit contemporain seul a le secret.

*
* *

Mon devoir est de m'exposer pour sauver un seul homme; le devoir de cet homme-là est de chercher à m'éviter ce péril même au hasard de sa vie. Pourquoi cette contradiction apparente de nos impérieux devoirs ? Ne serait-ce pas que l'économie présente est encore plus une école de bons sentiments qu'une cité fondée sur les bases de l'utile? Si la règle des sentiments était la plus grande utilité de tous, pourquoi, dans un naufrage, le capitaine et les officiers sortent-ils d'un bâtiment en perdition après les vieillards inutiles, les enfants dont la vie est si fragile et d'une durée si douteuse? Pourquoi ce capitaine, fût-il Nelson, doit-il rester à bord après la plus faible femme, quand le pays l'appelle peut-être pour guider une flotte qui frémit sous ses voiles en l'attendant?

*
* *

Nous disons bien : on en saura après nous sur tout plus que nous; mais pourquoi cela n'ôte-t-il rien au sentiment du complet et de l'harmonie que nous donnent nos propres conceptions? C'est que notre esprit voyageur voit partout la voûte du ciel qui s'arrondit toujours au-dessus de nos têtes en changeant sans cesse de centre.

*
* *

Ce qui se saura plus tard donnera à ce que nous disons et pensons aujourd'hui ce quelque chose d'étroit et dès lors de gauche et de faux que nous raillons volontiers dans le moyen âge. On ne sent que l'incomplet des autres.

PENSÉES DIVERSES

PENSÉES DIVERSES

*
* *

Il faut l'imagination des autres à ceux qui n'en ont pas. Ceux qui en ont en mettent partout.

*
* *

L'âme de l'homme quand il est ému, comme orateur par exemple, a quelque chose de l'agitation éblouissante du kaléidoscope, avec un je ne sais quoi de plus ferme qui ramène toute la mobilité du spectacle à une certaine unité.

*
* *

Les vieilles idées sont des préjugés, et les nouvelles, des caprices.

*
* *

Le nouveau : celui qui le montre, montre d'abord l'invisible. Personne ne regarde volontiers du côté où on ne voit habituellement rien.

*
* *

Il y a une prétendue bienveillance dans les jugements sur les uns qui vient d'hostilité contre les autres.

*
* *

Ce que pensent et ce que disent et ce que font les gens en fortune et en succès est pris pour règle, disons même, pour axiome. Après leur chute ou

leur défaite, l'axiome est comme convaincu d'impuissance et on recommence à juger.

*
* *

Il est un certain accompagnement physique de la pensée. C'est une musique qui va selon la santé ou la maladie.

*
* *

La nature humaine n'est pas très riche. Lui demander l'harmonie en dehors de la médiocrité est injuste. De là les ridicules des honnêtes gens.

*
* *

Diviser le temps : un remède et un allègement.

*
* *

Remarquez que la propreté est si impérieuse que

si l'on veut, dans un roman, intéresser à des pauvres, la maison reluit toujours de propreté.

*
* *

Je ne sais pourquoi on se moque de cette façon de parler : *Je suis incompris*. C'est la même que cette expression familière : Ils ne *s'entendent* pas.

*
* *

La loi du progrès, seule consolation des êtres qui ne sont pas parfaits.

*
* *

Macaulay dit : *An acre in Middlesex is better than a principality in Utopia*. Non ; pas à beaucoup près.

*
* *

A l'envers d'Énée, qui portait sur son bouclier toute

l'histoire de ses descendants, nous portons en nous toute la culture morale et individuelle de nos devanciers.

*
* *

Dans un pays que la guerre a ravagé, vous voyez une maison qui n'a pas d'habitants et dont le toit tombe en débris. Ceux qui avaient habité longtemps dans cette demeure ont péri. Il n'y a plus personne pour la peupler de souvenirs et pourtant elle racontait à ses anciens hôtes toute l'histoire du passé. Nul n'est là pour entendre le doux et triste langage des temps évanouis.

*
* *

Air gai et mélancolique des bois de bouleaux en automne par le soleil. Je crois en avoir vu derrière Pompéi autour d'un grand théâtre qui est dans les champs aujourd'hui ; peut-être aussi à la villa Adriana. On croit voir passer les ombres des jours écoulés à travers ce frêle feuillage. Il fait songer à ceux qu'on va quitter, à ceux que l'on ne reverra plus.

*
* *

Les vagues à la surface des mers désertes, les tons rouges du soleil au bout d'un horizon profond, le scintillement des étoiles dans l'immobilité du firmament, la vue de la beauté fragile comme la vue des magnificences éternelles, le frémissement de l'homme et des chevaux au bruit des batailles, les passions naturelles dans leur pure énergie, tout le cri de la nature, tout parle à l'âme impérieusement le même langage que celui qu'on entend dans l'église qui pend au flanc des rochers.

*
* *

Suivant une remarque de l'évêque Butler, dans son *Analogie*, les natures brutes ont quelquefois sur les natures intelligentes cet avantage qu'elles attaquent et triomphent par la force, là où la raison devait détourner d'attaquer par suite de l'extrême péril. Une société en corps, où l'audace militaire est en honneur, réunit les chances des brutes aux chan-

ces du calcul, en prodiguant la vie par un noble instinct. C'est l'esprit des grandes armées.

*
* *

Quand Venise se montre à nos yeux comme un beau fantôme dans l'ombre d'une grande nuit, quand des bruits de musique lointaine arrivent à nos oreilles et quand la mer qui la baigne rend un vaste et doux murmure, elle est pour nous l'image de tout autre chose que ce qu'elle est en réalité : elle nous est un prétexte à rêver des choses supérieures à elle. Car, qu'est-ce que ces bruits, ces murmures, ces étincelles qui passent sur les eaux ? Rien en eux-mêmes. Quel œil verra donc les êtres mystérieux qui sont les habitants réels de tout ce qui est beau ?

*
* *

Il manque aux vertus des pauvres, de ceux qui, avec une âme délicate, n'ont pas le goût cultivé en proportion, ou l'esprit élevé à la même mesure, il manque, dis-je, un je ne sais quoi d'achevé qui fait qu'on est regardé.

*
* *

Dans Fénelon, la Vénus de Médicis est citée. Pureté de cette indifférence. En effet, il faut que le sage brave ces images comme il doit braver les orages des cieux et de la guerre.

*
* *

Les petits États entretenaient en Europe une certaine égalité de tempérament, par la grande diversité de leurs intérêts qui empêchait les afflux soudains sur un seul point, et nous tendons à supprimer les petits États. D'un autre côté, les grands États eux-mêmes recélaient autrefois des forces contraires qui les maintenaient aussi dans une sorte d'équilibre intérieur; c'était la bigarrure et les contrariétés de leurs institutions ; mais aujourd'hui la mode du suffrage universel tend à précipiter, le même jour, toute la masse des eaux sur un seul point. Gare au déluge universel, à la suite du suffrage universel !

*
* *

La fierté qui naît au cœur des grands États, la témérité des résolutions et leur soudaineté dans le droit de vote laissé à toute la foule, la vapeur pour pousser les armées et les vaincre, des engins formidables et inconnus jusqu'à nos jours pour détruire, quelles chances pour les révolutions périlleuses ?

*
* *

N... a sept sentinelles autour de ses amours-propres qui sont dans un *qui-vive* éternel.

*
* *

N... a gagné des idées bêtement, par le contact, comme un maladroit se barbouille de peinture à une porte cochère nouvellement repeinte.

*
* *

Son esprit compte encore avec des jetons et ne voit pas que cinq et quatre font neuf d'un coup.

*
* *

L'amour-propre des autres, N... nomme cela de l'espace perdu.

*
* *

Il se tient trop de place à lui-même, pour être un ami.

*
* *

Être romanesque pour les autres sans exiger le réciproque.

*
* *

N... fait des antithèses sur des nuances.

*
* *

Comment vous êtes-vous tiré d'un si long mal? Par l'impatience.

*
* *

Être en équilibre en soi, ou prendre son équilibre dans le milieu où l'on vit : deux classes d'hommes.

*
* *

Il faut aussi se parler à soi-même. La parole donne aux pensées, outre la précision, l'autorité.

*
* *

Le monde, tissu d'obstacles ; d'où l'honneur rendu au mépris du péril.

*
* *

L'obligation du courage correspond probablement

dans les vues de la Providence à la prodigalité avec laquelle elle multiplie les êtres, les hommes comme les plantes.

*
* *

Inquiétude générale dans la nature : L'oiseau fuit au moindre bruit. Tout mouvement qu'il ne connaît pas effraie l'homme. Quand un animal approche d'un autre, leur mouvement à tous les deux est de s'enfuir. Il semble que des regards d'anxiété partent de tous les points du monde comme si l'attente d'un ennemi redoutable travaillait tous les êtres.

*
* *

La Providence ne semble-t-elle pas dire comme ce soldat au prisonnier qui demandait la vie : Demandez-moi toute autre chose, car celle-là est impossible.

*
* *

Comment arranger l'idée du progrès avec le respect du passé?

*
* *

Une erreur n'est pas seulement une erreur. Elle déforme dans quelque mesure l'instrument dans lequel elle pénètre, c'est-à-dire l'intelligence.

*
* *

Savez-vous la différence entre l'erreur et la vérité pour le gouvernement des peuples? C'est que les vérités révèlent à la longue leur vénérable origine par des effets bienfaisants. C'est, au contraire, des fausses croyances, c'est-à-dire de l'erreur, que sortent les guerres, les violences, etc.

*
* *

Les nouvelles idées fausses sont plus puissantes que les vieilles. *Strepitumque Acherontis avari.*

*
* *

Il faut bien que le travail soit efficace sur l'esprit de l'homme, car il lui fait voir des choses nouvelles

qu'il met en lui ou qu'il développe et éclaire en lui : de nouveaux cieux, de nouvelles terres.

*
* *

Il y a beaucoup de l'opinion des autres même dans ses propres maux.

*
* *

La puissance de la réflexion émousse la sensibilité, car elle écarte tout le je ne sais quoi, lequel est l'individu.

*
* *

La flamme de la poudre semble éclairer à jamais ceux qui tombent sur les champs de bataille pour de grandes causes.

*
* *

Les grandes causes semblent conserver, comme un aromate, ceux qui sont morts pour elles, mais

il ne sert presque de rien de mourir intrépidement pour les mauvaises causes.

*
* *

Prendre son parti, qu'est-ce? Chasser les pensées de regret, en substituer d'autres, organiser à nouveau ce qui vous reste.

*
* *

Il faut apprendre à être pressé et à faire vite. C'est la vie d'être pressé.

*
* *

Quand le malheur fait une voie d'eau, la boucher avec une vertu.

*
* *

La mesure est l'entente des lois supérieures.

WALTER SCOTT

WALTER SCOTT

Voulez-vous vous arrêter un moment dans le cabinet de travail de l'auteur des *Puritains* ? M. Lockhart le décrit ainsi :

A cette époque, il avait pour lieu de retraite une petite chambre carrée derrière la salle à manger dans Castle-Street ; cette chambre n'avait qu'une seule fenêtre vénitienne, ouvrant sur un tapis de gazon qui n'était pas beaucoup plus large que la fenêtre elle-même, et, en tout, l'aspect de la pièce était plutôt sombre : les panneaux étaient garnis de livres, la plupart in-folio ou in-quarto, et tous dans cet état de conservation qui révèle, à la première vue, une nuance de bibliomanie dans le possesseur. Une douzaine de volumes, nécessaires aux recherches du moment, étaient placés à portée sur une petite table mobile assez semblable à ce qu'on nomme *une servante*. Tous les autres volumes étaient arrangés dans les rayons, et tout livre prêté était remplacé par une forme de livre en

bois de même dimension, et sur le dos une carte où étaient marqués le nom et la date du prêt. Les vieilles reliures étaient soigneusement réparées et décorées selon la manière de chaque époque ; les nouvelles reliures quand les ouvrages avaient du prix, étaient riches sans faste. Le maroquin bleu dominait. Tous les volumes étaient marqués à ses armes, avec cette devise : *Clausus tutus ero*, anagramme du nom de Walter Scott. Les cases et les rayons étaient étiquetés avec soin et la bibliothèque distribuée systématiquement ; l'histoire et la biographie d'un côté ; la poésie et l'art dramatique de l'autre ; la législation et les dictionnaires dans les rayons derrière son fauteuil. La seule table qui fût dans le cabinet était d'une construction massive, avec la forme exacte d'un meuble de ce genre qui se trouvait à Rokeby ; tout près un pupitre et tous les accessoires, avec une rangée de tiroirs qui descendaient jusqu'au parquet. Ce pupitre était disposé de façon que Walter Scott pût y faire travailler un copiste en face de lui quand bon lui semblait. Sur la partie supérieure de la table on voyait disposés en bon ordre les pièces qui se rapportaient à ses fonctions judiciaires, et, plus bas, entre le manuscrit auquel il travaillait dans le moment, quelques lettres, des épreuves et autres menus papiers en petites liasses, attachés avec des cordons rouges. Son écritoire était une boîte richement ornée, artistement sculptée par un ouvrier d'un autre temps, doublée de velours rouge, avec l'encrier et la poudrière en argent, tout cela aussi brillant et en aussi bon état que s'il sortait une demi-heure auparavant de l'étalage de l'orfèvre. Avec le grand fauteuil rien que deux chaises, dont l'une semblait, par sa place, exclusivement réservée au copiste. La première soirée que je passai avec Walter Scott

dans ce *sanctum sanctorum*, je remarquai que, tandis qu'il causait, ses mains n'étaient presque jamais en repos ; tantôt, il s'amusait à faire des enveloppes, tantôt des allumettes de papier, et tout ce petit travail était exécuté avec une adresse et une précision merveilleuses. Quand le papier manquait pour cet usage, il faisait claquer ses doigts, et sa chienne, la noble Maïda, quittait l'âtre où elle sommeillait et venait mettre sa tête entre les genoux de son maître pour se faire caresser et dorloter. Il n'y avait de place dans le cabinet que pour un tableau, au-dessus de la cheminée. Elle était occupée par un portrait original de Claverhouse, et, de l'autre côté, un bouclier de montagnard écossais, et autour des claymores et des poignards qui avaient leur histoire particulière. A l'un des côtés de la fenêtre étaient empilées un certain nombre de ces boîtes vertes où les *sollicitors* serrent leurs papiers ; par-dessus, une queue de renard montée avec un manche d'argent travaillé dans le moyen âge, qui servait au propriétaire à épousseter, avant de les ouvrir, la tranche des livres qu'il prenait dans les rayons. Tel était, je crois, le détail de l'ameublement de cette pièce, sauf une échelle basse, large, dont les degrés étaient garnis d'un bon tapis, avec une balustrade en chêne, de forme massive, qui servait à atteindre les rayons les plus élevés de la bibliothèque ; sur le dernier gradin de cette échelle reposait d'ordinaire un vénérable chat, gros, gras, bien fourré, n'aimant plus guère l'exercice et suivant des yeux, avec une dignité tranquille, tous les mouvements de son maître et de Maïda.

Les pages qui précèdent ressemblent beaucoup à

un tableau de l'école flamande par le fini et la multiplicité des détails. On prend plaisir, en se voyant dans le cabinet de l'auteur d'*Ivanhoe*, à regarder l'arrangement de sa bibliothèque, la distribution des objets disposés sur sa table de travail, les dossiers placés non loin des épreuves d'un roman, le mélange de simplicité et de soin minutieux, tous les signes des habitudes régulières d'une imagination si vive et si colorée.

Les grands noms permettent tous ces détails ; l'imagination n'en est point fatiguée et s'y attache avec plaisir ; l'esprit aime à démêler, quoiqu'il s'y applique souvent en vain, la liaison de toutes ces circonstances de la vie réelle avec le jeu mystérieux de la pensée chez les hommes éminents par leurs facultés. Dans un cadre plus étendu que celui d'une biographie, ce fini un peu minutieux ne serait plus à sa place ; l'œil perdrait les grandes lignes et il n'y aurait plus que confusion ; mais tous ces accessoires achèvent de donner la vie à un portrait.

Il y a un peu de superstition, sans doute, dans le prix qu'on attache à tout ce qui a tenu de près ou de loin aux hommes illustres, et ce culte peut être poussé à une exagération ridicule ; toutefois, il prend naissance dans une idée fort raisonnable en elle-même. Chacun sait combien le mouvement de la pensée est capricieux, combien les associations

d'idées sont puissantes ; chacun sait que la circonstance la plus frivole, l'objet le plus insignifiant, peuvent réveiller soudainement dans l'intelligence toute une série d'idées, éclairer tout à coup une suite de tableaux, qui seraient restés peut-être à jamais dans l'ombre sans ce signal dont nous n'avons pas toujours le secret. C'est la connaissance de ce fait qui nous rend si attentifs à toutes les circonstances de la vie des grandes intelligences, qui nous fait tourner et retourner d'un œil curieux tous les objets qui leur ont appartenu. Quand vous êtes dans l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne, vous cherchez partout à l'horizon, dans cette vapeur brillante qui couvre les rives, les lieux qui ont pu inspirer à Rousseau les pages admirables de ses rêveries. Vous recherchez, dans cette chambre tout obscurcie par les grands maronniers qui l'abritent, quel reflet du jour lui apportait ses pensées où l'ardeur se mêle à la mélancolie. Vous écoutez dans les bruits du lac, dans le murmure des arbres, dans le bruissemen des roseaux, les sons qui lui parlaient de la nature d'une voix douce et triste ; vous vous faites répéter cet air monotone dont il raconte que la mémoire confuse lui causait tant d'émotion, et vous vous demandez comment ces souvenirs se transformaient dans cet esprit rêveur et puissant.

Bernardin de Saint-Pierre a décrit avec une exac-

titude scrupuleuse tout le petit ménage de l'auteur d'*Emile* quand il habitait une maison de la rue Platrière, à Paris. Où est l'intérêt de ce tableau? Dans le rapport que nous nous efforçons de saisir entre ces deux misérables chambres si propres et si pauvres et cette pensée riche et féconde qui rêvait *la pourpre des bruyères et l'or des genêts.* Voilà dans un coin de cette demeure la collection de plantes qu'il avait faite dans sa première ferveur pour la botanique. Sans doute, quand il y arrêtait ses regards, les fleurs des champs, la liberté sans bornes, le vent, les montagnes, les bois de Meillerie, apparaissaient tout à coup à son imagination. Pourquoi ne regarderait-on pas avec complaisance tous ces objets inanimés, moteurs et confidents secrets de la pensée d'un grand homme?

Et il faut bien que les plus petits objets acquièrent de la valeur par le seul fait qu'ils ont pu arrêter même un seul instant le regard d'un homme illustre, puisque les plus magnifiques spectacles de la nature en reçoivent un nouvel éclat. Quand on regarde les Alpes du côté de l'Italie, on admire ces hauts remparts couverts de neige qui la cernent et la défendent; citadelles imprenables, défendues dans le silence par un froid éternel. La sublimité de la nature devrait seule absorber la pensée de celui qui la contemple, et pourtant le souvenir d'un homme brille

sur ces cimes ; après avoir tourné les Alpes, Bonaparte, s'avançant vers la Bormida, les montrait à ses soldats, et le regard du jeune conquérant éclaire encore comme d'un rayon de gloire ces neiges inaccessibles. L'homme cherche partout la trace de la pensée de l'homme avec une curiosité et une subtilité que rien ne décourage. J'aime donc ce cabinet un peu sombre où se retrouve partout la trace des habitudes et des goûts de l'auteur des *Puritains*. Chaque objet qui a pu fixer sa pensée ou seulement arrêter ses yeux me paraît intéressant à ce titre. Ce rayon de soleil que je vois sur les murs de la bibliothèque était là peut-être quand l'image de Gurth et de Wamba s'entretenant dans la forêt au moment où le jour décline est apparue à son imagination. C'est sur ces murs que se sont peintes à son œil distrait et les scènes pathétiques de l'*Antiquaire*, et Dalgetty cheminant dans son armure de fer, et les sombres débris de la maison de Ravenswood, et la figure élégante et triste de Marie Stuart à travers les barreaux de la tour de Lochleven.

Cette vie de Walter Scott par M. Lockhart a de grands avantages sur celle de Johnston par Boswell ; jusqu'aujourd'hui cependant, Boswell me semblait le modèle des biographes ; mais comme Walter Scott est tout autre chose que Johnston, il était juste que nous eussions mieux que Boswell pour nous racon-

ter sa vie. M. Lockhart a lui-même publié des ouvrages remarquables, justement estimés en Angleterre. Il raconte la vie de Walter Scott avec la piété d'un fils et l'intelligence d'un critique éclairé. L'histoire de la littérature anglaise depuis trente ans se retrouve là en traits animés, qui viennent se grouper autour de la figure de Walter Scott. Les lettres de ce dernier abondent dans le livre de M. Lockhart. Elles nous semblent d'un extrême intérêt : vives, simples, colorées, surchargées de détails curieux, riches de souvenirs de tout genre, ce n'est point la manière tranchante et moqueuse de la correspondance de lord Byron ; ce sont comme des manuscrits gothiques d'un dessin très fin, où une main délicate a tracé une profusion de fleurs, de figures autour du sujet principal. Nous avions pensé à donner dès aujourd'hui des extraits de ce livre curieux; nous aurions voulu suivre Walter Scott dans ses excursions aux montagnes, le voir, avec la hardiesse et les instincts du chasseur, conduire sa meute autour des ruines de Melrose qu'il a chantées, dans ces vallées étroites et profondes où le poète oubliait tout pour le plaisir sauvage que donne le danger d'une course rapide au bord d'un précipice; le montrer, dans les premières années de sa jeunesse, quand son imagination se peignait déjà des plus vives couleurs de la nature et de l'histoire, lisant

quelque vieux roman en se balançant dans les branches d'un arbre qui pend sur les rives escarpées de la Tweed, tirant de temps en temps un coup de fusil sur les hérons qui volent au-dessus du courant, puis reprenant la lecture de la *Clélie*. Nous essaierons de réunir les particularités les plus saillantes de ce récit dès que l'ouvrage aura été complété. A présent, nous nous arrêterons un moment sur le caractère du talent de Walter Scott, avant de le suivre dans le cours paisible et jusqu'au terme mélancolique de sa vie. Nous trouverons dans cet examen rapide un sujet de triste retour sur la direction de notre littérature et peut-être aussi quelqu'instruction utile.

J'ignore ce que le temps pourra ôter au charme et à la vivacité du coloris des romans de Walter Scott; le temps agit sur les œuvres littéraires comme il agit sur les tableaux. Cette lumière jeune et vive qui séduit l'œil des contemporains s'éteint avec les années; le ciel des paysages de Claude Lorrain est devenu plus sombre; le regard ne se perd plus dans ses bois qui semblent rêver aux bords des eaux. La nuit descend sur cette œuvre de l'homme qui avait surpris la nature dans son éclat, dans son silence et son repos. Quoique l'action du temps sur les productions du génie littéraire soit différente, il leur enlève aussi ce lustre délicat, ces grâces de la jeunesse dont nous sommes surpris et charmés aux premiers jours.

Les contemporains s'entendent à demi-mot, tous les traits portent pour eux; la communauté des idées, des impressions, des passions, même d'une contrée à l'autre, fait que chacun pénètre plus intimement le génie contemporain. Les imaginations de chaque péoque sont montées à un diapason particulier et l'éternelle vérité se réfléchit sous mille accidents de lumière dans ce courant rapide des siècles. A la vue des forêts du Soracte qui s'affaissent sous les neiges de l'hiver, Horace se sent saisi de pensées mélancoliques et aussi d'un désir plus grand de jouir de cette vie qui s'en va; mais sa tristesse insouciante n'arrive jusqu'à nous que comme les paroles brillantes d'un air oublié. Les pages vraies et simples de quelques romans du dix-septième siècle ne font déjà plus rêver, comme elles faisaient rêver dans les grands châteaux aujourd'hui déserts

Ces belles Montbazon, ces Nemours si touchantes.

Je ne sais quelle tristesse de mort glace ces formes encore belles. L'expression des sentiments, toujours les mêmes, change avec les siècles; cette ardente jeunesse qui pleurait à la lecture de la *Princesse de Clèves*, dort dans les tombeaux et voilà que son souvenir et l'écho touchant de ses passions s'affaiblit et s'éteint.

Les traits simples, primitifs, de la nature humaine,

ces passions et ces sentiments qui animent toutes les générations, c'est là, sans doute, la source des plus grandes œuvres littéraires, et rien n'efface l'immortelle beauté dont elles sont revêtues ; elles sont intelligibles pour tous et à toujours. Homère dans la Grèce païenne, Racine dans sa solitude chrétienne, ont entendu cette même voix qui parle à tous le même langage ; c'est par là que l'homme reconnaît l'homme à travers le temps ; c'est la chaîne qui unit l'humanité tout entière. Lisez les adieux d'Hector et d'Andromaque, et dites si l'homme ne se reconnaîtra pas toujours dans l'austère et touchante simplicité du tableau. Vous voyez l'âme avec la beauté et la force qui lui sont propres, telle qu'elle a été, telle qu'elle sera jusqu'à la fin du monde, comme ces statues qui ont traversé les siècles et qui sont belles de la même beauté qui séduirait encore aujourd'hui.

Partout, dans les arts et dans la littérature, ce qui fait la grandeur de l'œuvre c'est son plus ou moins de rapport avec ce type de l'humanité, non pas changeant et mobile, comme quelques-uns voudraient nous le faire croire, mais durable comme le genre humain. Ce que les hommes ont acquis depuis le commencement du monde par l'effort de leur pensée et de leur industrie est bien peu de chose en comparaison de ce fonds commun d'excellente nature que la Providence dispense à chacun et qui fait la

fraternité entre tous ; mais il n'a été donné qu'à un bien petit nombre d'hommes, parmi les plus grands génies, de dégager de tous les accidents individuels ces traits primitifs de l'humanité et de les personnifier dans des créations idéales et vivantes à la fois, brillantes images du vrai dans sa vigueur et sa pureté. Homère et Racine, Sophocle, Molière et quelquefois Shakespeare ont eu cette force presque divine qui fait de leurs noms de si grands noms.

Après eux, viennent bien des noms qui ne sont pas sans gloire ; tous ceux qui ont décrit à la fois les ressorts du cœur humain et les formes changeantes des mœurs. Peut-être ceux-là croient-ils approcher plus de la réalité en reproduisant toutes ces circonstances passagères qui font l'individu, tout cet extérieur de la vie qui frappe nos yeux, les vêtements, le langage, les préjugés et les croyances d'une époque. Assurément, l'illusion de la vie est plus facilement produite par ces procédés toujours un peu matériels ; c'est, nous l'avons dit, une cause du plaisir plus vif qui s'attache aux fictions faites pour nous par des contemporains. L'auteur se met à notre point de vue ; il est lui-même à notre point de vue. Il donne involontairement à ses personnages les mouvements qui produisent sur nous l'illusion de la vie. Mais il est si vrai que ce procédé n'a d'effet que durant un petit nombre d'années que, si vous relisez des romans

d'il y a cinquante ans, ceux-là qui ont eu le plus de vogue, tout ce qui n'est pas taillé dans la pierre vive, dans le fond indestructible du cœur de l'homme, tout cela est mort, tout cela s'en va en poussière. On dirait que tous ces personnages de roman n'avaient que le corps qui est périssable ; ils ont vécu la vie d'une génération ; l'âme immortelle y manquait. Vous ne trouvez plus que leurs cendres. Ces figures des vieux romans causent une sorte de frayeur, comme des mannequins dans le fond d'un atelier.

Walter Scott en particulier a prodigué ces détails de mœurs, toutes les particularités du costume, et il semble d'abord qu'à lui, du moins, il a été donné de raviver ces couleurs éteintes, et de tirer de la poussière toutes les formes des générations passées ; il semble que d'un coup de baguette il a pu ranimer Londres au temps de Jacques Ier dans son roman de *Nigel*, au temps d'Elisabeth dans l'*Abbé*. Mais si c'était là sa seule gloire, elle serait passagère à notre avis. Ces évocations, quelque force d'imagination qu'elles prouvent, ne peuvent pas durer longtemps ; toutes ces recherches des vieux costumes, des anciennes façons de vivre, toute cette curiosité pour l'extérieur de la vie des temps passés est une manie de nos jours qui finira. Le goût de la réalité, de la vérité, s'attache aujourd'hui à la forme comme si elle garantissait la vérité du fond ; mais on ne tardera pas à voir que

tout ce faste d'exactitude peut s'allier avec une peinture peu fidèle de l'homme en général, et aussi de l'homme de telle ou telle époque. On commence à comprendre qu'en fait d'histoire l'âme de Sylla n'est ni dans les plis de sa toge, ni dans le javelot qu'il avait à Orchomène, ni dans le bouclier qu'il portait sur les murailles d'Athènes. Sous ce rapport même, Walter Scott aura eu plutôt une fâcheuse influence sur la littérature de son temps. Lui, qui savait animer d'une vie si réelle et si simple les personnages de son drame, n'a pas pu donner le secret de son génie, mais cette portion technique du costume et des mœurs, qui plaisait à son imagination, chacun peut y atteindre plus ou moins avec quelque étude, et on finit par s'imaginer que des mannequins habillés si correctement sont vivants. Vains efforts ! vous avez beau reproduire, traits pour traits, l'armure gigantesque de Richard et décrire sa taille et son port, où est le souffle qui le fait s'élancer sur son cheval et pousser son cri de guerre devant le château de Front-de-bœuf ? Walter Scott le savait, et vous l'ignorez.

C'est donc là la partie mortelle des œuvres de Walter Scott. Ce luxe d'érudition historique, l'or, la soie, les plumes, les cimiers des casques, les écharpes éclatantes se couvriront encore une fois dans ses œuvres de cette poussière du temps qu'il en avait se-

couée; mais ce qui ne s'effacera point, ce sont les beaux tableaux où il dévoile et déplore l'âme de l'homme avec la richesse, la vérité, l'énergie, la jeunesse qui, dans tous les temps et sous toutes les latitudes, animent la plus belle œuvre de Dieu. On a eu bien raison de le dire, le spectacle le plus intéressant pour l'homme, c'est l'homme lui-même ; non la partie mobile, qui change avec les générations, mais les traits communs à toute la race humaine, mais les lois fécondes qui régissent et animent les esprits, qui sont un secret pour ceux-là mêmes qu'elles gouvernent : Passions, amour du devoir, goût du péril et du repos, besoin de ce qui dure, ardeur pour ce qui passe, curiosité volage et désintéressée, préoccupation ardente d'une seule pensée, piété inquiète, dédain superbe des choses d'une autre vie ; voilà l'homme qui ne change point, voilà le principe, les principes contradictoires qui se retrouvent toujours en lui, qu'il se montre sur les hauts remparts d'un château féodal ou dans l'ombre d'un cloître ; au milieu des orages d'un parlement ou dans les loisirs d'une cour; dans les plaines de Troie; au pas des Thermopyles; sur la place publique de Rome; dans Antioche aux premiers jours du christianisme; à Worms au temps de la réformation ; dans l'Italie pompeuse du seizième siècle; dans les assemblées des Moraves ; chez les Indiens de l'Amérique et dans les

nations policées qui semblent défier le temps avec leurs grandes armées et leur savante industrie. Tous ces enfants de Dieu, que le même soleil a vus naître et verra mourir, animés d'un même souffle, entretiennent une curiosité éternelle sur leurs semblables, comme s'ils apprenaient quelque chose sur eux-mêmes en regardant les autres penser, sentir, agir et mourir.

Or, la connaissance de l'homme intérieur, de ses passions, de ses mobiles, l'art suprême de mettre ces ressorts en jeu et de leur donner une forme vivante, Walter Scott l'a possédé à un degré peu commun. Au milieu d'un temps dont la simplicité n'est pas le caractère dominant, il est à peu près le seul qui soit resté auprès de la source inépuisable des beautés littéraires et de la vérité. Il a gardé, malgré les préoccupations d'un érudit, la marque divine des grands écrivains, la simplicité dans la peinture des sentiments ; il a eu cet instinct supérieur qui va chercher la vie où elle est cachée, et la soutient dans les personnages de ses fictions par une sympathie vive et savante. Comme étude du talent de peintre, il est peu d'existences plus curieuses à examiner que celles de Walter Scott. Il avait un équilibre heureux des dons de l'esprit les plus rares, une âme vive et paisible. Il avait, par instinct, tous ces préjugés nationaux qui donnent du

prix et du relief à la vie réelle et la font prendre au sérieux, et il avait aussi cette heureuse inquiétude d'imagination qui anime la pensée sans nuire au bonheur. C'est là ce qui lui faisait sentir et pénétrer le sens profond, l'intensité énergique, la variété magnifique des sentiments qui font la famille et la société. Ces mots de famille, de père, d'époux, d'ami, de pays n'avaient rien de vague pour lui. Dans le cours régulier d'une vie heureuse, il avait eu le bonheur de sentir leur signification pénétrante. Ses romans, c'est son biographe qui nous l'apprend, sont remplis des souvenirs transformés de son père, de ses sœurs, des vieux amis de son enfance. Les montagnes de l'Écosse et les traditions qui errent comme des brouillards sur leurs sommets, étaient le cadre poétique de cette vie pleine et animée. D'ordinaire, les esprits ardents sont emportés loin du toit paternel; les facultés distinguées créent trop souvent à celui qui les possède une existence exceptionnelle; rien n'est orienté comme Dieu l'a voulu; un idéal mensonger occupe la place de la vérité; on se figure des sentiments qui n'ont point de place dans le monde; le romanesque est pris pour la vérité, cette mine si vaste et si féconde. Le bon sens n'est pas pour celui qui ne pratique point la vérité, et la pire de toutes les conditions pour écrire un bon roman, c'est un esprit romanesque.

Il faut avoir vécu pour peindre des êtres vivants. Il faut avoir vécu sagement et heureusement pour faire passer dans ses ouvrages le bon sens et la sérénité qui sont dans la nature des choses. Passer ses jours au milieu des livres et des rêves de l'imagination, ce n'est pas le moyen d'en apprendre bien long sur la nature humaine et sur la vérité ; il n'y a pas grand espoir qu'on trouve par ce procédé de nouveaux aspects dans le cœur de l'homme. Les livres sont comme les portraits ; la ressemblance peut s'y trouver, une expression de l'âme peut s'y reproduire avec vivacité, mais la toile inerte est derrière, la mort est au fond de ces yeux animés à toujours d'un même sentiment. Dans ce qui touche à la science de l'homme, un livre n'a jamais pu en inspirer un autre à personne. Le rêveur solitaire ne trouvera pas beaucoup plus dans son imagination que dans les livres, car, en fait de littérature aussi, il n'est pas bon que l'homme soit seul. Les choses perdent leur juste proportion pour qui les contemple de loin dans la solitude. Les plus belles pages de l'*Héloïse* et de *Paul et Virginie* ont une couleur triste ; on dirait que le soleil des vivants n'éclaire pas ces charmants tableaux. Le romanesque, c'est-à-dire encore l'impossible, a marqué comme d'un signe de mort ces belles conceptions d'une âme chagrine et mélancolique. Blessés par le monde, Bernardin de

Saint-Pierre et Rousseau rêvaient des solitudes où les vents fussent moins impétueux et le jour moins ardent; mais l'ardeur du jour et l'impétuosité du vent donnent la force et la santé, avec le tumulte et la fatigue. C'est le monde; il n'y en a point d'autre ici-bas. N'attendez pas non plus que celui qui a mené sa vie dans le trouble et le désordre ait une intelligence complète de la partie poétique et simple des affections, de ces trésors à côté desquels le méchant passe sans les voir, qu'il foule aux pieds sans les connaître. Tous ces sentiments admirables, infinis, où la règle et l'émotion se confondent, celui-là seul entend leur harmonie qui n'a point accoutumé son oreille à la musique vive et triste des passions. Byron comprend la fierté de l'âme, le mépris de la vie, les orages du cœur, l'énergie de la volonté, mais c'est toujours l'homme qui lutte ou qui se laisse emporter. Le monde de ses héros est un monde exceptionnel. Il ne faut pas moins que les sombres rochers des Alpes pour scène aux troubles des Manfred, pas moins que l'Orient lointain pour théâtre aux transports sauvages du Giaour, mais il ne sent point ce souffle puissant qui pénètre sans bruit au plus profond des âmes les plus communes. Pour goûter et même pour comprendre ces sentiments, il fant n'avoir pas quitté les voies communes de la vie. Ce fut encore là le partage de Walter Scott.

Enfin, quand le malheur s'attaque à une vie régulière, l'amertume des chagrins privés jette un voile triste sur le monde entier. L'âme peut rester bienveillante, mais elle est abattue. Voyez les grands écrivains qui ont eu à lutter contre l'infortune; ils gardent une sorte de défiance contre les meilleurs sentiments. Ils n'espèrent point de ce monde ce qu'il peut donner de plaisirs purs, d'affections vraies et durables. Le mauvais côté de la vie a frappé l'imagination ébranlée de l'auteur, et son œuvre n'a point non plus cette richesse et cette plénitude de vie qui correspond à la réalité. Le malheur est un mauvais conseiller; il fait prendre l'exception pour la règle; il ôte l'idée que le bien porte ordinairement les fruits qu'il promet. Le chagrin mène les esprits honnêtes à la misanthropie ; la misanthropie est un point de vue faux de l'humanité. Un écrivain misanthrope court risque de n'être point naturel. Ne se confiant point à l'homme tel qu'il naît communément, s'il veut le peindre bon et droit, il le fait romanesque; il l'arme de fausses vertus, ne croyant pas à la bonté native de la nature humaine.

Le cours de la vie de Walter Scott, au moins jusqu'au déclin, avait été heureux; de là une bienveillance dans l'esprit qui lui laissait voir l'humanité sous son vrai jour. Voilà donc un homme né dans une condition moyenne, bon, raisonnable, recher-

chant avec une ardeur modérée les avantages qui rendent la vie douce, facile et honorée; obtenant tout cela par un travail assidu dans une profession régulière. Otez son talent à Walter Scott, il reste un citoyen laborieux, honnête, excellent père de famille, bienveillant, actif, loyal, courageux; mêlez à cette nature d'homme si sensée le talent dramatique le plus vrai, l'intelligence la plus vive des ressorts de la nature humaine, non pas l'intelligence du philosophe, mais celle de l'artiste, et, s'il se met au travail, il donnera au monde ces écrits qui élèvent les pensées sans dégoûter de la vie réelle, qui animent et colorent l'existence sans inspirer le désir romanesque et inquiet du changement. En relisant les ouvrages de Walter Scott, on ne peut se défendre de chercher tristement pourquoi la marche de notre littérature contemporaine, en général, fait un contraste si choquant avec cette allure mesurée, simple et charmante de la muse écossaise, *simplex munditiis*. Et pourtant, ce fonds de bon sens, d'esprit droit, ferme et pénétrant, ce juste point où l'imagination et le bon jugement se communiquent la force et la grâce, notre histoire littéraire ne nous avait pas accoutumés à les chercher ailleurs; avec Molière et Racine, Lesage et madame de la Fayette, il ne semblait pas que nous dussions un jour porter envie à la patrie d'Ossian.

La critique devrait bien chercher la source de ce mal nouveau et en indiquer le remède, mais peut-être que la critique ne sait guère mieux aujourd'hui ce qu'elle veut que l'art ne sait ce qu'il fait. Pour louer, pour blâmer, pour conseiller, il faut quelques principes ; où sont-ils ? Les théories du beau, dans l'état où la discussion les a mises, sont sans autorité ; voyons, et c'est la biographie de Walter Scott, qui nous suggère cette idée, si, à défaut de principes de l'art, l'étude des artistes ne fournirait pas à la critique certains faits qui puissent la guider, avec l'autorité de l'expérience, dans le jugement des productions littéraires.

On a beaucoup dit que la biographie des artistes est dans leurs ouvrages, mais il est plus vrai de dire que le secret des ouvrages des artistes est dans leur biographie ; non pas tant dans les circonstances extérieures qui peuvent s'y rencontrer que dans l'histoire des sentiments qui se sont développés dans leur âme, dans le compte des facultés diverses et quelquefois opposées dont cette âme était douée. C'est l'analyse de toutes ces conditions du talent qui doit se retrouver dans une biographie, c'est là un examen digne du plus vif intérêt ; on ne saurait y apporter trop d'exactitude et de finesse d'observation, car il s'agit de savoir sous quelles conditions l'homme est capable de réaliser le beau dans ses di-

verses formes. Les poétiques nous disent, prétendent nous dire les conditions du beau en tout genre, mais c'est une autre étude, également importante, de chercher quelle combinaison de facultés donne, ou, si l'on veut, accompagne le talent ; de déterminer, autant qu'on le peut, comment se forme cet équilibre des dons de la nature qui fait un grand poète, un grand peintre. Il est bien vrai que le secret du talent se dérobe aux efforts de l'analyse, mais c'est déjà quelque chose de s'appliquer à dessiner tous les traits visibles de cet instrument frêle et puissant qui constitue le génie. Il faut s'arrêter sous ces grands arbres et voir comment leurs racines s'enfoncent sous le sol, quels courants d'eau les abreuvent, quel terrain les nourrit, et où ils puisent cette force qui se déploie dans le luxe de leurs rameaux et l'éclat immortel de leur feuillage.

Il est certain que souvent la contemplation des beaux ouvrages de l'art a excité dans celui qui les contemple des facultés inconnues à lui-même. La flamme qui brille dans la pensée réalisée par les grands hommes attire et fait éclater la flamme qui n'attendait qu'un souffle pour s'élever. Ainsi l'écho des chœurs de l'OEdipe roi, entendu dans les cloîtres de Port-Royal, fait rêver Racine et prélude aux chœurs d'Athalie ; mais cette ivresse trompe souvent. La vivacité de l'imagination ne prouve pas du tout la

faculté de faire des chefs-d'œuvre, et, d'un peu loin, l'imagination se croit capable de tout. L'éclat de la peinture d'un Paul Véronèse a séduit vos regards ; il semble que la main encore toute tremblante d'admiration n'ait qu'à saisir les pinceaux, et la palette rayonne déjà des couleurs qui vont animer la toile, mais, à l'œuvre, cette espérance est trop souvent déçue. On avait pris le vif sentiment de la beauté pour la faculté de faire de grandes choses, l'émotion pour le talent ; c'est même un peu à ce genre d'erreur qu'il faut attribuer l'étonnant orgueil que montrent quelquefois les hommes uniquement voués à la critique ; ils se sentent émus par les arts et, n'ayant jamais essayé de passer à l'action et de faire quelque chose à leur tour, ils se figurent aisément que cette intelligence délicate du beau n'est pas très différente du talent de l'artiste :

> Quant à votre univers, il est fort imposant,
> Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant.

Dangereuse erreur ! Elle inspire d'abord l'orgueil et amène le découragement. Tel aurait été capable, par une bonne direction de ses facultés, d'exceller dans un genre secondaire, qui se croise les bras et renonce au travail parce qu'un éclair d'enthousiasme l'a trompé sur sa vocation. Étudiez la nature des

grands hommes ; voyez de quel riche assemblage de facultés se compose leur supériorité, puis rentrez en vous-même et comparez. Il ne s'agit pas de savoir si vous êtes ému à la vue d'un tournoi, si vous vous sentez animé par le bruit de l'acier qui frappe l'acier ; il faut savoir, avant d'entrer dans la lice, si vous pouvez porter l'armure pesante et gouverner le cheval fougueux ; car, pour cette fièvre passagère du sang qui vous saisit à la vue de la glorieuse poussière où s'agitent les combattants, elle ne prouve rien du tout.

Les poétiques nous donnent la théorie du beau, c'est-à-dire les observations faites sur les chefs-d'œuvre de l'art. Elles nous disent les lois de l'harmonie, des contrastes, le jeu des ombres et de la lumière, la mesure de l'idéal et du réel ; elles enseignent l'admiration qui résulte d'un sentiment plus précis, d'une vue plus distincte du détail et de la combinaison des diverses parties d'un tout. Ces théories entrent plus avant que ne fait le vulgaire dans ce qui constitue les éléments de la beauté, et cette analyse délicate nous fait mieux comprendre la délicatesse et la grandeur de l'art ; mais il est clair qu'enseigner bien ou mal les conditions du beau, ce n'est point enseigner les conditions d'un grand artiste, pas plus que la vue d'un beau paysage n'enseigne cette physique admirable qui fait voler les nuages à l'horizon, qui précipite le cours du fleuve, qui peint

le feuillage, les cieux et la terre de sa touche savante.

L'artiste est oublié dans l'esthétique ; les biographies seules peuvent montrer de quel bois se font les artistes et les grands hommes en tout genre, mais je veux des biographies détaillées, abondantes, pénétrant au cœur de leur héros. Je demande qu'on me livre des matériaux sur lesquels je pourrai essayer de reconstruire l'intelligence d'où est sorti l'*Antiquaire* ou *Zaïre*, *Bérénice*, ou les tableaux éclatants de Rubens ; j'étudierai avec grand plaisir les moindres détails pour arriver à ces résultats ; je verrai peut-être alors, j'entreverrai du moins ce que la nature, ce que l'étude, ce que la volonté, ce que les événements de la vie apportent pour former ces immortels ouvriers. Après avoir contemplé dans Saint-Pierre les peintures terribles de Michel-Ange, je voudrais pénétrer dans l'âme où tout cela s'est peint avant de briller sur les grandes voûtes du temple.

Le principal reproche à faire aux biographies, c'est que celui qui les écrit ne perd jamais de vue les ouvrages de l'artiste. C'est par les ouvrages qu'il interprète l'artiste. L'artiste est comme son œuvre mise en prose : on ne manque jamais de lui trouver en traits parfaitement distincts et prononcés tout ce qui explique la nature de son talent, et cependant tout est beaucoup moins simple qu'il n'y paraît. En réalité, les éléments les plus hétérogènes, le mélange

des qualités les plus opposées, les traits de caractère les plus contradictoires forment et développent au fond de l'âme ce germe du talent qui ne se montre au dehors que dans sa fleur. C'est à un esprit sérieux, profond, mélancolique, que vous devez le *Malade imaginaire ;* la verve comique des *Provinciales* s'allume dans une intelligence que le génie des plus sublimes abstractions pousse dans un doute qui le tuera. Je sais bien qu'un historien de Pascal en serait quitte pour dire qu'il joignait un grand fonds de gaîté à une grande puissance de logique ; j'avoue que je voudrais une psychologie un peu plus savante. Il serait à souhaiter qu'un homme de talent s'appliquât ainsi à cette étude psychologique des grands esprits ; qu'il mît sous le prisme ces rayons éclatants qui éblouissent nos yeux, et qu'il nous montrât comment du mélange de facultés diverses ou contraires résulte cette harmonie qui se manifeste sous la forme du talent comme se combinent en mille nuances charmantes les rayons de la lumière du soleil. Il irait à leur source reconnaître ces grands fleuves du monde intellectuel :

Ingenti motu stupefactus aquarum,
Omnia sub magna labentia flumina terra
Spectabat diversa locis, Phasimque, Lycumque,
Et caput unde altus primum se erumpit Enipeus,
Unde pater Tiberinus et unde Aniena fluenta.

Plusieurs des biographies jetées çà et là par M. Villemain, et sa notice sur lord Byron en particulier, sont un exemple de cette décomposition savante.

Mais, à défaut de cette analyse délicate et élevée, la vie des grands hommes écrite avec abondance et clarté est déjà une lecture infiniment utile, à ce point que j'en voudrais tirer aujourd'hui quelques éléments de la critique littéraire.

La critique, comme nous le disions, bien du mal de nos jours à trouver un principe où s'appuyer dans l'état d'indépendance absolue des esprits. Il n'y a point à songer à ce qu'on nommait autrefois les saines traditions. Ce qui reste de vrai, de sensé, dans les poétiques du dix-septième et du dix-huitième siècle, a perdu toute autorité. Quelle force voulez-vous qu'aient les paroles de l'abbé Le Batteux pour ou contre la valeur d'un ouvrage de littérature? Il faut que ce qui était vrai dans les saines traditions, comme on disait, change de forme pour n'être point suspect ; qu'il aille se régénérer dans les eaux profondes des théories les plus abstraites et les plus absolues. Or, de ces théories, il y en a de toutes sortes par le temps qui court, toutes également superbes, absolues, exclusives. Où sont, je vous prie, les principes de l'esthétique? Il y a, pour le moins, deux ou trois esthétiques qui se combattent dans le monde philosophique et littéraire :

Omnigenumque Deum monstra et latrator Anubis
Contra Neptunum et Venerem contraque Minervam.

Deux ou trois *beaux* absolus se disputent l'empire. Ainsi, il y a presque impossibilité pour la critique de s'attacher à des principes généraux si contestés, si contestables. Outre que c'est une chose démesurée que d'aller emprunter aux notions abstraites du platonisme ou du péripatétisme les dogmes fondamentaux d'un feuilleton et de faire comme dans les boutiques de France où la loi veut qu'un morceau de ruban soit mesuré sur une fraction de la distance du pôle à l'équateur, nous voici donc sans traditions applicables puisqu'on les méprise, sans principes d'esthétique puisqu'il y en a de contradictoires, le beau pour les uns étant le laid absolu pour les autres. Faut-il alors se livrer uniquement à son caprice, louer et blâmer arbitrairement selon que la tête nous chante, sans d'autres règles pour discerner le bon du mauvais que la fantaisie du moment ? N'est-il pas possible de trouver un critérium à l'abri de toute discussion entre gens un peu sensés ? Je suis porté à croire qu'il serait possible de le trouver ; sinon dans ce qui constitue l'art, du moins dans ce qui constitue l'artiste. L'étude de la constitution intellectuelle et morale des grands artistes met en relief un certain nombre de conditions né-

cessaires au talent et sans lesquelles personne n'a jamais rien fait qui dure et il semble, par exemple, que s'il est deux qualités indispensables à l'écrivain, à l'artiste, c'est l'inspiration et l'originalité; l'inspiration et l'originalité à un degré quelconque, selon les degrés de supériorité de l'écrivain ou de l'artiste. Et ces deux traits caractéristiques, vous n'aurez pas grand'peine à en trouver le signe dans les œuvres que vous aurez sous les yeux. Il n'est besoin pour cela ni d'une esthétique savante ni d'une érudition profonde; pas plus qu'il ne faut une grande connaissance de la philosophie morale pour discerner dans la conversation si un homme vous parle avec sincérité et s'il est dans son bon sens.

Personne ne le contestera, il n'y a jamais eu d'artistes dignes de ce nom sans inspiration et sans originalité; ce qui revient à dire qu'il faut toujours trouver dans une œuvre qui mérite ce nom et les impressions personnelles de l'artiste, voilà pour l'inspiration, et quelque point de vue nouveau et vrai tout ensemble, voilà pour l'originalité. En retournant la proposition, il demeure évident qu'il ne faut pas qu'un ouvrage ait pour but unique de dire au public ce qui doit plaire à ce public ou le surprendre, car c'est la pure envie de faire effet avec toutes ses misères ; et il sera également certain qu'il ne faut pas qu'un ouvrage soit le résultat d'idées singulières

qui ne correspondraient à rien de réel, sans quoi on tomberait dans la bizarrerie dont le caractère est d'être parfaitement inintelligible excepté pour celui-là même qui est attaqué de cette maladie.

Je voudrais voir poser sur tout ouvrage d'art, quel que soit son genre, ces deux questions de l'inspiration et de l'originalité; j'ai bien peur qu'aujourd'hui l'examen ne donnât souvent pour réponse : affectation et bizarrerie. Il est bon de donner quelque précision au sens de ces quatre mots : vous trouverez aisément ce qu'est l'inspiration en étudiant un peu la vie morale des hommes qui ont laissé un grand nom dans les arts ou dans les lettres et en confrontant avec leurs ouvrages ce que vous aurez appris dans cette première étude; mais il n'est pas même nécessaire d'aller si haut, et, dans une sphère plus modeste, chacun peut trouver au dedans de lui-même les traits affaiblis de l'inspiration. Il n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes de peindre avec force, précision et vérité ce qu'ils éprouvent, mais il est des moments pour tous où l'âme fortement remuée voudrait se faire jour, comme poussée par le besoin de montrer aux yeux des autres le spectacle intérieur auquel elle assiste dans sa solitude, et, dans les premiers instants de cette agitation, ce n'est pas seulement l'intelligence qui est en jeu. L'être tout entier est sourdement tourmenté; il s'é-

TAYLOR INST. OXF.

lève comme un mélange confus de sentiments, d'images et d'idées. L'imagination qui tient ce fil mystérieux, lien du monde physique de ce monde moral, s'agite comme éclairée d'une lumière nouvelle. C'est cet état qu'il s'agit de débrouiller pour avoir le secret de sa propre pensée avec sa forme et sa couleur, et pour être capable de traduire cette pensée d'une manière intelligible et frappante. Mais dans les esprits qui ont peu de force cette impression compliquée se dissipe promptement; le torrent des formes communes et des images usées reprend son cours, et l'inspiration personnelle s'évanouit pour faire place au bruit monotone et régulier des lieux communs. Cet état de malaise et d'activité inquiète qui poursuit jusqu'à ce qu'on ait pu exprimer sa pensée avec ce riche accompagnement qu'on entend au dedans :

Quod latet arcanâ enarrabile fibrâ.

c'est l'état des artistes. De là cette tristesse de ne point trouver un langage d'accord avec la parole intérieure ; cette tristesse de trouver ses images et ses tableaux moins brillants et moins colorés sur la toile qu'ils ne sont sous la lumière qui resplendit au fond de l'esprit. Souvent, après bien des efforts pour fixer ces scènes qui vacillent dans le miroir de l'âme,

tout semble se voiler, l'émotion se dissipe ; les chants ont cessé ; le courant des pensées vient du dehors ; l'inspiration a disparu. L'artiste n'est plus.

Mais s'il arrive qu'à défaut de ce sentiment intérieur dans certains moments de découragement, ou encore qu'à raison de l'incapacité naturelle de fixer et d'ordonuer ce riche chaos qui est l'homme lui-même, s'il arrive qu'on se mette systématiquement à chercher ce qu'il faut dire au public pour l'amuser, pour l'effrayer, pour le surprendre, pour l'émouvoir ; si au lieu de regarder à soi on regarde aux autres, si l'on sûit le regard de son interlocuteur pour lui dire ce qui lui convient, c'est la plus triste et la plus humiliante des conditions. On perd sa force qui n'est que dans une expression franche et vive de ce qui se passe en soi-même ; on s'anime du regard d'autrui au lieu de s'échauffer au foyer intérieur, véritable source de la véritable ardeur. C'est placer le levier au rebours du bon sens. C'est substituer le calcul à l'inspiration. Cette servilité déplorable ne saurait produire rien de viril, ni d'honnête ; elle ne saurait donner un succès durable, car ce maître insolent et fantasque qu'on nomme le public, dédaigne bien vite ses flatteurs.

Mais il ne suffit pas encore de l'inspiration, et ici commence le caractère plus distinctif de l'artiste. Ce n'est pas tout d'avoir des impressions qu'on veut

faire comprendre aux autres; il faut encore que ces impressions soient neuves et intelligibles, je veux dire originales et point bizarres. Non seulement l'originalité n'est point la bizarrerie, c'est le contraire de la bizarrerie. L'originalité de l'esprit consiste à sentir et à voir plus nettement que le commun des hommes ce que ceux-ci sentent et voient à un moindre degré de clarté et de vivacité. Cette qualité précieuse fait surtout la gloire parce qu'elle enrichit l'humanité et qu'elle la fait, pour ainsi dire, entrer dans son propre domaine. L'artiste qui éprouve avec énergie un sentiment encore vague et confus dans les autres hommes leur en met sous les yeux des images si vives qu'ils se comprennent mieux eux-mêmes et que par là ils apprennent, pour ainsi dire, à débrouiller leur propre nature. Ce sentiment se popularise par un admirable instinct de sociabilité; il se propage et enrichit les générations d'un nouveau développement de l'âme et de l'esprit. C'est dans ce sens qu'il est rigoureusement vrai que les arts font la civilisation, dans la plus haute signification de ce mot. Ils exploitent cette mine riche et profonde de l'âme; ils portent la lumière sur les points qui restaient dans l'ombre; ils rendent l'homme plus capable de penser et de sentir avec force, avec énergie, avec clarté; c'est ce qui fait la gloire des esprits originaux qui ont montré les no-

bles côtés de la nature humaine. Leurs noms sont bien au-dessus des noms de Vasco de Gama et de Christophe Colomb. Ils ont découvert de bien plus belles régions que les beaux rivages de l'Amérique, que les riches contrées de l'Inde orientale; de bien autres trésors au fond de l'âme que l'or du Potose et les pierres de Golconde, et c'est aussi la honte de ceux qui ont exploité les mauvais instincts qui fermentent dans le cœur de l'homme et qui ont soufflé sur ces cendres où dorment de funestes étincelles.

Et si, comme nous venons de l'exposer, la partie originale des grands écrivains, des grands artistes, est cette aptitude supérieure à traduire dans un langage vif et pressant les sentiments, les idées que l'homme n'a pas encore bien démêlés en lui-même, mais qui vivent et s'agitent dans tous, tout au contraire la bizarrerie est la triste disposition à éprouver des impressions étrangères aux autres, inconnues, inintelligibles aux autres. C'est à peu près ce qui fait les monstres dans l'ordre moral, et, comme les monstres dans l'ordre physique, ceux-là ne tiennent plus que par un fil à la chaîne régulière des êtres. Je me défie extrêmement de ceux qui se plaignent de n'être pas compris du reste des hommes. L'humanité, si grossière qu'on la fasse, comprend assez facilement tout ce qui mérite d'être compris. Les organisations bizarres dont les impressions sont or-

données autrement que les impressions des autres hommes, ont grand tort de se croire par là supérieures aux autres hommes. Ce qui fait les créatures privilégiées, c'est la délicatesse, la vivacité, la force, la profondeur et surtout l'harmonie des sentiments donnés à tous par la Providence. Ceux qui sont ainsi doués sont certains de la sympathie des hommes, précisément parce que vous reconnaissez en eux la force et l'harmonie de tous les traits de la nature humaine ; mais quant à toutes les infirmités de la bizarerrie, quant à cette domination violente d'instincts dont on ne peut dire ce qu'ils valent puisqu'ils ne se rapportent à rien de ce qu'éprouvent les êtres raisonnablement constitués, c'est une maladie, et l'orgueil du malade peut seul inspirer la fantaisie d'en faire une supériorité.

Sans doute, il arrive fréquemment que cette bizarrerie est tout extérieure et qu'on l'affecte comme un moyen de succès. Quand un homme a peu de talent et la rage de faire parler de lui, il est capable de tout. De plus, dans les temps où les esprits sont ébranlés par des révolutions profondes dans la société, où l'on a besoin d'émotions nouvelles sans trop savoir à quelle source les aller chercher, à défaut de cette originalité qui montre à l'écrivain les cordes nouvelles qu'il faut toucher dans l'âme, on recourt, de propos délibéré, à toute sorte de com-

binaisons factices ; on essaie si la bizarrerie ne réveillerait pas l'esprit d'un public à la fois inquiet et engourdi. Le malheur est que ces tentatives ne réussissent que trop. Chose singulière, les sentiments faux sont contagieux; ils s'implantent dans l'âme et la déforment. Telle est la fatale flexibilité du cœur de l'homme que ces extravagances y prennent racine. Voici que des êtres d'un caractère doux et faible rêvent, après telle ou telle lecture, l'indomptable énergie d'une volonté perverse ; des natures sensées et légères s'imaginent être sous le joug d'une insurmontable passion. Toute cette effervescence finit quelquefois par des tragédies. Cet élément étrange, qui pénètre dans des âmes faibles et saines, les corrompt et les annule. Il leur ôte le goût du vrai sans leur donner même l'énergie des passions mauvaises. C'est la démoralisation qu'amènent les littératures affaiblies, et des conceptions chimériques ne produisent dans les esprits que des ravages trop réels. Heureusement il arrive un moment où toutes ces extravagances tombent dans le mépris universel, puis dans l'oubli. Ce moment, la critique pourrait le hâter par un peu plus de sévérité et même par un peu moins de complaisance; mais qu'elle aide ou non, ce vernis de nouveauté qui couvre la fausse littérature s'use et laisse à découvert un tissu croisé de lieux communs déguisés sous un

langage pompeux ou barbare et de folies arrangées sous une forme pédante et systématique. Il ne faut même pas longtemps pour opérer cette révolution. Si l'humanité dépendait d'elle-même, il y a des siècles que c'en serait fait du bon sens; mais une main plus forte qu'elle sait bien lui faire reprendre son niveau et rendre leur domination aux bons principes. Quand une troupe d'enfants s'arrête au bord d'une fontaine, dans leurs jeux ils troublent ses eaux et chassent les oiseaux qui chantaient dans les arbres de ses bords. Le lendemain, la source a repris son limpide éclat; elle réfléchit le soleil et les oiseaux ont recommencé leurs chants.

La biographie de Walter Scott témoigne à toutes les pages de ces deux conditions du talent, la vivacité des impressions dans l'auteur qui donne l'inspiration et cette intelligence supérieure du vrai qui donne l'originalité. Nous aurons peut-être occasion de revenir avec détail sur cette biographie et de donner un peu plus de développement à ces idées que nous n'avons eu que le temps d'indiquer.

M^me^ NECKER DE SAUSSURE

M^me^ NECKER DE SAUSSURE [1]

Une grande idée a inspiré ce livre et s'y laisse clairement entrevoir. Seul entre les créatures de ce monde, l'homme s'observe et se juge ; à lui seul il est donné de se placer, pour ainsi dire, hors de lui-même ; de se voir sentir, penser, agir ; de comparer ses sentiments, ses idées, ses actions à un certain type extérieur et supérieur qu'il appelle raison, vérité, morale, et qu'il se regarde comme tenu de reproduire dans sa personne ; d'évaluer, d'après cette comparaison, son propre mérite comme il le ferait pour un étranger ; de siéger ainsi sur le tribunal devant lequel il comparaît, d'assister comme spectateur à un drame dont il connaît les règles et dont il est lui-même acteur.

1. A propos de son ouvrage *l'Éducation progressive ou étude du cours de la vie.*

Ce drame, c'est la vie. Non seulement l'homme se sépare, en pensée, de son être individuel pour l'observer et le juger, mais il sépare aussi son être de sa condition actuelle, de la scène où il est jeté, du rôle qu'il joue, de la carrière qu'il parcourt. Tous ne considèrent pas cette condition du même œil et n'en conseillent pas le même emploi. Les uns veulent que l'homme ne songe qu'à en jouir ; les autres qu'il s'en affranchisse et plane au-dessus de toutes ses épreuves ; d'autres qu'il la fasse servir pour se préparer pour une autre destinée plus importante, plus longue et dont le théâtre est ailleurs ; mais, voluptueux, philosophes ou dévots, épicuriens, stoïciens ou chrétiens, nul ne regarde l'homme comme attaché à la glèbe de la vie ; dans tous les systèmes, quelque divers qu'ils soient, elle est pour lui un moyen, non un but. Les faits qui la remplissent se viennent placer sous sa main comme des matériaux dont il dispose. Qu'il les exploite pour son plaisir, ou pour son développement moral, ou pour son salut éternel, ils lui appartiennent et c'est lui qui décide de ce qu'ils deviendront.

> Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
> Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?
> Il sera dieu.

Toutes choses ici-bas servent au monde. L'homme

seul se sert du monde à son profit et selon son dessein.

Pourquoi s'en sert-il? A quoi bon son séjour au milieu de cet immense atelier où il travaille seul? Qu'a donc à faire de la vie cet être dont la vie n'est pas l'unique affaire? Ne descend-il dans cette arène que pour s'y exercer et s'y développer dans un but purement personnel, sans que ses œuvres aient aucun résultat qui dépasse sa propre existence? N'y est-il, au contraire, que pour des fins étrangères à lui, instrument spécial d'une œuvre générale, ouvrier éphémère voué à disparaître au bout de sa journée, sans avoir rien fait pour son compte ni recevoir de son travail aucun prix? Ne serait-il pas plutôt revêtu d'une double mission? Libre serviteur, n'aurait-il pas à travailler à la fois pour son maître et pour lui-même, à faire sa propre destinée en même temps qu'il concourt à la destinée de l'univers? Questions sublimes, que l'homme ne saurait peut-être résoudre, mais qu'il est en droit de poser et qui lui ouvrent, du moins, les perspectives où sa vue se perd. Quoi qu'il en soit, deux faits sont certains : l'un que, supérieur à sa condition, l'homme emploie la vie dans un but étranger à la vie même ; l'autre que, supérieur à son propre travail, il s'en détache pour le juger et le réformer sans cesse, sur un modèle à son tour supérieur à la pensée qui le conçoit.

Qu'est-ce à dire sinon que sa propre éducation, l'éducation de cet être qu'il appelle *moi*, au moment même où il le contemple est, ici-bas, si ce n'est l'unique, du moins la première œuvre de l'homme, œuvre dont la vie lui fournit l'éducation et les moyens? C'est dans les situations, les événements, les scènes si variées et si mobiles de la vie, que l'homme apprend, d'une part, à se connaître, de l'autre à se conduire. Elle est à la fois pour lui le miroir où il se regarde et l'arsenal où il puise les armes à l'aide desquelles il se gouverne, se combat, se modifie selon le dessein qu'il en a conçu; et ceci n'est point une œuvre que l'homme soit libre d'accomplir ou de laisser là comme il lui plaît. Il vit, c'est assez. Qu'il s'y prête ou qu'il y résiste, qu'il s'en rende compte ou qu'il l'ignore, il recevra les leçons de la vie et en subira les effets. De ce puissant spectacle auquel il assiste et prend part, naîtront à chaque instant mille causes qui agiront sur lui, l'exciteront et le comprimeront tour à tour, provoqueront en lui des idées, des sentiments, des dispositions, des révolutions dont il pourra se défendre ou s'applaudir, mais qu'il ne saurait empêcher de naître. La vie est par elle-même une éducation continuelle, inévitable, intraitable, qui se saisit de son élève et le tient et le façonne bien plus sûrement que le père le plus impérieux. L'homme appliquera-t-il, à ce fait

qui le presse de toutes parts, sa glorieuse faculté de connaître et de juger ce qui se passe en lui pour le régler? Sa pensée et sa volonté s'empareront-elles de son expérience pour la faire servir au développement et au perfectionnement de son être? Il faut bien répondre à cette question, car elle est nécessairement posée.

L'énoncer, c'est y répondre. Nul doute que l'homme ne doive présider lui-même à l'éducation qu'il reçoit de la vie. A ce prix seulement il la recevra en homme, non comme la plante dont le climat, le lieu, les circonstances extérieures règlent la direction et le progrès. A la raison il appartient de recueillir et de remanier l'expérience pour en faire de la sagesse et en tirer de la vertu. Que l'homme se serve de tous les faits qui l'entourent pour se faire lui-même tout ce qu'il doit être, alors les faits et l'homme auront atteint le but de leur rapport.

De cette idée est né l'ouvrage de madame Necker. Le titre même essaye de l'exprimer : « Tout est éducation dans la vie humaine, dit-elle en commençant. Chaque année de notre existence est la conséquence des années qui précèdent, la préparation de celles qui suivent; chaque âge a une tâche à remplir pour lui-même et une autre relative à l'âge qui vient après lui; et si, à mesure que nous avançons dans la vie,

la perspective de la vie même s'abrège devant nous; s'il paraît moins nécessaire de se préparer pour une route toujours moins longue, il est un autre point de vue inverse de celui-là; il est un intérêt qui s'accroît avec les années. Moins il nous reste de temps à vivre et plus, aux yeux de l'homme religieux, chaque moment acquiert de valeur. Celui qui vise à obtenir le prix de la course sent, à mesure qu'il approche du terme, redoubler son courage et son espoir. »

» Considérée sous ce rapport, la vie se divise naturellement en trois périodes.

» Pendant la première, qui embrasse la durée de l'enfance, l'éducation est dirigée par des intelligences supérieures à celles de l'individu qu'il s'agit d'élever.

» Durant la seconde, qui comprend l'adolescence et cette portion de la jeunesse que les lois soumettent encore à l'autorité paternelle, l'élève doit, de plus en plus coopérer à sa propre éducation.

» Enfin, pendant la troisième, l'individu devenu l'arbitre de sa destinée, est appelé à travailler à son propre perfectionnement. »

Madame Necker promet de suivre l'homme dans ces trois périodes de sa carrière et de rechercher quelle est, dans chacune, l'éducation qu'il doit recevoir ou se donner. Mais, au ton même de la pro-

messe, on s'aperçoit que, très capable de concevoir cette grande entreprise, elle n'ose se flatter de l'accomplir. Dans son *Introduction* où elle trace le plan de l'ouvrage entier, ni l'étendue ni la précision ne manquent au prospectus, pour ainsi dire, de la première période de l'enfance. L'auteur a évidemment bien mesuré et parcouru le champ qu'il se propose d'exploiter. L'adolescence apparaît dans ce lointain déjà un peu vague où tout se rapetisse et se trouble : « Le nombre des objets d'intérêt qui s'offrent alors à l'homme est si grand, il y a une telle accumulation de sentiments, de pensées, de lumières, d'impressions nouvelles, que je ne pourrai, sans doute, développer pleinement un tel sujet. Obligée de m'en tenir à une esquisse légère, je m'attacherai du moins à l'objet essentiel, la religion, et, dans cet intervalle si court qui, chez les femmes, sépare l'enfance du mariage, je montrerai combien il est nécessaire de donner aux femmes des principes de piété. » Arrive l'âge mûr ; le prospectus se resserre encore. Dans cette période où la vie, à la fois fixée et active, est devenue complète, où l'homme est en rapport avec plus d'objets et exerce plus d'influence, et une influence plus variée qu'à aucune autre époque, l'intérieur de la famille, et dans la famille même, la relation des enfants aux parents semble presque le seul fait que madame Necker se propose de considérer.

Elle n'annonce rien, ni sur les diverses situations sociales, ni sur la vie publique, ni sur tant de liens, de sentiments, de travaux qui entrent alors dans le tissu de la destinée humaine et agissent sur l'âme avec tant d'empire. Le sujet est ici infiniment plus vaste et plus riche que le projet de l'auteur. La vieillesse approche, cet âge où, comme le dit madame Necker: « tout s'affaiblit, tout se décolore, tout s'enfonce dans le lointain ; où nous voyons que les choses peuvent aller sans nous; où nous nous détachons des autres et de nous-mêmes. » C'est l'époque où la pensée de l'homme se replie sur son âme et, en même temps, se porte au delà de sa vie, où, par conséquent, l'éducation qu'il peut se donner à lui-même est essentiellement intérieure, méditative et religieuse. Les promesses de madame Necker redeviennent plus étendues et plus précises. Elle indique d'avance avec clarté, même avec éclat, les principaux faits qu'elle veut étudier, les résultats essentiels qu'elle espère en tirer. En sorte, qu'à en juger d'après son Introduction, la première et la dernière partie de son ouvrage seraient celles où elle tiendrait le mieux les promesses de son titre ; l'enfance et la vieillesse seraient les deux époques où elle montrerait vraiment quels moyens fournit la vie à l'éducation progressive de l'homme et comment il doit s'y prendre pour les mettre à profit.

Il y aurait dans ce programme peu de chances d'erreur et le volume entier confirme ce que l'Introduction fait présumer. Il est divisé en trois livres. Dans le premier sont rassemblés, sur la nature et la destinée humaine, les considérations générales qu'en pareille matière presque tout écrivain place en tête de son travail pour en bien établir le point de départ et le but. C'est comme une vue de l'ensemble du pays prise avant de se mettre en route pour en parcourir quelques provinces. Les deux livres suivants sont consacrés à l'histoire critique de la première enfance, histoire si détaillée, qu'à la fin du volume, à peine madame Necker l'a-t-elle conduite jusqu'à l'âge de quatre ans. Si chaque époque était taillée sur le même patron, le terme de l'ouvrage se laisserait à peine entrevoir. L'idée générale à laquelle il se rattache, embrasse, il est vrai, la vie de l'homme tout entière, mais c'est évidemment au milieu des enfants, non des hommes, que sont nées et ont grandi les idées qui le remplissent. C'est en s'occupant de l'éducation de l'enfance que madame Necker a laissé de temps en temps ses regards se prolonger sur celle des autres âges, et, comme l'Introduction, la forme extérieure, la distribution matérielle du livre avertit que, complaisamment arrêtée dans le cercle de sa première étude, elle s'y renfermera peut-être tout à fait. Je pénètre au delà de la

forme; j'interroge l'esprit même qui anime tout l'ouvrage et dont il émane; j'en reçois la même réponse. Deux mérites y brillent surtout: d'une part, un sentiment profond de cette portion de la nature et de la destinée de l'homme qui dépasse sa condition actuelle; de l'autre, une rare sagacité à démêler les plus petites scènes du cœur, les moindres détails de la vie ; l'instinct des choses qui, par leur grandeur, ne se laissent atteindre à aucune mesure humaine, et l'intelligence de celles qui, par leur finesse, échappent souvent aux regards; l'élan religieux et le talent de l'observation pratique. A ce tour de la pensée de l'auteur, qui ne voit d'avance ce que sera le livre? N'est il pas clair que c'est aux deux termes de la vie, dans l'enfance et dans la vieillesse qu'elle se posera de préférence pour les observer et leur adresser ses conseils ?

Qu'elle l'ait fait avec ou sans dessein, par un choix volontaire ou en obéissant à la pente naturelle de son esprit, madame Necker a eu raison de se limiter ainsi dans le champ immense qu'ouvrait devant elle l'idée générale de son ouvrage. Le point de vue spécial sous lequel elle se montre accoutumée à considérer l'homme et le monde, la part qu'elle a choisie, pour ainsi dire, dans le grand spectacle, lui en faisaient presque une loi.

Si Adam Smith a le premier posé en principe

la division du travail comme le plus puissant moyen de découverte et de progrès, la pratique du genre humain s'est de tout temps conformée à ce principe, dans la sphère de la science comme dans celle de la vie. La science de l'homme, de la nature et de sa destinée, n'a point échappé à cette loi commune. Parmi ceux qui en ont fait l'objet de leur étude, les uns, se renfermant dans les conditions actuelles de l'humanité, se sont surtout proposé de l'étudier et de la peindre telle qu'elle s'y manifeste ; de décrire ses penchants, ses passions, les mobiles, les formes, les effets de son activité ; ce qu'elle demeure et ce qu'elle devient dans les circonstances diverses ; de la donner enfin en spectacle à elle-même soit pour l'instruire, soit pour lui plaire, mais sans dépasser les limites de son existence et de son développement ici-bas : ce sont les moralistes. D'autres, attirés plus haut et plus loin, convaincus que la vie présente n'est pas toute la destinée de l'homme et que, même dans la vie présente, les mobiles et les freins qu'elle peut fournir ne suffisent ni à contenter l'homme, ni à le gouverner, ont entrepris de lui révéler les secrets de cette autre destinée où il aspire et, par là, de satisfaire et de régler en même temps sa nature, en plaçant hors du monde visible son but et sa loi : c'est l'œuvre des religions. D'autres encore, saisis d'une ambition en un sens

plus limitée et plus vaste dans un autre, uniquement préoccupés du besoin de connaître, ne s'inquiétant ni de ce que fait, ni de ce que souhaite l'homme, ont essayé d'expliquer ce qu'il est, et, non seulement ce qu'il est, mais sa place et son rôle et les rapports qui le lient à toutes choses dans ce grand ensemble qu'on appelle l'univers. Ceux-ci sont, à proprement parler, les philosophes.

Que toutes ces entreprises soient spéciales et incomplètes; qu'aucune ne réponde, si je puis ainsi parler, à toute l'âme humaine, qui en peut douter? Le dessein des moralistes est étroit et faible sous le point de vue de la science et sous le point de vue pratique. Ni leurs descriptions ne suffisent à la curiosité de l'homme, ni leurs conseils à son activité. Il lui faut d'autres lumières et d'autres maîtres. La puissance des religions, dans la vie réelle, est grande et admirable, mais il leur manque beaucoup en tant que connaissance, et elles n'ont jamais ni aboli ni satisfait cette soif de savoir et de comprendre dont l'homme est naturellement travaillé. Sous le rapport scientifique, la tentative des philosophes est universelle et glorieuse, mais, dans l'application, et quand il faut s'emparer effectivement de l'âme et de la conduite des hommes, qu'elle a peu de portée et de vertu! Triste mais inévitable consé-

quence de la division du travail. Chacun ne produit que des effets partiels ; nul ne mène l'humanité au but où elle tend.

Frappés de la spécialité et de l'insuffisance de ces divers desseins, de grands esprits ont essayé, du moins, de mesurer, en les comparant, leur valeur relative ; de les classer dans une sorte de hiérarchie qui assignât à chacun son mérite et son rang. Les uns ont proclamé la supériorité de la religion, se fondant, soit sur la sublimité de son objet, soit sur l'étendue et l'énergie de son pouvoir. Selon les autres, le point de vue philosophique est le plus élevé auquel l'homme puisse aspirer. D'autres, enclins à se méfier des promesses de la religion et des prétentions de la philosophie, ont attribué à la simple observation des faits actuels la prééminence rationnelle, convaincus que de là seulement peuvent naître une science positive et d'utiles résultats.

Un étrange oubli vicie d'avance la plupart de ces comparaisons. Elles rapprochent et tentent d'apprécier, sur une mesure commune, des travaux de nature et de but essentiellement divers, sans égard à cette diversité. Que sert, par exemple, de comparer confusément les tentatives qui n'ont pour objet que de connaître et s'adressent seulement à l'intelligence, avec celles qui veulent régler la volonté

et la vie ? Placé dans le point de vue de la science, vous élevez la philosophie au-dessus de la religion ; que répondrez-vous quand la religion vous dira qu'elle est bien autre chose qu'une science ; qu'elle aspire à bien plus qu'à éclairer l'esprit de l'homme ; qu'elle veut s'emparer de tout son être, et l'émouvoir, et le gouverner, et le régénérer ? Vous êtes fier de la certitude qui s'attache à une science de l'homme renfermée dans les limites de son existence actuelle et, à ce titre, vous lui décernez la supériorité ; mais, si l'homme se refuse à adopter une certitude de ce genre pour mesure unique de la valeur de la science, si sa pensée persiste à s'élancer dans une sphère plus vaste, au risque d'y rencontrer moins de clarté, que deviendra votre comparaison quand on aura ainsi repoussé la pierre de touche, le *criterium* où elle se fonde ? Avant donc de l'entreprendre, énumérez-en avec précision tous les éléments. Gardez-vous de rapprocher indistinctement des faits complexes et divers. Si vous voulez les apprécier sous un seul et même rapport, ne les comparez qu'en ce qu'ils ont de semblable. Si vous avez le dessein de les classer d'après un jugement général et complet, tenez compte de toutes leurs diversités.

J'essaie à mon tour, en prenant ce soin, cette classification tant de fois tentée et je n'hésite point

à affirmer qu'en les considérant, en effet, dans leur ensemble, de toutes les entreprises dont l'homme peut être l'objet, celles-là sont les premières en rang qui se proposent, non seulement de le connaître, mais de le gouverner; qui ne s'arrêtent point à la science et pénètrent jusqu'à la vie; qui font passer les croyances dans les actes, les idées dans les faits, et ont aussi un résultat direct, non seulement pour l'intelligence, mais pour l'être humain tout entier. La science est belle, sans doute, mais la réalité est au-dessus de la science. L'assimilation de la volonté à la pensée, l'empire de l'esprit sur le monde extérieur, la réalisation et, pour me servir d'une expression technique mais excellente, l'incarnation de la vérité, c'est là la grande œuvre de l'homme; œuvre qu'il est chargé de poursuivre d'abord en lui-même, ensuite hors de lui, partout où son action peut atteindre; œuvre supérieure à tout travail de pure connaissance, puisque la connaissance n'en est après tout, que le moyen.

Et ce n'est pas même par cette seule raison que la prééminence appartient aux entreprises de cette nature. Indépendamment de leur importance pratique, et en écartant toute idée d'application, par cela seul qu'elles embrassent tout l'homme et se saisissent non seulement de son intelligence, mais de sa volonté, il est indubitable qu'au fond,

sous une forme moins claire, sans doute, et moins précise, elles contiennent une plus large part de vérité que des travaux d'un but plus restreint. Voici, par exemple, deux moralistes : l'un ne se propose que d'étudier et de décrire l'homme; c'est pour lui matière de pure science; il l'applique à des élèves. L'autre veut se faire obéir et suivre; ses élèves sont ses disciples, puis deviendront les missionnaires et, au besoin, les martyrs de la foi qu'il leur a enseignée. Je ne demande pas lequel des deux est le plus utile; je demande lequel possède et atteste par ses œuvres une plus grande connaissance de l'humanité. Dans le dernier, je le veux, cette connaissance n'est pas pleinement parvenue à l'état de science réfléchie et explicite; elle le dirige; elle lui ouvre et lui livre l'âme de ses auditeurs sans demeurer, peut-être, clairement exposée à leurs yeux, ni même aux siens; mais vous, spectateur, vous pénétrez au delà des apparences; ces deux hommes sont là, complètement à découvert devant vous; vous voyez tout ce qu'il y a au fond de leur pensée, tout ce qui soutient et alimente leur travail. N'est-il pas évident que le moraliste réformateur surpasse le moraliste philosophe, qu'il en sait bien davantage sur la nature humaine, qu'une pensée bien plus grande préside à son œuvre, qu'à tout prendre il est placé dans une plus haute région ?

Qu'à son empire pratique le moraliste ajoute un autre empire; qu'il soit poète, artiste en même temps que réformateur; qu'en gouvernant la volonté des hommes, il charme leur imagination et satisfasse ce besoin du beau qui se distingue du besoin du vrai et du bien pour venir ensuite s'y confondre; son œuvre, en s'adressant à un nouveau côté de l'âme humaine, n'acquerra-t-elle pas un nouveau degré d'excellence? N'aura-t-il pas pris son essor vers un horizon encore plus élevé et plus étendu?

Il peut monter encore plus haut. L'homme est plus grand et plus varié que ne le suppose encore son entreprise. Il est plus grand que le monde; il a des besoins que le monde ne peut satisfaire, des instincts qui lui révèlent un autre état et lui suggèrent des croyances invinciblement impliquées dans la plupart de ses actes, inséparables, pour ainsi dire, du tissu même de sa vie. Il souffre et croit à la béatitude. Il tombe et aspire à la perfection. Il passe et prétend à l'éternité. Que le moraliste s'associe à cet élan de l'humanité; qu'il lui ouvre cette autre destinée où l'infini se laisse entrevoir à l'être borné, l'harmonie à cet être incohérent; qu'il réponde à ces besoins où se viennent perdre et apaiser tous les autres; qu'il mette en jeu ces facultés qui dépassent toutes les choses connues et n'atteignent pourtant pas le but où elles se déploient; n'aura-t-il

pas tenté bien plus encore qu'il n'avait fait comme réformateur et comme artiste? Ne sera-t-il pas monté au point le plus élevé d'où l'homme puisse contempler l'homme et exercer sur lui son action? Que fais-je ici que décrire le dessein de la religion, me placer dans le point de vue religieux? Celui-là n'est-il pas évidemment le plus vaste et le plus sublime, puisque c'est le seul où l'être humain se sente appelé à se développer tout entier selon le modèle qui est sa loi, pour se reposer satisfait?

S'il lui était donné d'y atteindre, si l'homme pouvait s'établir à cette hauteur où son intelligence, sa sensibilité et sa volonté se déploieraient toujours de concert, où l'harmonie rentrerait dans sa nature et dans sa destinée, la question qui m'occupe ne s'élèverait même pas, et, dans la classification des divers états possibles de l'âme humaine, la supériorité de l'état religieux serait incontestable et incontestée; mais il n'en est point ainsi. L'âme s'élance vers l'état religieux, y touche par moments, mais ne s'y fixe point. Il est le but des plus glorieux travaux de l'homme et de l'homme tout entier, le seul but qui mette en mouvement tout son être et lui promette plein contentement; mais par cela même il demeure hors de notre portée et l'imperfection de notre nature éclate jusque dans nos élans pour y monter. La religion provoque l'action

harmonique de toutes nos facultés, et l'inégalité se glisse dans leur développement. L'âme, pour ainsi dire, ne répond pas tout entière ni également à l'appel qui lui est adressé ; elle porte, au sein même de son effort pour y échapper, ses négligences, ses oublis, sa partialité, toutes ses faiblesses ; en sorte que si, à considérer les choses dans leur principe, leur tendance et leur ensemble, l'état religieux est, de tous, le plus élevé et le plus complet, il se peut néanmoins que, sous tel ou tel rapport spécial, tel autre état de l'homme lui soit supérieur, et que de ce point de vue particulier la classification doit être différente. C'est ce qui arrive en effet. En voici un exemple.

En fait, l'intention pratique est dans les religions la pensée primitive et dominante. Ce n'est point dans une simple vue d'étude, par le seul désir de rechercher et de connaître la vérité, qu'elles commencent et prospèrent. Elles ne sont point filles de la pure et libre volonté humaine. D'une part, satisfaire à ces besoins profonds qui portent l'âme au delà du monde et de la vie actuelle ; de l'autre, réformer ses penchants et régler ses volontés, c'est là leur véritable origine, leur dessein fondamental. Elles naissent et travaillent dans un but déterminé, pour une application immédiate. Elles promettent à l'homme l'avenir qu'il invoque et lui demandent, en échange, dans le présent, d'établir l'ordre en lui-

même par la vertu, au dehors par le respect des droits et l'obéissance aux lois.

C'est là ce qu'ont été, ce qu'ont voulu les religions avant d'enfanter aucun corps de doctrines, de se constituer en système, de devenir des théologies.

Loin de moi la pensée de nier que les doctrines, la forme systématique, sont inhérentes à la religion et s'y doivent produire. Sous les besoins humains auxquels répondent les grandes idées religieuses, il y a des problèmes qui appellent des solutions, solutions qui deviennent des dogmes, dogmes qui influent puissamment sur le caractère de la religion et contribuent beaucoup à son empire. Je dis seulement que c'est par la satisfaction du problème religieux général, instinctif, et par la réforme morale, non par la théologie, que les religions ont débuté. Avant d'être une science, elles ont été une règle, une promesse, un pouvoir.

De là deux résultats qui font courir aux religions, en tant que connaissance et sous le point de vue scientifique, de graves périls.

Comme règle, comme pouvoir, elles appellent et produisent aussitôt un gouvernement, leur propre gouvernement. Comme gouvernement, il le faut bien, elles prennent parmi les hommes leurs interprètes et leurs ministres. Lorsqu'ensuite elles veulent devenir science, quand se développe le besoin de connaître

scientifiquement l'objet de la religion, c'est-à-dire Dieu, la vie future et les rapports de l'homme avec le monde invisible, un intérêt étranger, spécial, existe déjà qui tend à détourner la science de son but propre et unique, la vérité, pour en faire un moyen. Le clergé se sert de la théologie. Je n'ai pas besoin d'insister. Ceci, du reste, n'est pas un danger particulier à la science religieuse; il en est de même dans les sciences politiques. La préexistence nécessaire des gouvernements est, à coup sûr, une des causes qui faussent leur direction et ralentissent leur progrès. Il en serait de même de toute autre science, de la physique, de la médecine, des mathématiques mêmes, si le pouvoir des hommes y précédait l'étude de la vérité.

Non seulement, avant que la religion soit science et lorsqu'elle essaye de le devenir, des hommes parlent et gouvernent en son nom, mais elle veut gouverner les hommes ; c'est aux hommes qu'elle parle et non seulement pour éclairer leur intelligence, mais pour émouvoir leur sensibilité, pour déterminer leur volonté, pour dominer leur être. Elle court, à ce titre, et sur une bien plus grande échelle, les dangers si souvent reprochés à l'éloquence. La vérité n'est pas le seul moyen de conquérir les hommes. Leurs penchants, bons ou mauvais, leur nature tout entière, avec ses lumières et

ses erreurs, ses forces et ses faiblesses, sont, pour ainsi dire, autant d'anses par où on peut mettre la main sur eux et les saisir. On peut effrayer ou charmer leur imagination. On peut profiter de leur crédulité, de leur ignorance, de leurs préjugés, de leurs antipathies, de leurs goûts, de leurs vertus, de leurs vices. Quand on n'irait provoquer en eux aucune imperfection cachée, quand on ne ferait que les accepter tels qu'ils se montrent, et abonder dans le sens vers lequel ils penchent déjà, que de péril dans ce moyen de séduction si tentant, si facile, si naturel ! Les savants en prennent à leur aise. Quand ils ne découvrent pas la vérité, ils se résignent, ils attendent; elle viendra un jour, à son loisir; la science est l'œuvre des siècles. Sans doute, il est triste de ne pas la posséder aujourd'hui tout entière; cependant, à la rigueur, on peut compter sur l'avenir; d'ici là, rien ne se perd; mais, que direz-vous au réformateur religieux, au prêtre, au moraliste qui veut diriger et régénérer les âmes ? S'il ne sait pas s'en emparer, s'il ne réussit pas à les convaincre, attendront-elles une heure plus propice, une lumière plus brillante ? Demeureront-elles en attendant immobiles et au même point sans que rien soit compromis? Non ! éclairé ou aveugle, réformé ou endurci, l'homme marche, la volonté se déploie, la vie se passe; l'âme s'épure ou se dégrade, se sauve

ou se perd; il y a aussi nécessité, il y a urgence; il faut que le pouvoir se fasse croire et obéir, sans quoi le pouvoir lui échappe, et lui échappe sans retour!

Certes, la tentation est grande. Quand on reproche aux gouvernements civils de se montrer peu difficiles dans le choix des moyens, de se servir trop indistinctement de tous ceux que met à leur portée l'imperfection de la nature humaine, ils s'excusent sur la complication de leur tâche, les pressants embarras de leur situation, la nécessité d'agir, toujours impérieuse et sans cesse renaissante. Que ne diront pas les gouvernements religieux, chargés d'une œuvre bien plus sublime et sous le poids d'une bien plus pressante nécessité?

Il faut leur en tenir grand compte. Il faut les excuser beaucoup et longtemps lorsque, entraînés sur cette pente, ils se montrent, dans le choix des moyens par lesquels ils agissent sur la pensée et la volonté des hommes, moins scrupuleux, moins exigeants en fait de vérité qu'ils ne le devraient pour répondre à la dignité de leur mission, pour atteindre même vraiment le but auquel ils aspirent. Mais, en même temps, il faut reconnaître et n'oublier jamais que là réside pour les religions, sous le point de vue purement scientifique, une cause réelle d'erreur et d'infériorité. La philosophie n'a point d'autre but que la science;

de la science seule elle reçoit son être et sa gloire ; quels que puissent être les effets ultérieurs de son œuvre, c'est dans la sphère de la connaissance qu'elle naît et s'accomplit. L'action, comme l'ambition des religions, est plus vaste et plus complexe ; dans sa première origine comme dans son dernier dessein, leur travail est essentiellement pratique ; elles ont des besoins déterminés à satisfaire, des résultats immédiats à obtenir. Leur science, en un mot, est difficilement désintéressée ; grand écueil pour sa pureté.

Que serait-ce si on établissait qu'elle est hors de la portée de l'homme ; que l'objet des religions, Dieu, l'état futur, les relations du monde actuel avec le monde invisible, dépassant la sphère de la connaissance humaine, ne sauraient nous être scientifiquement connus? On le dit beaucoup ; on l'a toujours dit ; les religions le répètent constamment et s'en font, tantôt une auréole de gloire, un moyen pour frapper de leur sublimité l'imagination des fidèles, tantôt un titre pour échapper aux orgueilleuses entreprises de la raison. La philosophie elle-même l'a souvent affirmé, presque toujours avec peu de franchise et pour cacher, sur ces matières, son scepticisme ou son dédain. Cependant, et les philosophies et les religions se rengagent sans cesse dans la tentative de connaître et de décrire scientifiquement le monde

sublime, de répondre à toutes les questions qui s'élèvent à son sujet, d'atteindre à cette vue positive, claire, complète, qui est le caractère de la science et dont l'esprit humain porte en lui-même l'invincible besoin. Quelle religion ne voit naître et renaître dans son sein la théologie, qui n'est autre que la science des choses divines? Quelle philosophie n'aboutit à quelque système de théodicée ou de panthéisme, ou à quelque autre solution, n'importe en quel sens, des problèmes de l'univers? Loin de moi la pensée de déplorer, quelque cher qu'elle puisse coûter, cette infatigable ambition que ne lasse aucun mauvais succès et qui, à peine déjouée, tente aussitôt un nouvel effort! C'est le glorieux privilège de l'homme qu'il ne croira jamais en ceci à son impuissance et s'élancera constamment vers la science du ciel, dût-il ne jamais l'atteindre. Lui est-elle, en effet, interdite? Peut-on établir, *à priori*, par la nature même de ce fait intellectuel que nous appelons *savoir*, et par l'analyse de ses éléments essentiels, qu'à l'égard des choses qui sont l'objet de la religion, il ne saurait jamais s'accomplir? Les théologies qui prétendent toucher à ce but et les systèmes philosophiques qui, sous d'autres noms, ont la même prétention, sont-ils des tentatives radicalement vicieuses et impossibles? Sous le point de vue religieux, l'âme humaine ne peut-elle pénétrer au delà de certaines notions

simples, générales, des révélations intuitives qu'elles donnent et des pressentiments qu'elles fondent! Enfin, la présence de ces notions, aussi légitimes qu'invincibles et, en même temps, l'impossibilité de la science dont elles éveillent le désir, ne laissent-elles pas entrevoir, par un coin, comme un sillon de lumière sur un immense nuage, l'intention de la Providence sur l'homme, être voué au travail, associé à une grande œuvre dont l'ensemble lui échappe et qui commence ici-bas une tâche et une destinée qu'il n'y achève point? Je n'ai garde de prétendre traiter ici de semblables questions, mais, si la solution en doit être telle que je le pense, il n'y a pas lieu de s'étonner que, sous le point de vue scientifique, la religion ne puisse prétendre au premier rang, ni rien à en conclure si ce n'est que Dieu n'a pas dit à l'homme le secret de l'univers et de l'avenir.

Je m'arrête. J'aurais pu, à coup sûr, rendre compte de l'*Essai sur l'éducation progressive* sans m'engager si avant dans les voies qu'il ouvre au lecteur; mais l'ouvrage est sérieux et révèle dans l'auteur, s'il est possible, une âme plus sérieuse encore. J'ai éprouvé le besoin d'en parler sérieusement, de bien distinguer les divers aspects sous lesquels, par sa nature même, le sujet peut être considéré, d'assigner avec précision le travail de madame Necker et de rendre ainsi pleinement raison des mérites qui y brillent comme des

lacunes que je crois y remarquer. Je puis dire maintenant sans crainte d'être mal compris, et comme je l'ai déjà fait entrevoir, que deux points de vue y dominent, le point de vue religieux et celui du moraliste. Le livre n'est point écrit, à proprement parler, dans le point de vue philosophique; les principes du sujet et leurs conséquences n'y sont pas scientifiquement recherchés, reconnus, réduits, exposés. On y pourrait désirer une description à la fois plus complète et plus simple des questions et des faits, plus d'ordre et d'unité dans les idées, plus de rigueur dans le langage. Ce sont là les conditions et les procédés du philosophe; le moraliste ne s'y astreint point; il se pose, pour ainsi dire, en face de la nature vivante, la regarde avec curiosité et plaisir, observe les faits à me sure qu'ils se présentent à lui et s'applique à les reproduire avec vérité dans le seul dessein de frapper l'imagination de ses lecteurs et d'en faire jaillir ces vives applications, ces instructions pénétrantes qui laisseront dans leur pensée une trace profonde et, plus tard, à leur insu peut-être, exerceront sur leur conduite une facile et salutaire influence. Madame Necker a droit, sous ce rapport, d'être placée à côté de nos plus éminents écrivains. Il est impossible de porter, dans l'observation de la nature humaine au sein de l'enfance, plus de rectitude et de finesse d'esprit, une intelligence plus tendre, une sensibilité plus

raisonnable, une imagination à la fois plus ingénieuse et plus fidèle. Elle excelle également et à démêler les faits moraux, et à les peindre, et à les mettre en regard du but que se propose l'éducation, réunissant ainsi, pour le simple agrément comme pour l'utilité pratique de son ouvrage, toutes les conditions du succès. Veut-elle faire comprendre, par exemple, que le premier devoir de l'éducation est de développer l'énergie de la volonté, elle ne se contente point de tirer d'une observation vague une recommandation générale; elle pénètre au vif dans l'âme et la situation des enfants, et, du tableau qu'elle en trace, son conseil sort si clair, si frappant, qu'il n'y a pas moyen d'en méconnaître la bonté : « C'est, dit-elle, une manière d'énerver la volonté que de la laisser toujours soumise à une influence étrangère, et l'éducation en se dépouillant, de nos jours, de ses formes âpres et sévères, n'a pas évité cet écueil. Une servitude douce, volontaire même, amollit les âmes au moins aussi sûrement qu'une plus rude. Souvent nous nous faisons illusion à cet égard. Le plaisir que l'enfant trouve à nous obéir nous rassure ; il nous paraît libre parce qu'il est heureux, et nous prenons son zèle pour de l'énergie. Mais quand la volonté ne s'est pas déterminée elle-même, quand elle n'a fait que suivre, fût-ce de plein gré, l'impulsion d'autrui, on ne saurait comp-

ter sur sa constance. Dans cet état de demi-assujettissement, elle peut se montrer vive, empressée, fidèle même, en restant étrangère à celui qu'elle meut.... C'est là ce qui se voit souvent dans l'éducation. Obtenir l'assentiment de l'élève est sans doute un immense bonheur; une fois qu'on y a réussi, les plus grands obstacles semblent aplanis; l'obéissance n'a rien de servile; tout s'exécute avec facilité, avec joie, il y a du vent dans les voiles et on avance rapidement. Cependant, il ne faut pas s'y méprendre : ce n'est pas en adoptant les désirs d'un autre qu'on apprend à se décider et ce qu'on appelle la bonne volonté n'est pas la vraie. Un enfant animé du désir de plaire à ses parents peut vaincre les premières difficultés de l'étude; il peut être un modèle de conduite tant que l'envie d'être approuvé d'eux subsiste encore, et rester sans force et sans consistance lorsque ce motif n'existe plus. Il faut qu'il ait appris à se proposer un but à lui-même, à choisir, à ses risques et périls, les meilleurs moyens d'y parvenir. La détermination libre et réfléchie, la faculté de prévoir les inconvénients attachés au parti qu'on a pris et la résolution de les braver, voilà ce qui donne une bonne trempe à l'esprit et de la fermeté au caractère. »

Ailleurs, pour expliquer et rendre sensibles en les expliquant les fâcheux effets de cette complaisance

molle et mobile qu'on appelle la gâterie : « Ce qui plie, dit-elle, ne peut servir d'appui, et l'enfant veut être appuyé. Non seulement il en a besoin, mais il le désire, mais sa tendresse la plus constante n'est qu'à ce prix. Si vous lui faites l'effet d'un autre enfant, si vous partagez ses passions, ses oscillations continuelles, si vous lui rendez tous ces mouvements en les augmentant, soit par la contrariété, soit par un excès de complaisance, il pourra se servir de vous comme d'un jouet, mais non être heureux en votre présence. Il pleurera, se mutinera, et bientôt le souvenir d'un temps de désordre et d'humeur se liera avec votre idée. Vous n'avez pas été le soutien de votre enfant ; vous ne l'avez pas préservé de cette fluctuation perpétuelle de la volonté, maladie des êtres faibles et livrés à une imagination vive ; vous n'avez assuré ni sa paix, ni sa sagesse, ni son bonheur, pourquoi vous croirait-il sa mère ? »

Ailleurs encore, pour prouver la nécessité de mettre de bonne heure en jeu, par quelqu'occupation à la fois sérieuse et libre, l'activité intérieure des enfants : « Dans les familles pauvres, dit-elle, où la mère a du bon sens et de la douceur, les petits enfants sont peut-être plus raisonnables et plus avancés que dans les autres ; aussi jouissent-ils d'un avantage particulier : ils s'intéressent à tout

ce qu'ils voient ; ils le conçoivent et y prennent part. Toutes les occupations du ménage sont à leur portée ; souvent ils peuvent s'y associer. Laver, étendre du linge, éplucher, cuire des légumes, cette suite de travaux variés dont ils sont témoins, qu'ils aident même à exécuter, donnent de l'exercice à leur esprit, leur inspirent le goût de se rendre utiles, tout en les amusant beaucoup. Occupés sans qu'on s'occupe d'eux, leur vie n'est pas en eux-mêmes et ils ont le sentiment d'un intérêt commun auquel chacun doit concourir selon ses forces. Que peut-il y avoir de mieux pour un petit enfant ? »

Je pourrais multiplier tant qu'il me plairait ces citations ; l'ouvrage abonde en morceaux ainsi sensés et spirituels, écrits avec une grâce dont le charme même est un mérite utile, car elle n'est que l'expression de la vérité reproduite dans toutes les nuances de sa physionomie et sous ses traits les plus délicats ; mais le temps me presse, je n'ai encore parlé de madame Necker que comme moraliste, je veux dire quelques mots du caractère religieux de son livre et de l'impression que j'ai reçue. On pouvait craindre qu'elle ne donnât, à cet égard, contre un fâcheux écueil. Si, comme j'ai essayé de l'indiquer, l'objet des croyances religieuses ne tombe point sous l'atteinte de la science humaine, la théologie compro-

met gravement la religion, car elle entreprend précisément de la construire en science; elle prétend explorer et décrire ce monde surhumain, dont la réalité nous est attestée de toutes parts, mais au sein duquel il ne nous est point donné de nous établir. Or, les idées religieuses que professe madame Necker tiennent de près à un système théologique très précis, très complet, très impérieux. Il eût donc pu se faire que la théologie dominât dans sa religion et la jetât quelquefois, même en fait d'éducation morale, dans des voies au moins douteuses et périlleuses. C'est ce qui est arrivé à plusieurs femmes très distinguées qui professaient, en matière religieuse, des opinions analogues, à mistress Hannah Moore, par exemple, dans ses *Essais sur l'éducation moderne*. Madame Necker a évité ce danger avec une supériorité de sens et de cœur très remarquable. Profondément chrétienne, elle a fait de sa foi l'âme de son plan d'éducation. On rencontre même çà et là l'empreinte de quelques doctrines qui, si l'auteur leur eût laissé envahir son livre et les eût effectivement appliquées à l'éducation dans leurs conséquences rigoureuses, auraient, à mon avis, grandement altéré et rétréci ses conseils. Tels sont quelques passages sur l'impuissance de la volonté humaine, sur le rôle de la raison dans notre nature, etc., mais ces apositions de la théologie s'évanouissent promptement et

n'exercent sur le cours général des idées et des instructions pratiques de madame Necker aucune réelle influence. Quelque spéciales que soient ses croyances, l'esprit qui les anime est élevé, généreux, libre même. Les notions et les sentiments religieux primitifs, universels, y occupent toujours le premier rang; si bien que, même en ne partageant pas toutes ses opinions, on doit reconnaître qu'elles l'ont rarement trompée et que, sous le point de vue religieux comme sous le point de vue moral, l'intention dominante et l'effet définitif de son livre sont à un haut degré légitimes et salutaires.

N'est-ce pas, après tout, par cette mesure, qu'il faut presque toujours juger les œuvres des hommes? Le monde à connaître est immense, l'esprit faible et borné, si borné que la plus petite portion de vérité suffit bien souvent à le préoccuper et à le satisfaire. Que deviendrions-nous si, dans ce vaste labyrinthe, pour se reconnaître et se tendre la main, il fallait absolument avoir fait route ensemble et suivi les mêmes détours ? Heureusement, il n'en est point ainsi. Au-dessus des opinions, s'élève et plane, dans chacun de nous, la pensée générale, la pensée morale, l'intention enfin ; l'intention, vie réelle, action véritable de l'âme, qui s'empreint, et se conserve, et se révèle dans les formes les plus diverses, donne une même origine, une même tendance,

bien plus, un même effet, peut-être, aux travaux en apparence les moins semblables et devient ainsi un moyen de communication, une source de sympathie, un gage de fraternité, là où il n'y aurait eu qu'isolement, divergence et peut-être combat.

COURS DE LITTÉRATURE

DE M. VILLEMAIN

(Tableau du XVIII^e^ siècle, I^re^ partie)

COURS DE LITTÉRATURE

DE M. VILLEMAIN

Il n'y a pas grand inconvénient à venir un peu tard quand il s'agit de parler des ouvrages qui dureront. Il ne faut se hâter que pour ceux qui mourront demain. Voilà encore le dix-huitième siècle, qui fut l'objet de tant de critiques et d'éloges passionnés, jugé dans ses représentants les plus illustres et les plus hardis ; voilà le jugement qui en a été porté en présence de la restauration, dans ses écoles, et il a bien fallu que ce gouvernement entendît ces paroles mesurées, mais plus hardies et plus fermes que toutes les déclamations du monde. Le dix-huitième siècle est examiné là, au point de vue de la philosophie et de la politique comme de la littérature, par un critique qui, préférant la forte et magnifique

simplicité de Bossuet à l'énergie savante du style de Rousseau, aime pourtant mieux la lettre de Rousseau à l'archevêque de Paris que le traité de politique tiré de l'Écriture sainte.

Il faut, pour enseigner l'histoire de la littérature, une réunion bien rare des plus précieuses qualités de l'esprit. Ces principes du goût qu'on doit appliquer dans l'examen des œuvres littéraires exigent un degré de précision et d'étendue qui n'est pas requis lorsqu'on juge les productions des arts où la pensée ne se traduit point par la parole. Dans le cercle de la littérature, l'artiste ne peut user d'une langue vague; il ne s'adresse pas uniquement à l'imagination ; il ne suffit plus de susciter, par une mystérieuse évocation, les forces les plus intimes, mais les plus confuses de l'intelligence, comme fait la musique, comme font aussi, dans une certaine mesure, les arts du dessin. Dans les lettres, le beau est mêlé au vrai, au vrai clairement et positivement exprimé; la netteté des pensées est la première condition de l'éclat des formes, et il est nécessaire non seulement de bien penser, mais de penser avec une parfaite clarté pour bien écrire. On ne sera donc un critique habile en littérature que si on réunit la force, la précision et l'étendue de la pensée au sentiment vif et profond de la beauté. Les œuvres littéraires s'adressent à la fois à l'homme raisonnable et

à l'homme sensible; il faut, dès lors que la vérité se montre belle sous l'éclat d'une solide armure, et il faut qu'elle parle. Dans les arts, elle passe en souriant, brillante et muette, ne laissant après elle que des parfums et des fleurs. La littérature d'un temps, c'est le bon sens et le sentiment du beau de ce temps-là : formes de raisonnement, couleurs de l'imagination, nature des idées morales, direction des idées religieuses, doutes, enthousiasmes, l'âme de l'homme se manifeste tout entière dans la littérature de chaque époque, c'est-à-dire dans l'effort de chaque époque pour exprimer le vrai sous la forme du beau.

Le critique doit donc être en même temps artiste et philosophe. S'il n'apporte à l'examen de ces œuvres, où se mêlent harmonieusement l'imagination et la raison, qu'une sensibilité délicate qui fait comprendre la beauté, cette sensibilité sera vaine et elle se perdra infailliblement dans ce culte de la forme qui devient puéril dès qu'on oublie le fond des choses humaines; s'il n'a, au contraire, que la fermeté de la raison philosophique, la vie s'en ira de toutes les belles formes qui se rencontreront sous son scalpel. Où donc trouver cette finesse de tact, cette subtilité de sentiment qui discerne la beauté sous toutes ses diversités et dans toutes les civilisations? Où trouver cette heureuse mobilité d'expres-

sion qui sait se ranger sous l'unité sévère de la vérité absolue? Ici ce sont les traits purs, la démarche hardie et élégante du génie antique, sous son brillant soleil; là, Florence et la grande confusion des civilisations du moyen âge, et les sentiments ardents et sombres, et cette religion grave et pompeuse, et ces dominations violentes de la parole et du glaive, de la papauté et de l'empire; puis vient du côté de l'Orient, après sa défaite, le génie subtil de Byzance qui nous apporte les histoires sévères de la Grèce ancienne et toutes les nobles pensées de cette grande nation. Puis les magnificences tranquilles du dix-septième siècle, alors que les flots s'apaisent après tant d'agitations politiques et religieuses, et semblent réfléchir dans leur paisible éclat et le monde et le ciel; puis enfin, des hommes hardis qui troublent tout, persécutés et persécuteurs, voulant briser ce cadre étroit mais admirable qui enferme la société. Toute cette succession de tableaux le critique doit les comprendre, en pénétrer l'esprit par une sympathie passionnée et savoir les rapporter pourtant, afin de les juger, à un type absolu du beau et du vrai. Il descend, plein d'une terreur bizarre, dans les cercles mystérieux de Dante ; il s'assied avec Ulysse sous l'olivier qui domine le port d'Ithaque, et il songe à Pénélope et aux dieux du foyer paternel ; il s'anime avec Bossuet sur le tombeau de

Condé et écoute en rêvant cette harmonie solennelle où les clairons des batailles semblent se mêler aux clairons du temple; il s'excite avec Swift de la verve mordante qui fait la joie et la vie des partis et que l'histoire elle-même oublie bientôt, Partout il lui faut l'émotion d'un acteur du drame et le regard tranquille du juge. Comme ces dieux dont parle Homère, il doit voir de près et se tenir loin.

Cette revue du monde intellectuel, ainsi compris et ainsi jugé, est un enseignement bien salutaire. Il excite et il règle le mouvement des imaginations. Toute poëtique, toute théorie des arts tombe promptement dans l'arbitraire si elle ne compare sans cesse ses principes à l'expérience. Les principes du beau vivent dans les beaux ouvrages des hommes et c'est de l'expérience surtout qu'on apprend que des règles souveraines président à tout. Les lois suivant lesquelles les rayons du jour viennent frapper votre œil sont moins compliquées, mais ne sont pas plus infaillibles que les lois d'après lesquelles la lumière de la pensée d'un autre homme pénètre votre esprit, l'échauffe ou l'éclaire. Étudions donc aussi dans tous leurs accidents les formes variées du génie; soyons attentifs à l'harmonie qui préside à ce jeu des couleurs mobiles de l'esprit humain. Nous serons bien placés pour en juger quand le mouve-

ment de l'histoire fera passer devant nous la littérature d'un siècle.

Cette critique étendue, savante, sensible, convient particulièrement à nos jours, à cette époque où l'on ne parle que de l'empire des faits et où l'on se sent, néanmoins, emporté vers les systèmes par besoin d'imagination. Les systèmes absolus et téméraires sont comme la dernière ressource des âmes fatiguées. On espère toujours trouver dans le fond obscur des théories abstraites la satisfaction de tous les rêves, toutes les perles de l'Orient. Les théories marchent au pas vif et précis de la logique, parce que rien ne les gêne dans ce champ vide qu'elles parcourent, et l'imagination s'anime dans cette marche rapide à travers la nuit. Il est bon, il est sage de détourner les âmes de ces voies qui ne vont qu'au scepticisme et au découragement. Étudier les faits qui se rattachent aux plus nobles développements de l'imagination et retrouver dans ces faits les lois secrètes de tout ce qu'il y a de grand, de juste, de bon dans le monde, c'est la vraie mission de la haute critique ; par là on satisfait le besoin d'étudier la réalité en livrant à l'examen l'esprit de l'homme dans les phases les plus diverses de son développement, et on satisfait également le besoin de tout rapporter à des lois supérieures, en compa-

rant toutes les œuvres humaines à ce type indestructible qui est la règle du goût.

Si donc je voulais chercher une étude qui, sans m'emporter loin des faits, me laissât le sentiment des vérités supérieures à ces faits ; si je me proposais de regarder le spectacle du monde dans l'histoire pour en déduire des conséquences utiles, y puiser des idées élevées, la connaissance de l'homme, le sentiment du beau ; si je cherchais à la fois le fond et la forme des choses — et il faut tenir tous les deux, peut-être, sous peine de ne tenir ni l'un ni l'autre, — il me semble que je m'arrêterais plutôt à l'histoire littéraire qu'à quelques autres sciences qui ont pourtant, je l'avoue, un air de supériorité sur celle-là.

Ne demandez pas trop rigoureusement à l'histoire de la philosophie la valeur et le génie d'une époque quelconque, de peur qu'elle ne vous donne l'appareil, assez simple en apparence, de ses systèmes pour l'image de cette époque. Il est bien vrai que, pour quiconque a appris ailleurs le caractère d'un siècle, il devient assez aisé de retrouver dans les formules un peu vagues de la philosophie de ce siècle une ressemblance confuse avec l'esprit général du temps. Toutefois, les nations les plus dissemblables n'ont-elles pas vécu à l'ombre des mêmes systèmes philosophiques ? Tout système philoso-

phique s'efforce de donner aux idées les plus générales sur l'homme et sur l'univers une complète précision, mais, dans ces efforts pour tout renfermer dans un cadre exactement déterminé, on retranche involontairement et nécessairement ce qui ne rentre pas dans l'unité de ce cadre. La langue de la science, les formules de la science ne peuvent saisir et renfermer la pensée de l'homme tout entière, car cette pensée même devient de plus en plus insaisissable aux instruments de la science à mesure qu'elle s'élève. Cette partie si volatile et si précieuse s'échappe du creuset du philosophe. L'histoire de la philosophie est une image tronquée et trompeuse du génie des nations, justement parce que la philosophie vise toujours à une précision trop absolue.

Au lieu de l'histoire de la philosophie, voulez-vous prendre la philosophie de l'histoire, et, sans plus chercher quelles croyances abstraites gouvernent les hommes, chercherez-vous quelles lois générales les poussent et les ont poussés à leur insu à travers les siècles? Là, tout est encore exposé à l'arbitraire et aux chimères. J'admire assurément avec quelle grandeur de dessin des mains savantes et habiles ont quelquefois tracé ces immenses tableaux du mouvement des peuples sous la gravitation du monde moral, mais, en regardant ces cartes dé-

mesurées, ne semble-t-il pas qu'il eût été possible d'établir le contraire ou toute autre chose, avec la même autorité, si l'on eût eu la même force d'esprit? Ne semble-t-il pas que l'habitude de regarder l'histoire dans ce sens et de ces hauteurs pourrait donner comme le vertige à des esprits moins fermes ou les accoutumer à des généralisations téméraires?

Ces grandes et savantes lignes tracées sur notre monde ne valent pas, pour la saine culture de l'esprit, les vives images qu'imprime dans la mémoire l'histoire de la littérature d'un peuple. Celle-ci laissera l'homme se mouvoir avec sa liberté, son originalité, sa vie, enfin ce qui fait qu'il est un homme et non pas une abstraction. Je verrai là toute la variété, tous les caprices admirables de l'existence individuelle, et j'y retrouverai aussi, mais vivant et en action, ce travail d'une force souveraine qui inspire et dirige les intelligences et les éclaire, en échappant à leurs calculs.

Mais, quant à ces grandes avenues aujourd'hui solitaires, où l'on prétend me montrer la route des nations, mes yeux fatigués n'y discernent rien. Pourquoi cette route plutôt qu'une autre? N'y aurait-il pas quelque erreur de calcul dans cette dynamique qui veut me rendre compte de la force qui aurait poussé chaque peuple, d'une main inexorable, dans tel sens plutôt que dans tel autre? Laissez-moi cou-

rir par ces champs où je vois des ruines magnifiques, d'humbles tertres, les débris d'un village abandonné. J'aime mieux les vestiges de la plus petite chaumière autour d'Athènes; j'aime mieux les vers épars retrouvés par M. Fauriel dans les échos du Taygète que les restaurations les plus hardies des prétendus plans de la Providence.

J'oserais presque dire que la vraie philosophie de l'histoire, c'est la critique telle que l'a faite M. Villemain. Il évite tous les dangers de l'abstraction ; il suit le progrès, si l'on veut, la marche de l'histoire, à la lueur certaine de la pensée de l'homme, de l'imagination de l'homme dans tous les siècles. Ces flambeaux, que le souffle des temps ne peut éteindre, marquent certainement les routes de l'histoire. En recherchant dans ce qui reste de chaque époque les empreintes du beau et du vrai, on se trouve en sympathie avec le passé; on le comprend mieux ; on échappe aux conclusions précipitées de la logique qui oublie vite ces faits pour abonder dans son propre sens. Vous n'avez plus affaire, dans le monde littéraire, à ces forces infaillibles et irrésistibles qu'on nomme les lois de l'histoire. C'est l'Italie de Lucrèce et de Cicéron que vous retrouvez, la Grèce de Périclès, l'Angleterre de Shakespeare et d'Addison :

Et jam summa procul villarum culmina fumant.

La supériorité de la grande critique littéraire, c'est d'avoir le sérieux et la profondeur de l'histoire et aussi la puissance magique de l'imagination pour ranimer le passé. Cette critique suit le cours des âges en regardant tout à la fois à l'état politique qui agit sur le développement des intelligences et aux grands esprits qui parlent le langage indépendant du génie avec l'accent de leur nation et de leur époque. En descendant le fleuve, le peintre devra fixer tour à tour les yeux sur les ruines et sur les demeures des vivants ; il devra prêter l'oreille aux bruits qui sortent des grandes cités aujourd'hui florissantes, et voir les ombres que projettent sur elles les mouvements des siècles passés ; l'historien de l'intelligence devra réunir sous son prisme tous les rayons de l'esprit humain dans sa fixité et dans sa mobilité. Tous les points lumineux viendront converger, pour ainsi dire, sur les pages de son livre :

Mille trahit varios adverso sole colores.

Ces tableaux sont en quelque sorte l'épopée d'une époque où l'imagination ne sait plus inventer de fable qui la satisfasse elle-même ; où l'esprit ne se laisse aller que faute de mieux dans les déductions glacées des pures théories. L'imagination n'est plus assez jeune pour s'enivrer de pures fictions ; la raison, battue de tant d'erreurs nées de l'esprit de système,

a besoin des couleurs de la vie et de l'imagination pour se rassurer et se ranimer. Donnez-lui donc le spectacle de l'histoire, sous le jour éclatant des œuvres de l'art. Cette chaîne de grands hommes, cette suite de pensées qui unit tout ce qu'il y a eu de plus éclairé sur la terre, forme la peinture la plus brillante et la plus instructive qui puisse être offerte à l'œil de l'homme. Les peuples se succèdent, les gouvernements se fondent et s'écroulent, de grandes batailles se livrent depuis les temps héroïques de Salamine jusqu'à nos jours; tous ces bruits du monde ont leur écho dans les grandes imaginations de chaque époque, et l'histoire des lettres demeure ainsi la partie la plus animée de l'histoire. Quand la nuit est descendue sur les nations, les littératures qui leur survivent sont comme ces phares qui, dans les longues nuits de nos hivers, brillent solitaires sur les côtes des mers européennes, et cette brillante ceinture jette une clarté triste, mais vive, sur les flots qui se taisent ou s'agitent, sur les vaisseaux qui passent, sur les rochers qui dessinent leurs noires ombres dans l'ombre de l'Océan. Aujourd'hui, notre plaisir le plus poétique est de contempler du rivage tous ces débris mêlés du passé que le flot emporte :

Scuta virum et Troïa gaza per undas.

Mais cette critique avait-elle été essayée de nos

jours ? J'en cherche assez inutilement un exemple chez nous avant M. Villemain. Ou bien la critique s'est tenue dans une étroite spécialité qui peut être utile, qui peut former à l'art d'écrire et de penser raisonnablement, mais qui ne va pas plus loin ; ou bien, sous prétexte de revenir au naturel, elle s'est livrée aux plus étranges emportements. La critique en France a été ou froide et didactique, ou enthousiaste et systématique, glaciale et sensée comme La Harpe, lyrique et paradoxale comme Diderot.

Le *Lycée* de La Harpe est purement littéraire dans le sens le plus restreint de ce mot, et c'est pour cela qu'il donne peu de plaisir, quoique assurément on le lise avec grand profit. Cet esprit assez droit et assez délicat fait une anatomie exacte des chefs-d'œuvre de notre langue ; mais, sans renouveler contre lui le reproche d'être assez peu familier avec l'antiquité et passablement ignorant en fait de littérature étrangère, son goût tant vanté tient surtout à une extrême froideur ; il lui est bien facile d'avoir de la mesure, attendu qu'il n'a pas à combattre le moindre entraînement. Le fond des choses le touche peu ; la forme, la forme simple, fine, élégante, ce sentiment exquis de la bonne compagnie littéraire, est l'objet et la mesure de tous ses jugements. Il apprécie le génie comme l'ancienne société en France jugeait les hommes qui entraient dans le monde, sur leurs ma-

nières. Il n'est pas douteux que cette préoccupation presque unique de la forme rétrécisse l'horizon de l'art. Les règles du goût, ces règles excellentes, doivent plutôt se résumer dans un tact subtil que dans une collection de petites recettes ; le sentiment des arts et du beau se communique bien plus sûrement dans l'abandon d'un dialogue animé, comme M. Villemain en donne le modèle dans ses *Leçons*, que par une décomposition pédante et meurtrière, comme le pratique trop souvent La Harpe. Ouvrez, si vous voulez, le *Lycée* et le *Cours* de M. Villemain, tous deux à l'exposition du dix-huitième siècle, par exemple. Ici, je vois la poussière des combattants et les nuages de la révolution qui s'avancent ; je vois le ciel triste et tranquille de l'Angleterre, et ses campagnes mélancoliques, et sa liberté savante, compliquée, un peu gothique dans ses allures ; je vois passer la figure sévère et moqueuse de Swift, le grave Addison et Voltaire, sublime étourdi, qui passe le détroit et revient en France apporter, chez une nation alors légère, ce vin violent de la philosophie qui tournera les têtes et les exaltera jusqu'à la fureur. Au fond des solitudes agrestes de la Suisse, j'entends Rousseau mêler aux contemplations de la nature, qui dégagent des passions du monde, cette orgueilleuse et trompeuse logique qui sape les fondements de la société ; âme violente et superbe qui n'aime que le repos, écou-

tant avec ravissement le vent qui joue dans les bruyères et nourrissant des haines amères au sein de rêveries profondes comme les cieux.

Pour La Harpe, qui avait pourtant vécu au milieu de ce siècle et de ces hommes, il n'y a plus dans son ouvrage une étincelle de la vie de ce temps. Ce Cours de littérature est tel qu'un grand cimetière où les morts sont assez exactement rangés. On y examine froidement leur poussière et on nous dit combien elle pèse dans la balance de l'art :

Expende Annibalem : Quot libras in duce summo
Invenies ?

M. Cuvier, dans ses éloges, raconte comment certains médecins philanthropes n'allaient jamais visiter un ami malade ni accompagner un ami mort à sa dernière demeure sans mesurer exactement la hauteur de la chambre du malade, sans mesurer exactement la profondeur de la fosse, à l'effet d'apprécier si tout cela était conforme aux règles d'une bonne hygiène. Ainsi fait celui qui n'est préoccupé que des règles du goût ; il va mesurant toutes choses ; mais, vous avez beau calculer la hauteur d'une montagne, beau réduire en mètres l'élévation de la tour de Strasbourg, vous ne me donnerez jamais par ce procédé la moindre idée ni de la montagne ni de la vieille cathédrale. De plus, regardez s'agiter une danse en vous bouchant les oreilles pour ne point entendre la musique, tous

ces mouvements qui vous paraissent irréguliers et sauvages sont conduits par une mélodie animée ; c'est là ce que n'entend pas non plus La Harpe dans son Cours. Chacun, à ses yeux, danse pour son compte ; il n'entend pas le chœur du siècle qui imprime à tous son mouvement.

Nous le répétons, cette analyse froide et assez savante a, sans aucun doute, son utilité. Il est de bon exemple de regarder de près le tissu des pensées d'un écrivain ; d'examiner scrupuleusement, minutieusement, comment un fil se rattache à un autre fil dans l'artifice d'une composition ; c'est fort bien fait d'être exigeant sur la mise en scène des idées, pour ainsi parler. Cette première éducation littéraire est excellente. Elle contient le dévergondage par une saine discipline et en démontre presque mathématiquement l'absurdité. Les bonnes pratiques du sens commun et les recherches délicates du bon goût et du bon langage doivent, à coup sûr, être enseignées aussi bien que suivies. Décomposez donc, pièce à pièce, mettez cette corolle en morceaux ; faites-en remarquer l'arrangement et toutes les délicatesses de sa composition ; la fleur se flétrit sous vos doigts, mais il reste une instruction profitable. D'autres viendront pour montrer les fleurs sur leurs tiges, avec toutes les harmonies au milieu desquelles la nature les a placées.

Voilà cette critique régulière, respectable, mais trop occupée du détail pour faire comprendre la beauté de l'ensemble ; trop attentive aux procédés matériels de la couleur pour sentir fortement et pour communiquer l'impression que donnent les tableaux des grands maîtres ; incapable, à plus forte raison, de comprendre la succession des écoles et toutes les variétés du talent, sous l'unité du beau ; plus incapable encore de montrer l'histoire des événements s'enchaînant à l'histoire des idées et de discerner comment les sciences du monde qui passe jettent leurs clartés et leurs ombres sur les œuvres qui durent.

A l'opposite de La Harpe, gardien par trop réservé des saines règles et du sens commun, nous trouvons Diderot, le fondateur de l'école vraiment révolutionnaire en matière de critique. Ramener l'art au naturel, tout simplifier pour tout animer, c'est le but des efforts de sa polémique enthousiaste. Comme Diderot est un esprit d'une culture très fine, il ne faudra pas s'étonner si l'on rencontre parfois dans ses essais des morceaux d'une critique charmante, inspirés par la raison la plus élevée et le sentiment le plus exquis de la beauté. Ces nuances délicates se trouvent çà et là sous sa plume irrégulière et impétueuse ; mais il s'agit de regarder aux principes émis par Diderot et à ses élèves qui en sont comme la conséquence. Il étouffe, à ce qu'il dit, dans les poé-

tiques de son temps. Élargissez l'art, comme il a dit aussi dans son langage barbare : « Élargissez Dieu. » Diderot ne chicanera sûrement pas pour une nuance, comme La Harpe ; il n'est pas du tout formaliste ; un tour plus ou moins élégant ne lui fait rien ; ce qu'il invoque, c'est la nature, belle et sans voile ; il la poursuit au pas de course. Pourquoi faire tant de bruit? Quand il aura brisé tous ces vieux types de l'art, objets de son courroux, et qui défigurent, selon lui, l'immortelle beauté de la nature, il n'en sera pas plus près d'atteindre son image. Comment se fait-il que l'affectation ne soit nulle part plus grande que dans les écoles qui font état de mépriser l'art et les traditions et de ne chercher que la simplicité? C'est sans doute que l'esprit de l'homme n'a jamais été si éloigné du goût de la nature qu'on veut l'imaginer, et que toutes ces règles qu'on nomme conventionnelles ne sont, après tout, pour la plupart, que des bornes reconnues infranchissables depuis longtemps ; soit que la pensée de l'artiste ne puisse s'aventurer au delà de certaines régions sans y manquer d'air vital ; soit que presque toutes ces règles si méprisées ne fassent que résumer les lois d'un équilibre nécessaire hors duquel la pensée perd sa force en perdant son point d'appui. L'école qui s'est formée dans le tumulte, disons dans le vacarme des écrits de Diderot, à force d'aspirer au naturel, ne

trouve que de vaines déclamations. Sans frein, sans mesure, sans guide pour chercher la vérité, elle finit par tomber dans les ridicules fantaisies des esprits fatigués, par prendre le faste des mots pour la grandeur des idées. La pompe la plus vide est le résultat de cette doctrine qui débutait par le mépris de la forme; théorie barbare qui est devenue cynique; car, pour se donner le sentiment de ce qui est simple, elle s'abaisse à tout. Voilà le fruit de cette régénération de l'art si audacieusement prêchée !

Rien n'est simple ni naturel de la façon dont l'entendent tous ces novateurs ardents. La simplicité de la nature est une simplicité riche, savante, compliquée; elle est le résultat de combinaisons profondes. Ce n'est pas trop, pour fixer sur une œuvre humaine un faible reflet du beau, que des élans les plus vifs de l'imagination guidés par les procédés de l'art les plus prudents. Cette brutale impétuosité, qui croit n'avoir qu'à déchirer les voiles et à peindre, se trompe étrangement. Ces formes du beau, qui passent et repassent rapidement sur la face du monde, et dont le reflet tremble et s'agite au fond de notre âme, ne se saisissent point ainsi. Les théories compliquées des arts, les délicatesses timides du goût ne sont que des précautions savantes pour surprendre et fixer ces grandes et fugitives images.

Cette école de critique dont Diderot fut le chef,

continuée et exagérée sans cesse jusqu'à présent, ce culte négligent et affecté du naturel ne peut rien enseigner de beau ni de vrai, car, violent, irréfléchi et cynique comme il est, il n'a presque donné, depuis soixante ans, que des essais informes et des théories capricieuses et inapplicables. Comme toutes les idées excessivement simples en apparence, cette manière de juger l'art a tourné promptement à l'absurdité, parce que le monde et la nature sont des ouvrages plus puissants et plus complexes que cette ignorante et grossière simplicité.

Ainsi la critique que La Harpe représente assez bien ne saurait raconter cette belle et riche histoire de l'intelligence, étant, par métier, concentrée dans la contemplation des procédés extérieurs de l'art d'écrire ; ce champ, trop étroit, a un horizon trop borné. La secte de Diderot, naturellement dédaigneuse du passé, sauf quelques caprices, s'en va poursuivant avec fracas la nature qui lui échappe. Cette secte n'a ni le temps, ni le goût, ni l'instinct, ni peut-être le savoir nécessaire pour suivre dans les siècles les modifications du génie de l'homme.

Il est pourtant une dernière école fort au-dessus des précédentes par la vivacité des impressions, la finesse du tact et l'étendue indéfinie de la compréhension. Celle-là reste à examiner. On y verra, comme en relief, les défauts et les qualités de notre temps :

des esprits cultivés, savants, sagaces, capables d'émotions vives et de mouvements nobles, mais que tout attire et que rien ne peut retenir; volages esprits, captivés tour à tour par la simplicité et par les raffinements du faux goût; tantôt philosophes hardis avec Descartes, tantôt disciples d'un mysticisme confus; aujourd'hui tout entiers à la finesse élégante de la prose d'Hamilton, demain ne comprenant plus que le lyrisme barbare et froid, qui est une partie de notre poésie du moment. Toutes ces admirations, un peu opposées, sont expliquées avec un art infini. C'est comme un ami qu'ils vous présentent que l'écrivain qu'ils jugent ; cachant les défauts sans dessein prémédité, uniquement par engouement du jour, par entraînement d'imagination ; et, toutefois, pour parler avec justice, il reste quelque chose, il reste beaucoup de la lecture de ces analyses si partiales ; on pénètre assez avant dans les détours du talent par cette affectation un peu aveugle.

Mais à coup sûr, comme à presque tout le monde aujourd'hui, il manque à ces intelligences un sentiment assez énergique, assez déterminé de la beauté et de la vérité. Si les signes du vrai étaient marqués nettement au dedans de nous, nous saurions que chercher, sans nous arrêter ainsi nonchalamment au bord de toutes les voies. Mais, c'est la grande maladie de nos jours, et elle se montre mieux quand elle

s'attaque à de grandes facultés. A force de largeur dans l'esprit, à force de facilité à se mettre dans tous les points de vue, à force de faculté de tout comprendre, on arrive à porter à tout une sorte d'intérêt tiède, qui n'est qu'une indifférence agitée. Trouvant partout de quoi s'émouvoir légèrement, de quoi passer une heure ou deux, pour ainsi dire, dans une agréable et facile contemplation, on ne fait plus ce violent et salutaire effort qui établit une harmonie définitive entre l'âme et ce qui est hors de nous. Nous prêtons, plutôt que nous ne donnons, notre affection, notre haine, notre respect. Blasés et intelligents, nous nous laissons aller, nous nous poussons à tous ces vains spectacles qui ne donnent qu'une émotion passagère. Avec cette indolente curiosité que tout conspire à éveiller et à satisfaire, sur ce bateau à vapeur de la civilisation, on parcourt rapidement, et comme d'un œil ébloui et distrait, toutes ces scènes changeantes qui se succèdent devant le spectateur immobile; pensée ouverte à tous les vents, s'arrêtant sans trouble au bord de l'infini avec le scepticisme, s'abîmant par jeu d'esprit dans les rigueurs de la foi catholique, pensant par ennui aux passions violentes de l'Orient, rêvant sans méchanceté une politique immorale et puissante avec Machiavel, ou bien le règne de la vertu stoïque avec les Antonins, s'exaltant devant les sévérités étroites des

républiques pauvres, et les folles splendeurs des monarchies qui vont s'éteindre. Aucune force intérieure ne repousse ce courant d'images qui passe comme sur une glace insensible, brillante. Douce et triste maladie qui engourdit l'esprit dans l'orgueil de tout comprendre et le réduit à l'impossibilité de vouloir et de sentir fortement.

Pour bien juger l'histoire littéraire, cette disposition est mauvaise. Si elle étend l'esprit, c'est en l'affaiblissant. L'intelligence alors, avec son admirable souplesse, en vient à se faire illusion sur tout; ne sachant plus où fixer ce besoin d'émotion, de conviction, qui tourmente tout homme en ce monde, elle se promène d'objets en objets, et va offrir son encens à tous les dieux du Panthéon.

Afin de juger sainement des choses il est nécessaire d'avoir en soi une mesure de ses jugements. L'esprit n'est pas capable de cette immensité de compréhension dont on le flatte, et l'indifférence à tout n'est pas une bonne conseillère pour discerner sûrement le beau du laid et le vrai du faux. Il est besoin d'un type intérieur auquel la raison rapporte ce qui passe sous sa connaissance, au moyen de quoi elle décide du caractère des actions humaines, de la beauté des spectacles, de la grandeur des idées. Si l'homme n'a pas ce moniteur intérieur, il lui faut bien se laisser guider par l'émotion de chaque

moment et chercher ensuite, à l'aide des sophismes que ne fournit que trop aisément à toutes les causes un siècle éclairé et sceptique, de quoi justifier la succession contradictoire de ses caprices.

C'est un beau sujet de méditation que la recherche des éléments dont se compose un jugement sain de la vérité. Il faudrait sonder bien avant dans l'âme pour y étudier le mécanisme impérissable et tous les accidents qui peuvent momentanément troubler son jeu. Nous ne ferons point ici de psychologie, et il suffit d'indiquer en passant, n'insistant que sur un point, sur cette faculté que chacun possède de comparer ce qui se passe sous l'œil de l'intelligence à un dessin intérieur dont les traits sont parfaitement distincts dans l'état régulier de l'âme; mais il est facile de troubler ce fond. Or les grandes agitations intellectuelles de nos temps, les révolutions de pensées, les profondes atteintes du scepticisme ont rompu l'équilibre dans presque toutes les âmes. Les problèmes y ont pris la place des règles. Les tables de la loi sont effacées; que fera le juge? L'harmonie du dehors échappe quand l'harmonie du dedans a cessé. Il ne reste plus guère qu'une infinie curiosité, un miroir intelligent.

Que d'écueils à éviter dans la haute critique! Point de préoccupations exclusives des règles du goût, bien qu'elles soient si nécessaires; point d'aspira-

tions trop vives vers la nature, hors de laquelle, toutefois, il n'y a point de salut ; point de cette flexibilité qui aide pourtant si bien à tout comprendre, mais qui arrive à ne plus juger de rien.

Je vois ces difficultés surmontées par M. Villemain dans la première partie du tableau du dix-huitième siècle publié il y a quelques mois, et dans ce grand ouvrage auquel elle se rattache et qui a laissé de si brillants souvenirs dans nos écoles. J'éprouve en le lisant ce plaisir que donne la philosophie de l'histoire écrite en traits précis et brillants. Voilà les vraies routes de la pensée et le pied des vivants. Ce sont bien les couleurs de la vie ; j'ai confiance dans la vérité de ces récits ; ce ne sont ni des romans, ni des abstractions. Je vois presque passer sous mes doigts cette soie brillante et tous ces fils grossiers qui forment le tissu bizarre, mais solide, de l'histoire ; la vie réelle et les théories, les vains regrets et les folles espérances, la force des choses et la puissance des hommes ; les résistances efficaces de la foule et l'autorité combattue du génie.

J'ai entendu quelquefois des esprits chagrins se plaindre de l'enseignement de nos facultés ; trouver qu'on y allait trop vite et comme on dit qu'on n'approfondissait pas assez. Le reproche est mal fondé. Il est bien clair que le but d'un tel enseignement ne peut être d'entrer dans le détail infini des études.

Le temps manquerait, les profondes études ne se font pas en commun. Ce qui est nécessaire, c'est une direction forte et durable, une instruction qui s'adresse bien plus à toute l'intelligence qu'à la mémoire. Ne voyez-vous pas qu'il n'y a point de leçon plus utile pour un esprit jeune et ardent que d'entendre un esprit supérieur penser rapidement dans une langue vive et pénétrante? Ce qu'il faut chercher pour complément des études, c'est le souffle qui anime, la lumière qui éclaire au loin et qui fait voir les routes à parcourir. Le reste peut s'apprendre tout seul.

Mais les conditions pour imprimer un pareil mouvement sont difficiles à réunir. Comme dans tout ce qui constitue le talent, il faut apporter là des qualités qui paraissent contraires, tant on les rencontre rarement ensemble dans le même homme. Examinons ensemble l'ouvrage de M. Villemain; nous nous ferons plus aisément comprendre par des exemples.

Dès les premières pages, nous nous sentons au point de vue des grands et sages esprits, sans paradoxes, sans recherche, sans subtilité; ce grand air de bon sens qui s'est perpétué comme dans une famille, depuis Cicéron jusqu'à Bossuet et Montesquieu ; une atmosphère saine où l'on respire à l'aise, où l'œil n'est point fatigué par une lumière factice;

la simplicité rapide, la sobriété, la diction brillante mais dégagée; tout le contraire du bel esprit, l'abondance des idées et la rectitude des jugements. Je ne sais guère de livre où, avec tant de pensées fines, élevées, nouvelles, il y ait une si complète absence de paradoxe. M. Villemain ne s'ennuie pas, à ce qu'il paraît, de penser comme tous les gens de bon sens sur les traits généraux des grands hommes. Pénétrant plus avant dans leur génie, il ne voit pas la nécessité de faire un Voltaire ou un Rousseau à sa mode afin d'avoir sur eux des idées nouvelles. Voyez avec quelle finesse il interprète ce génie turbulent de Voltaire, comme il s'anime avec lui. Suivez ce vol ardent et capricieux, et cette pluie d'étincelles qui jaillit de ses ailes rapides; alors le critique s'envole du même essor, et il semble des oiseaux qui se poursuivent en se jouant dans les airs. Mais arrive bientôt le moment où toutes les violences fantasques de Voltaire sont jugées devant la morale.

Ce ne serait point assez, en effet, de cette imagination qui se transporte dans un temps et qui s'associe au génie pour l'expliquer; on doit demander encore la force et la liberté du jugement. Aussi ne craignez pas que, dans ce tableau du siècle passé, l'historien se laisse imposer par tous ces fiers esprits, si brillants et si hardis qu'ils soient. Ils ont

beau lui démontrer, par exemple, que la morale est à peu près à refaire, il résistera à cette impétuosité par trop révolutionnaire. Dans le dix-huitième siècle, si tranchant et si dogmatiquement incrédule, il s'arrête avec plaisir auprès de Vauvenargues. M. Villemain a écrit des pages ravissantes sur cette âme pure et hardie qui n'a, dans une vie triste et dépouillée, que les joies stoïques de la vertu et d'une pensée active : jeune arbre qui croît solitaire au bord des eaux troublées et orageuses. On n'a jamais pénétré si avant dans l'admirable et singulier génie de Rousseau que ne le fait l'éloquent orateur dans les dernières leçons de son cours. L'instinct moral le fait entrer dans le secret de cette nature faible et altière qui s'épure à la flamme d'une imagination sévère. C'est encore le goût de ce qui est honnête et élevé, qui colore si doucement le tableau de la retraite de C. Bonnet et le récit des travaux d'Euler, qui semble s'élever aux pensées religieuses sur les ailes de l'analyse mathématique. Cette même énergie morale anime toute la belle exposition qu'il a donnée de la philosophie du dix-huitième siècle ; discussion savante et simple, dépouillée des formes de l'école et restée précise et catégorique. Ces doctrines étroites et puissantes qui ont remué tant de choses n'ont pas encore aujourd'hui perdu leur force ; elles se sont mêlées au bon

sens des masses, et, comme un remède trop violent, elles corrompent l'instinct public qu'elles ont naguères ranimé. J'aime à les voir repoussées encore par la double force de la dialectique et d'une heureuse éloquence. Dans les batailles régulières d'une philosophie contre une philosophie, toutes les formes de l'abstraction se heurtent les unes contre les autres, l'œil suit avec peine ces idées, réelles sans doute, mais qui passent et repassent comme des ombres sans couleur. Ici c'est un tournoi avec tout l'éclat de la réalité; on voit mieux où portent les coups.

En revoyant tous ces hommes, on comprend mieux ce que valent leurs doctrines, quelle en est la force et quel en est le danger. Dans le cadre de l'histoire et de la littérature, les idées ont du relief et de la couleur.

Mais comment peindre sans confusion toute la variété, toute l'agitation, tous les traits si divers de ce monde turbulent? L'historien y parviendra sans peine, avec cette touche savante, qui semble colorer en esquissant. Une parole forte et souple, qui fait longtemps vibrer la mémoire, ce langage rapide, pittoresque, varié, contient plus d'idées que les plus longs développements. La forme reste dans le souvenir toute empreinte des sentiments qui l'ont dictée. Cette diction brillante, acérée, va rapidement au but

comme des flèches garnies de plumes éclatantes. Dans la marche si prompte de ce discours, dans ses formes libres et nuancées, on entend comme un air qui accompagne les idées et qui les anime. L'imagination de l'auditeur s'émeut ; il voit tout ce qu'on lui indique, dans ses justes proportions, les lointains, l'horizon qui fuit, le premier plan clair et distinct. J'ai entendu dans les vieilles forêts de l'Allemagne, au pied d'un de ces châteaux qui tombent en ruine, les sons d'une musique guerrière. A ce bruit, tout parut revivre dans ces murs à demi écroulés ; on croyait revoir flotter les bannières sur les créneaux et l'acier des casques briller sur les remparts, tandis que l'écho allait se perdre tristement sur les rives du fleuve qui mine l'antique forteresse. Telle aussi est la magie du langage qui fait revivre les siècles qui ont passé. En relisant les pages que M. Villemain a consacrées à l'abbé Prévost, à Rollin, à d'Aguesseau, à Louis Racine, on voit comme un éclat de soleil qui revient tout à coup sur des champs paisibles que l'ombre nous dérobait déjà.

Malgré beaucoup d'histoires du dix-huitième siècle, beaucoup d'histoires détaillées, écrites avec l'intelligente ardeur du prosélytisme ou la sagacité haineuse des partis vaincus, si je voulais bien faire connaître le génie de cette triste et glorieuse crise de l'intelligence d'un peuple, je conseillerais la lecture

du livre de M. Villemain. Il a su donner à la critique la hauteur de la philosophie de l'histoire; il a donné à la philosophie de l'histoire une forme animée qui l'empêche de s'évaporer dans la fumée des abstractions. Peu d'hommes ont été mieux placés et plus heureusement doués que M. Villemain pour faire cette révolution dans l'histoire de la littérature, pour donner chez nous à la critique cette direction nouvelle et plus élevée qui restera peut-être l'un des plus brillants souvenirs de notre temps. L'avenir y trouvera réunis et réconciliés le génie des arts et l'impartialité pénétrante de l'esprit philosophique. M. Villemain a commencé sa carrière d'études à une époque où l'on ne se hasardait guère loin des sources de la belle et saine littérature. Renfermées alors dans un cercle assez étroit, les intelligences n'allaient pas si loin que les armes de la France, et les littératures étrangères restaient à peu près ignorées dans notre pays pendant que nos drapeaux flottaient sur l'Europe. Mais cette culture plus exclusive gagnait en finesse et en pureté de goût ce qu'elle n'avait pas encore en étendue. Après les tristes et prodigieux dénouements de la guerre, l'Europe, que nous cachaient tant de grandes armées, se montra dans sa variété. Les esprits vigoureux, sainement préparés dans des études austères, purent prendre un grand essor. M. Villemain avait le goût trop exercé pour se laisser

aller à une admiration sans mélange de tout ce qui passait le Rhin ou la mer. Il avait aussi l'intelligence trop vive pour rester insensible à la nouveauté de toutes ces perspectives. Il n'eut ni l'entêtement des vieilles écoles, ni le dévergondage étourdi des nouvelles. Il discerna avec une sage réserve ce que la sève nouvelle des littératures du Nord pouvait ajouter à la beauté de ces arbres antiques, transplantés du pied des Thermopyles dans les jardins de Versailles. Heureuse exception dans les temps où nous sommes, qu'un esprit novateur qui garde la sagesse élégante et vive de la raison, qu'une imagination brillante et sensée, qu'une intelligence forte qui peut agiter toutes les questions sans tomber dans les découragements du scepticisme.

Nous sommes loin de l'époque où un écrivain brillant et profond, qui compte parmi les hommes les plus illustres de l'Allemagne savante, pouvait dire de nous :

« Nous voyons une multitude d'hommes, même des nations entières, tellement emprisonnées dans les habitudes de leur éducation et de leur manière de vivre qu'elles ne réussissent jamais à s'en dégager lorsqu'il s'agit de la jouissance des arts. Elles ne sauraient trouver du naturel, de la convenance ou de la beauté, hors de ce qui est conforme à leurs usages nationaux, ou du moins aux usages qui se sont

depuis longtemps naturalisés dans leur langue, dans leurs mœurs ou dans leurs relations sociales. Avec cette manière exclusive de voir et de sentir on peut, il est vrai, par la culture de l'esprit, parvenir à porter une grande finesse de discernement dans le cercle étroit où l'on s'est une fois renfermé, mais il n'y a point dans les arts de véritable juge sans la flexibilité qui nous met en état de dépouiller nos préjugés personnels et nos aveugles habitudes pour nous placer au centre d'un autre système d'idées et nous identifier avec les hommes de tous les pays et de tous les siècles au point de nous faire voir et sentir comme eux [1]. »

Depuis lors, nous n'avons été que trop portés, peut-être, à nous identifier ainsi à des systèmes d'idées qui ne sont point les nôtres ; mais, trouver le point de conciliation entre le génie du pays et le génie étranger ; garder la sainte originalité nationale avec la liberté périlleuse de l'esprit, c'est un nouveau caractère donné encore par M. Villemain à la critique française.

1. *Cours de littérature dramatique*, par M. A. W. de Schlegel.

DES

RÉVOLUTIONS DU GOUT

DU BEAU AUX DIVERSES ÉPOQUES
DE LA LITTÉRATURE

DES

RÉVOLUTIONS DU GOUT

DU BEAU AUX DIVERSES ÉPOQUES DE LA LITTÉRATURE

I

Obscurités de l'histoire. — Raisons de ces obscurités. — Exceptions apparentes pour les histoires de Grèce et de Rome. — Obscurités des anciennes littératures résultant des obscurités de l'histoire.

L'histoire des temps reculés est assurément une étude intéressante pour beaucoup d'hommes laborieux et éclairés. Plusieurs même n'y trouvent pas seulement le plaisir sévère de mettre les événements à leur place, d'en suivre la succession, d'en surprendre quelquefois l'enchaînement, ils trouvent dans cette étude les plaisirs plus vifs et plus pro-

fonds de l'imagination. Ils voient, ou croient voir revivre cette poussière du passé qui a été la société humaine dans d'autres temps. Plus d'un écrivain supérieur nous a laissé des tableaux brillants et pleins de vie, sinon de vérité, des temps déjà bien loin de nous. En lisant les *Martyrs* de M. de Chateaubriand, nous nous figurons volontiers que la société du IV^e^ siècle reparaît brillante de jeunesse dans les rues de Rome, dans ces palais qui s'élèvent au penchant de tous les monts du Latium, dans les bois de la verte Arcadie, au fond des forêts de la Gaule, sur les grèves de l'Armorique. L'Europe barbare et chevaleresque du moyen âge semble ressusciter au milieu de l'Angleterre dans l'histoire des Normands d'Augustin Thierry. Sous la plume de l'un et de l'autre écrivain la vivacité des couleurs, le détail habile et infini des mœurs, la splendeur ou la mélancolie des paysages, tout l'extérieur de l'homme, et tout le cadre dans lequel il se meut, sont reproduits avec tant d'exactitude, au moins apparente, qu'on se prend à croire que, sous ces toges, sous ces armures, sont des hommes semblables aux hommes avec qui nous vivons. Le moyen de croire que la vie n'est pas sous ces accessoires de la vie !

Toutefois ces surprises causées par le talent sont rares. Quand la magie de l'imagination ne transforme pas le passé, sous prétexte de le reproduire

plus fidèlement, les champs de l'histoire sont tristes comme des ruines, et de plus en plus tristes à mesure qu'on remonte les rives du temps. Il semble qu'on n'entend dans ces régions que des paroles confuses, qu'on ne voit que des ombres inachevées ; on y marche à tâtons sous une lumière incertaine, *sub luce malignâ*. Là, je connais à peine les hommes parmi lesquels je passe ; je ne vois point leur visage, je connais mal leurs mœurs, leurs penchants, leurs habitudes. Que mes jugements sur eux changeraient si je pouvais m'entretenir avec eux comme je m'entretiens avec un homme de mon temps ? Même aujourd'hui, avec mes contemporains, combien mes impressions changent quand après avoir entendu longtemps parler d'un homme célèbre, j'arrive à causer une heure avec lui, à le surprendre dans le laisser-aller de la vie courante ! Que je sais peu de choses des personnages les plus connus de l'histoire, si je ne sais que peu de choses non plus d'un contemporain célèbre qu'il ne m'a pas été donné d'entretenir !

Il ne faut donc point s'étonner que l'histoire en général attire si peu les esprits ; qu'elle dise si peu aux imaginations de l'ordre moyen. Rien, cependant, ne devrait avoir un plus vif intérêt pour l'homme que les hommes qui l'ont précédé dans la vie s'il les pouvait bien voir et bien connaître. Mais ces

ombres inachevées ne lui font guère l'effet de ses semblables ; il leur manque trop des conditions qui font un être vivant. C'est pour ces raisons que le vulgaire préfère les romans à l'histoire. Les romans lui offrent au moins des hommes tout entiers qu'il croit reconnaître. Celui qui se livre laborieusement à l'étude de l'histoire y trouve sans doute des satisfactions que donne toute étude attentive. L'esprit se plaît à tout ce qu'il regarde longtemps ; il y trouve ce qui y est, et surtout ce qu'il y met ; mais les intelligences vives qui se plaisent dans un exercice facile de leurs facultés trouvent plus de réalité dans les fictions que dans le réel de l'histoire. Car les lacunes de l'histoire sont telles qu'il est besoin d'une imagination forte, laborieuse et téméraire pour les combler, ou bien, comme il arrive souvent dans cette étude, on se contente d'autre chose que d'un tableau ressemblant de la vie humaine, comme une suite de dates, une classification régulière de débris plus ou moins bien conservés, ou encore une sorte d'enchaînement abstrait de causes et d'effets ; en un mot, la philosophie de l'histoire ou les curiosités de détail de l'érudition qui reconstruirait peut-être les maisons de Pompéi, qui déterminerait les coutumes, les institutions, les usages de la cité, mais qui ne cherche ni ne trouve les hommes qui habitaient ces murailles en vue de la mer et du Vésuve.

Que le commun des hommes ait tort ou raison de ne pas prendre un bien vif plaisir dans l'histoire, et surtout dans l'histoire des époques très éloignées de nous, il n'importe. Ce que nous voulons constater, c'est que le tableau du passé est tristement lacéré ; que l'œil en saisit mal les détails qu'il y cherche d'abord ; que les personnages qui le remplissent nous apparaissent mutilés, avec des traits indistincts ; que nous sommes incapables de discerner dans ces portraits effacés les nuances qui font pour nous dans la vie toute la différence entre un homme et un autre homme. Nous savons, en gros, il est vrai, qu'ils étaient bons ou mauvais, beaux ou laids, spirituels ou de peu d'esprit ; mais qu'est-ce que ces vagues renseignements pour prendre intérêt à un drame ?

Otez du monde dans lequel vous vivez, des gens avec lesquels vous passez votre vie, toutes ces touches délicates qui sont ce que l'on nomme vulgairement le *je ne sais quoi*, ce qui est le tout de chacun et qui ne saurait se dire en paroles, que restera-t-il de ces personnes et qu'en apprendrez-vous à ceux qui ne les connaissent pas, en leur disant qu'ils sont vifs ou flegmatiques, d'un esprit prompt ou d'un génie lent, qu'ils ont de la bonté ou un caractère âpre ? Tous ces termes généraux, tout ce que la langue peut trouver de tours, ne saurait jamais

peindre ce qu'un coup d'œil pénètre à l'instant. Ces gens dont me parle l'histoire ne sont rien précisément que des hommes dépouillés de leur *je ne sais quoi*. Voilà une première donnée qui ne contribue pas peu à refroidir pour eux. Ajoutez qu'à mesure que l'image des temps passés s'éloigne, l'image, la connaissance des lieux, des institutions, des habitudes, des langues s'efface et s'affaiblit aussi. Dans l'ensemble de tous ces faits, il y a aussi un je ne sais quoi qui échappe inévitablement à distance. L'histoire est une peinture semblable à ces tableaux de l'enfance de l'art, où des couleurs crues et en petit nombre peignent à l'œil des traits grossièrement accusés, sans aucune des transitions fines que la nature garde dans la distribution des couleurs.

Il y a pourtant une apparente exception à cette règle que nous semblons poser si durement. Qui ne se flatte d'avoir surpris dans leur vérité les beaux âges des deux antiquités classiques ; qui ne croit avoir vu Athènes et Rome dans leurs historiens, leurs poètes, leurs orateurs ? qui ne croit avoir vu César, Cicéron, Périclès, Démosthènes ? La vie du collège nous fait croire que nous avons vécu familièrement avec ces hommes et dans ces grandes cités.

L'imagination de l'enfance et de la jeunesse dans sa première vivacité, a donné à tous ces tableaux de

la vie antique des formes précises que l'érudition toute seule n'a pas fournies. Pour nous, le premier éveil de l'esprit s'est rencontré avec l'étude superficielle de ces époques célèbres ; nous y avons mêlé de bonne heure nos propres rêves. Les Grecs et les Romains nous ont été donnés à l'entrée de la vie comme des types de la sagesse, de la grandeur, de la force, de l'énergie dans le bien ou dans le mal. Par suite de notre éducation, nous avons mis sur toutes ces figures quelque chose de la disposition au romanesque et au grandiose qui est un trait de la première jeunesse, mais que toutes ces images sont loin de la réalité ! Il le faut bien admettre ; car je vois que ces histoires de l'antiquité disent des choses contraires suivant la pente des générations ; les vieux magistrats des parlements y trouvaient des autorités pour la fidélité à leurs maîtres ; Rousseau et madame Roland y puisaient la passion d'une république idéale, et les bustes des vieux Romains excitaient aux crimes dans les jours de la terreur.

Les idées que nous nous en formons dépendent encore plus de notre disposition d'esprit que de ce que nous en savons nettement. Ce sont les romans sérieux de notre premier âge ; la passion y voit et y met ce qui lui convient. En voulez-vous une preuve assez décisive ? Quand après avoir longtemps rêvé de Rome, vous en être fait des images

confuses et brillantes, vous vous trouvez un beau jour dans les murailles de la véritable Rome, vous sentez qu'il faut relire ses historiens et ses poètes, vous sentez que vous les avez mal entendus jusqu'alors. Le simple aspect des lieux vous montre les erreurs de votre imagination. Que serait-ce si la cendre qui fut les Romains, venait à reprendre sa forme première, et que la vie des temps de Sylla, de Cicéron, d'Antoine, d'Octave, se ranimât dans ces murailles ? *Ipsi sibi somnia fingunt.*

On le voit, pour être un sujet d'intérêt assez vif, cette histoire de Rome et de la Grèce ne nous transporte guère dans la réalité de ces temps écoulés. Nos songes y tiennent plus de place que la figure exacte du passé, et si le tour particulier de l'éducation dans les temps modernes nous a donné avec ces âges lointains une apparence de familiarité, un examen un peu attentif nous montre aisément ce qui nous manque pour bien entendre le génie de ces peuples, pour entrer dans le secret de leurs mœurs, de leurs institutions, de leurs langues. La brume qui couvre les champs du passé s'étend aussi, quoiqu'avec un voile plus léger, sur les rives du Tibre et de l'Ilissus.

Horace erre nonchalamment autour de sa fraîche retraite de Tibur ; il promène ses regards sur la vaste vallée du Tibre, où il voit étinceler vers Rome

les toits dorés du Capitole, et, surpris par la mélancolie, il s'écrie :

Mortalia facta peribunt.

Toute œuvre de l'homme périra, tout, et les ouvrages même élevés par les mains du puissant dictateur, et ces camps menaçants et ces routes magnifiques parcourues par des armées victorieuses et ces enceintes où la mer vient balancer mollement les vaisseaux d'Actium. Horace ne disait pas encore assez sur l'énergie destructive du temps ; il ne savait pas bien encore tout ce que cet autre dictateur fait rentrer d'un signe dans l'ombre de la mort. Non seulement la domination de Rome s'écroulera, la pourpre de son sénat tombera en poussière, non seulement la cendre des Césars sera dispersée, la mort fera bien plus. Un temps viendra où les hommes ne comprendront plus qu'à demi les pensées qu'Horace se plaît à renfermer dans ses vers brillants. La nuit tombera aussi sur les images si vives dont il colore son style. Comme les traits de Délie ne seront plus vus par des yeux mortels, non plus les générations à venir ne comprendront dans toute leur grâce et leur vivacité ces strophes qui faisaient rêver Délie. Peut-être qu'Horace lui-même ne reconnaîtrait plus ses pensées, ses impressions dans les doctes commen-

taires que les écoles de Paris, d'Oxford, de Rome même donnent aujourd'hui de ses vers. Des idées nouvelles, des sentiments nouveaux se glisseront furtivement sous les mots de ses odes, et ainsi la pensée de l'homme, cette pensée qu'il se plaît à croire impérissable, s'altèrera et tournera peu à peu à un autre sens. Mille fausses lueurs remplacent ce qui était la vraie lumière, et, dans notre superstition pour l'antiquité, nous créons des fantômes, là où nos yeux ne peuvent plus discerner le vrai sens :

Aut videt aut vidisse putat per nubila lunam.

Prétendons-nous donc que nous ne comprenons rien de l'antiquité, rien du passé, d'un passé quelconque ? Non assurément. Nous arriverons bientôt à limiter ce que nos assertions semblent avoir de téméraire et d'excessif. Il n'est guère possible de tout dire à la fois sur un sujet si délicat, et nous réclamons quelques moments de patience. Nous nous bornons en ce moment à soutenir que le passé, hommes et livres, est bien loin d'avoir pour nous, soit la clarté, soit la vivacité de ce qui est de notre temps ; en un mot, on n'entend bien que son temps, que sa langue, que ses contemporains.

On supplée au passé en l'altérant par l'imagination ou par une érudition moins fine que la réalité. Les nuances délicates qui sont une partie précieuse

du beau dans les lettres et dans les arts s'évanouissent quand les mœurs, les institutions, les langues ont changé. L'homme du passé est pour l'homme du présent un étranger qui parle une langue étrangère.

II

Du beau. — Où est-il en littérature ? — Peut-on le reconnaître dans les anciennes littératures ? — Que le beau doit se trouver, dans une certaine mesure, dans toutes les grandes littératures. — Variété des sources où l'homme puise les idées et les formes du beau : La nature, première source ; l'homme, sa grandeur individuelle, sa grandeur dans l'histoire, seconde source. — Les sciences, autre source. — Remarques sur le plaisir de l'homme, quand il entrevoit l'inconnu. — La contemplation du beau sous une forme engendrant d'autres formes du beau, nouvelle source. — Travail de l'imagination sur les obscurités du passé, autre source du beau.— Autre source : l'étude d'une littérature donne de nouvelles idées à d'autres temps.

Mais que faut-il conclure de ce qui précède? Ces époques que je ne comprends plus qu'à demi ont-elles connu la vraie beauté littéraire? S'il est vrai que ce qui plaît à une génération n'est plus entendu par une autre, ce charme qui est si fugitif, qui a disparu tout à coup, n'est donc rien de réel, de solide, d'*absolu*, comme dit la philosophie? Si ce qui est beau un jour n'est plus beau un autre jour, c'est donc que le beau est une affaire de mode et n'a pas

de fondement plus réel que le caprice? Ou bien le beau a-t-il été donné par privilège à une époque, et toutes les autres époques en ont-elles été privées? Et cette époque heureuse, est-elle la nôtre, est-elle l'antiquité, est-elle le moyen âge? Qui sait? qui peut le dire, dans cette contradiction de sentiments? Pour quiconque pense que le monde est réglé par une intelligence, pour quiconque a éprouvé, ne fût-ce qu'une fois en sa vie, ce sentiment vif et profond que cause la vue du *beau*, il n'est guère possible d'admettre que la Providence ait voulu priver certaines générations de ces émotions salutaires; qu'il y ait des siècles qui n'ont rien entendu de ce langage qui se sent au fond de l'âme, et qui laisse voir par éclairs ce monde invisible et parfait dont celui-ci n'est que l'ombre. Quand on étudie l'artifice de l'intelligence humaine, on y voit clairement que ce sentiment du beau est le principe même de son activité et la source de son perfectionnement. Est-il raisonnable d'admettre que cette voix qui invite l'homme à être homme dans la force du mot ne se soit pas toujours fait entendre, et n'est-il pas conforme à l'idée que nous nous faisons de la sagesse divine de croire que ces divins exemplaires de la beauté ont eu dans tous les âges leurs interprètes, et que Dieu a toujours tenu sous les yeux des hommes ces modèles du bien

et du beau, afin qu'ils pussent, dans une certaine mesure, y conformer leurs pensées et leurs actions et réaliser par là l'œuvre de l'humanité? Il vaut mieux croire que nous n'entendons pas bien nos devanciers que de penser qu'ils ont rêvé seulement des chimères, et que leur imagination s'est émue, exaltée, élevée par ce qui excite seulement de nous un sourire de pitié. Il n'est pas impossible, à notre sens, d'expliquer et pourquoi la littérature des autres âges, à quelques exceptions près, nous dit si peu, et comment ces œuvres que nous sommes portés à dédaigner ont inspiré légitimement à nos pères ces sentiments d'admiration que nous avons peine à nous expliquer à présent.

Il n'est pas bien téméraire de poser en principe que le beau, dans ses diverses manifestations possibles, dépasse de beaucoup en grandeur, en variété, en fécondité, l'intelligence et l'imagination de chaque homme et même de tous les hommes. De quelque côté que nous tournions les regards, nous entrevoyons partout, sur les hauteurs, à l'horizon, les sources des grands spectacles, des grandes idées, des nobles émotions. La nature, dans ses tableaux gracieux ou terribles, prend sans cesse des formes nouvelles qui ravissent le peintre et déjouent tout l'art de son pinceau. La mer de Naples, aux heures de son sommeil, vous plonge dans une rêverie qui

contient des secrets sans nombre, que vous ne pouvez démêler; la vague qui se brise incessamment contre les falaises mélancoliques de Bretagne, inspire à son tour une tristesse pleine de pensées confuses. Parcourez la terre : à chaque nouvel aspect, vous entendez, dans la solitude des paysages, des voix nouvelles qui murmurent des choses nouvelles aussi.

Car l'homme est fait de telle sorte que le monde extérieur, dans sa pompe, dans son repos, dans sa tristesse, lui parle du monde moral par ses bruits et par ses images. Il peut être longtemps distrait de cette vue, mais sitôt qu'il y prête son attention, le charme qui le surprend le plonge dans un monde nouveau. Il voit à la fois et la beauté de la nature et la beauté supérieure à la nature, que celle-ci semble annoncer. Chaque trait de ce dessin infini de l'univers semble envelopper, et enveloppe sans doute, un secret qu'on entrevoit et qui se dérobe. Où est l'imagination capable de tout saisir dans cet immense tableau? Un coin de cette toile éclatante suffit à l'activité des esprits les plus actifs et les plus profonds.

L'homme lui-même n'est ni moins varié, ni moins profond que la nature. A mesure qu'il s'examine ou qu'il observe ses semblables, il y découvre des régions inconnues. On peut lui dire : « Vous ne savez

de quel esprit vous êtes animé. » Il porte en soi bien plus de richesses qu'il n'en connaît ; le travail lent et assuré de la civilisation les fait éclore tour à tour. Sous le désordre apparent de ses passions, mêlées de ses caprices et de ses soudaines illuminations, on voit que lui aussi est issu de race divine, et on dirait qu'il sait confusément les mystères de l'univers...

Ab mi genus ab jove summo.

La science de l'homme est inépuisable comme la science de la nature, et à travers les obscurités de l'histoire, les aventures du genre humain ont la même grandeur mystérieuse que le fond des mers, ou la profondeur des cieux. Si des siècles privilégiés en apparence ont donné des passions primitives de l'homme des images si vives qu'on ne les saurait oublier, le jeu puissant et varié de ces formes premières et fondamentales de l'âme a tant de tours et de détours que l'homme étonne l'homme à chaque siècle par ses transformations soudaines ; il est toujours ancien et toujours nouveau ; d'âge en âge les âmes passent par mille métamorphoses sous les nouveaux soleils des nouvelles civilisations. Qui oserait se vanter d'avoir connu le tout de l'homme ? Qui peut se flatter de savoir tout ensemble ce qu'il a été et ce qu'il sera ?

Ce n'est pas assez, pour défier toute intelligence,

des aspects toujours nouveaux de la nature prise comme spectacle, ni de ce drame toujours en action où l'humanité laisse bien loin derrière elle Molière, Shakespeare, La Bruyère et Racine. Les sciences, proprement dites, découvrent encore, derrière le rideau éclatant de la nature, des avenues infinies qui semblent mener à des mondes nouveaux cachés derrière le monde visible; et ces sciences, dans leurs découvertes sans cesse croissantes, étendent sans mesure le champ de nos connaissances spéculatives, et descendent dans tous les détails de la vie pour la rendre plus sûre, ou plus aisée, ou plus active; elles touchent aux deux infinis, en rendant pour ainsi dire de plus en plus sensible que l'univers créé n'a point de bornes, et que le moindre atome a été travaillé par la sagesse la plus subtile; et ces sciences qui échappent, il est vrai, dans leurs enchaînements, à l'attention légère de la foule, font cependant pénétrer dans toutes les intelligences je ne sais quelles nouvelles notions du grand mystère du monde. La poésie, cette science émue et populaire, réfléchit cette lumière lointaine; la poésie des siècles savants prend ces teintes qui font reconnaître une eau profonde.

Arrêtons-nous un moment au bord de tous ces magnifiques abîmes, et remarquons dès à présent que l'homme se plaît à se sentir surpassé par tout

ce qu'il entrevoit en soi et autour de soi. Il éprouve, à la vue de tout ce qu'il tente d'approfondir, un peu ce que sentait Tite-Live en voyant se dérouler dans sa pensée les annales du peuple romain : « Je me » compare, disait-il, à un homme qui s'avance du » rivage vers la haute mer ; je sens mes pieds qui se » dérobent sous des flots de plus en plus profonds. » Partout, devant nous et autour de nous, est cet Océan sans bornes. La pensée ne saisit le bout de rien, pas plus du fini que de l'infini; elle ne sait pas bien ce que lui dit la nature dans ses pompes, mais elle y soupçonne avec joie ce qui lui échappe; elle est saisie à la vue du jeu terrible des passions, trouvant avec une joie bizarre l'homme, dans qui elle habite pourtant, un hôte étrange et mystérieux; elle se confond quand elle fait un pas dans ces routes des sciences dont on ne voit point l'horizon, et son plaisir de savoir est bien moins vif encore que cet autre plaisir qui l'accompagne, de voir les champs de l'inconnu devant elle. Ces méthodes puissantes des sciences qui n'ont encore rien atteint de ce que promet leur force, l'esprit de l'homme les regarde avec une terreur mêlée de volupté, comme des chevaux divins écumants à l'entrée de l'infini.

Ce que nous savons ne nous sert qu'à contempler ce que nous ignorons, et le beau, à le définir profondément, est une brillante image de l'in-

connu. L'homme que nous décrit la psychologie des philosophes se retrouve encore ici, comme pour vérifier l'exactitude de la science. Chaque trait du fini révèle un infini.

Poursuivons maintenant pour montrer encore, sans pouvoir en épuiser le dénombrement, les sources variées du beau et la diversité des combinaisons qui mènent l'esprit dans la région habitée par ces songes plus beaux que ce que nous voyons.

Non seulement la nature, les passions de l'homme, les profondeurs des sciences, excitent directement et diversement l'imagination et la poussent à la recherche de l'idéal, mais la vue des images de cet idéal, réalisées par les arts, comme la musique et la peinture, ou par la poésie, suscite dans les âmes d'autres images de ce même idéal ; la musique de Mozart guidait les pinceaux de l'auteur de *Corinne* quand elle peignait l'Italie, et les airs de *Don Juan*, cette harmonie si éloignée en apparence de tout rapport avec le sujet qui l'occupait, lui faisaient revoir, par leurs côtés les plus poétiques, les rives du Tibre et la campagne de Rome. Des sons évoquent des images pour le poète ; à leur tour, les images du poète, sans liaison apparente, donnent tout à coup au musicien les motifs les plus brillants de sa composition. Ce sont là comme les échos du monde

idéal produits sans lois connues ou plutôt par des lois inconnues.

Ce n'est pas tout encore. Si l'histoire du passé est incomplète, si ses tableaux manquent de tous ces détails vrais, de ces traits caractéristiques que le temps emporte, tel est pourtant le tour de l'imagination que ce lointain des âges écoulés l'éveille et l'anime. Par une pente singulière mais invincible, nous mettons volontiers dans ces champs devenus déserts toutes les formes de l'idéal que nous poursuivons sans cesse. Nous achevons ces esquisses de l'homme que nous entrevoyons dans la nuit du passé ; le génie s'élève à l'idéal, parce que le génie a besoin toujours d'un premier mot de la réalité pour s'élever aux conceptions supérieures ; le passé, avec ses obscurités, lui est un heureux prétexte. C'est ainsi qu'un âge d'or est placé au fond de l'horizon historique, que les vieilles et turbulentes républiques de l'antiquité ont pris dans la poésie les formes paisibles et majestueuses d'une sagesse surhumaine, et que le moyen âge, retravaillé par l'esprit des temps nouveaux, s'est métamorphosé parfois en images charmantes de la grâce, de la force loyale, de la rêverie savante et profonde. Bossuet voit dans l'Égypte muette un peuple de sages ; la magnificence colossale de ses ruines, quelque récit confus des historiens sur le gouvernement de cette

nation lui suffisent pour évoquer dans la gravité féconde de son imagination une race d'hommes que la terre n'a jamais connue, sans égale et sans modèle pour la gravité, le sérieux, la profondeur des vues et l'énergie du sentiment religieux. Le Tasse, du sein de la Renaissance, contemple la barbarie du onzième siècle, et ce bruit de chevaux qu'il entend, ces pavillons qu'il voit flotter, ces cris de guerre confus qui viennent des bords du Jourdain, cette trompette guerrière qu'on entend du côté de l'Orient, cela suffit pour lui faire rêver Clorinde, Renaud, Armide, Tancrède, Herminie. Les débris du passé deviennent féconds, et l'on y voit s'élever, sur les ailes de l'imagination, une race nouvelle fille de l'idéal et du passé,

De l'antique Jacob, jeune postérité,

et chaque génération littéraire va chercher des inspirations nouvelles dans ces obscurités de l'histoire dont le tableau change sans cesse, et suivant la distance, et selon le point de vue d'où on le regarde.

Enfin, chaque siècle, à son tour, tire des beautés nouvelles de l'imitation de ses devanciers, qui semblerait ne devoir produire que des copies de plus en plus pâles des génies disparus, comme les familles des hommes se perpétuent sous des traits toujours nouveaux. Les grands esprits du siècle de Louis XIV,

modifiés par l'étude de l'antiquité grecque, créent de nouvelles figures de l'éternelle beauté, qui ne sont tout à fait ni l'antiquité grecque, ni le pur esprit de la France du dix-septième siècle. C'est la Grèce et le génie français qui s'unissent, et de là sortent des familles nouvelles, nobles, élégantes, animées de sentiments vifs et profonds, ayant l'ardeur des passions du Sud et la retenue des enfants du Nord. C'est ainsi que dans quelque île de l'archipel des Cyclades, le voyageur français rencontre un compatriote qui a épousé quelque jeune Grecque ; les enfants ont les traits des deux races mêlés dans une heureuse harmonie. Chaque temps s'est attaché particulièrement à la littérature ou d'un autre temps ou d'une autre nation, et chaque fois, de cette contemplation sont sorties des productions originales, qui manifestent de nouveaux et brillants côtés de l'inépuisable vérité. Il semble que les livres aient la même fécondité que les générations des hommes. Il est même à remarquer qu'il est une classe d'esprits d'élite, qui n'ont pas besoin de regarder aux choses réelles pour s'élever à l'idéal. On s'est fort raillé de ceux qui n'ont vu les forêts que dans l'Eden de Milton, les splendeurs des cieux que dans le paradis du Dante, les orages que dans Virgile, et, bien que cette fréquentation exclusive des peintres fasse trop négliger la vue directe des choses dignes d'être pein-

tes, il est vrai pourtant que cette vie passée dans le pur domaine de l'art donne aussi des inspirations qui sont d'une poésie vraie. Un esprit juste, s'il est aidé par une imagination vive, entend le vent courir sous les bois de l'Eden de Milton comme sous le dôme des forêts réelles, parce que le vrai beau contient le réel, comme la réalité recèle en elle les semences du beau.

III

Résumé de ce qui précède. — Impuissance de l'homme d'embrasser à la fois toutes les formes du beau. — Les générations se les partagent. — Même sujet. Explication. — Le génie de l'homme exclusif.

Nous avons essayé de montrer à combien de sources diverses se renouvellent sans cesse les littératures. Tout, dans ce vaste monde qui nous environne, excite l'imagination, lui suggère l'idée du parfait, et lui fournit de nouvelles couleurs pour essayer d'en donner quelque nouvelle image : la nature par son sourire éternel et changeant ; les sciences dans ce progrès qui va vers l'inconnu et de l'inconnu à l'infini, l'âme de l'homme agitée sans cesse de nouveaux mouvements par une force mystérieuse qui le pousse il ne sait où ; ces arts qui par un trait, par un son, font voir des mondes nouveaux; ces bruits inspirateurs qui sortent de la tombe des nations qui ne sont plus et qui en disent plus que ces nations n'en ont dit dans toute la force de leur vie sur la terre ;

ces traditions mêlées de l'idéal reproduisant sans épuisement des formes nouvelles et inattendues, tout cela apportant avec le cours des âges de nouvelles manières de voir, de sentir, de réaliser la beauté. Où est l'esprit de l'homme capable de concevoir, d'éprouver à la fois, d'embrasser d'une seule vue toute cette richesse de sentiments et d'impressions? On peut bien écrire une histoire des arts ou de la littérature, mais nul homme, nulle génération n'est assez forte, n'a pour ainsi dire une assez vaste sensibilité, une imagination assez compréhensive pour jouir en détail de cet immense spectacle.

Il faut bien s'y résoudre, chaque génération ne voit qu'un côté du beau. Il faut que ce vaste empire soit partagé dans le temps ; voyons à quelles conditions et sous quelles réserves.

L'homme est fini, qu'est-il besoin de le répéter? Il oublie ce qu'il savait pour apprendre ce qu'il ignorait encore ; une vive impression en oblitère une autre ; il est curieux et oublieux. Quand le soleil renaît, il ne sait plus s'il a traversé des jours tristes ; il est tout entier au moment présent; le tour d'imagination qui le domine teint tout ce qui l'environne de ses couleurs ; il tombe aisément sous le joug de l'habitude, de l'habitude d'esprit comme de l'habitude dans les détails de l'existence ; il a peine à comprendre ceux qui vivent le plus près de lui, dès qu'ils

n'ont ni ses goûts, ni les passions qui le dominent; les ouvrages d'imagination qu'il préfère, disons mieux, les seuls qu'il entende, sont ceux qui abondent dans son sens, qui lui redoublent ses propres impressions par la magie du talent; il n'a pas même toujours besoin du talent dans ce genre; il recherche surtout, avant tout, son image, la peinture de ses mœurs, nouvelles raisons de croire ce qu'il croit, d'aimer ce qu'il aime. Regardez-le attentivement alors qu'un peu d'ennui le porte à se dépayser; son plaisir alors est de chercher des contrastes dans les coutumes étrangères, parce que ces différences lui font sentir plus vivement le tour particulier de ses propres goûts. Un Français jouit en Angleterre de tout ce qui n'est pas la civilisation particulière de son pays; il note ces différences avec un sourire un peu moqueur, sans songer à entrer dans l'ordre d'idées auquel correspondent ces différences.

Quelquefois le contraire arrive : le Français se fait anglomane, par un autre effet de sa faiblesse; il lui faut être tout un ou tout autre; il n'est pas capable de tenir ensemble tant de diversités. C'est peut-être pour cela que les gens qu'on nomme sensés et modérés, qui comprennent un peu toutes choses, choisissent partout ce qu'ils croient bon et rejettent ce qu'ils croient mauvais, sont froids, souvent sans grande vivacité d'imagination, sans grand esprit

d'entreprise. On dirait que le foyer de l'âme humaine est étroit, que trop d'aliments étouffent la flamme, et qu'un courant rapide, dans un seul sens, peut seul entretenir son énergie. L'âme de l'homme est comme la fille de Cérès qu'Ovide nous montre les mains remplies de fleurs qu'elle cueille en folâtrant sur le penchant des monts de Sicile ; quand de nouvelles fleurs l'attirent, la jeune déesse jette le bouquet qu'elle a dans les mains.

IV

Les changements dans l'histoire d'un peuple amènent de nouvelles faces du beau à contempler. — Effet des lieux pour changer les images et les formes du beau. Exemples : l'Écosse, l'Italie méridionale.

Cette disposition exclusive, qui a ses racines dans la nature même et qui semble bien d'accord avec le plan de la Providence, chaque peuple, et, dans chaque peuple, chaque génération, la montre dans le cours de l'histoire. Toujours sous l'effort inévitable et continu du temps, quelquefois par des secousses soudaines, les coutumes, les mœurs, les préjugés, les religions, les croyances changent; les langues s'altèrent ; les connaissances s'étendent ou s'effacent, et, suivant ces vicissitudes, les hommes tournent leur intelligence et leur imagination vers un certain point de l'horizon intellectuel, et nous avons vu précédemment avec quelle infinie variété les semences du beau sont prodiguées. Elles dorment longtemps dans leur immobile énergie jusqu'au jour

marqué pour leur développement, et sans doute l'heure de chaque développement est marquée d'avance ; sans doute il est résolu d'en haut que l'humanité verra tour à tour toutes les faces du vrai et du beau. Nous dirons bientôt comment cette succession élève sans cesse l'homme à un degré supérieur, et nous espérons montrer que les descendants, pour oublier ce qu'ont à bon droit admiré leurs pères, n'en gardent pas moins quelque chose qui agit encore, quand il est oublié.

Mais que chaque génération ait un tour d'imagination qui ne la rend attentive qu'à un ordre de beautés, tout le passé est là pour le dire. Le temps conduit progressivement les hommes en face de spectacles nouveaux, il leur donne des pensées que n'ont point eues leurs pères, il travaille les langues pour en faire des instruments propres à exprimer ce qui n a point encore été pensé. Les lieux, les climats, diffèrent aussi, et ces lieux, ces climats, disent d'autres choses à l'intelligence, la préparent à concevoir d'autres choses. Les montagnes d'Écosse éclairées d'une lumière sobre et triste disposent l'esprit des poètes des lacs à des pensées graves. Quand le soleil se lève sur les eaux du *Lomond*, il appelle l'homme aux plaisirs d'une vie retirée et méditative, à la contemplation d'un Dieu qui se montre dans les bois rougis par l'automne. On y rêve à une sagesse bien-

veillante, profonde comme les eaux de ces lacs, qui inspire le goût du silence des passions, les vertus de famille, dans ce cadre charmant d'un horizon limité. Le Tasse, au contraire, errant sur les rochers de Sorrente, à la vue d'une lumière éblouissante, d'une mer transparente où nagent les îles du golfe, rêve les nobles passions de la guerre; il voit le sourire d'Armide, il entend le hennissement du cheval de bataille, il entend le soupir de Clorinde sous la cuirasse de la guerrière. La fascination de cette nature ardente de l'Italie méridionale montre un idéal couronné de feu, et la passion met sur la voie d'autres secrets que ceux révélés par la paisible nature de l'Écosse. Le pêcheur qui parcourt la baie de Naples sait d'où viennent ces chants du Tasse; il a en lui une même source d'émotions confuses qui le met en rapport avec le poète de Ferrare. L'Écossais qui a ouï si souvent les voix mélancoliques du vent dans ses montagnes, répète comme un écho de ses impressions personnelles les vers de Scott sur la fuite des années.

V

Effets des religions pour varier les formes du beau. — Exemple : Eschyle. — Temps de Sophocle, etc. — Lucrèce. — Port-Royal. — Saint Bernard. — Rousseau. — Chateaubriand.

Mais chaque pays, dans le cadre fixe de son climat et de ses horizons, subit des changements qui poussent les esprits et les imaginations dans d'autres voies. Les religions, images mobiles du monde invisible, s'emparent des cœurs, amènent des explications particulières de tout ce qui est, reflètent leurs teintes bizarres ou mystérieuses sur les plaisirs et sur les peines de la vie, sur les berceaux comme sur les tombeaux; elles inquiètent ou règlent les désirs et les passions; elles animent ou décolorent la nature visible. Ces religions ont leurs jours de domination, leurs déclins, leurs retours; elles partagent encore l'empire quand elles vont le perdre; elles se transforment et se conforment à l'esprit des temps pour garder quelque domination. Ces révolutions plus ou

moins sensibles détournent successivement les intelligences vers d'autres contemplations. Les ombres colossales des divinités du vieux monde pèsent sur les drames d'Eschyle; des rites étranges, des traditions ténébreuses forment comme un cercle magique autour de la scène où s'agitent les passions humaines. Le poète, à côté de son Prométhée sur les sommets du Caucase, regarde bien plus les fantômes de l'ancien culte que le monde réel où il a placé sa légende tragique. Les cris menaçants des oracles retentissent bien plus dans ses vers que les orages de la montagne, et les plaintes confuses et gracieuses des Océanides le rendent insensible à la voix des mers. Quand s'affaiblit l'empire de ces dogmes, quand ces dogmes sont, pour ainsi dire, civilisés par la témérité de l'esprit grec, le brouillard tout plein de divinités menaçantes se dissipe; l'homme regarde l'homme et la nature; il la peint et l'embellit à la fois, et, du sommet de toutes les collines couronnées de temples, des dieux faciles excitent l'homme à se développer librement au brillant soleil. C'est le temps où l'humanité, sérieuse et gracieuse à la fois, reproduit sous mille et mille formes les images les plus sereines de la beauté; mais, comme dans les songes de la jeunesse, il y manquera cette ombre de tristesse que donnera aux artistes d'un autre âge une vue plus profonde des secrets de la vie.

Et pour ne prendre qu'un des effets des religions sur la direction des idées et le tour d'imagination, remarquons que, par une loi à peu près constante, vous voyez dans la littérature pâlir ou se colorer le monde extérieur, suivant que les dogmes s'imposent plus ou moins sévèrement aux hommes. On dirait que la nature se cache à l'aspect des dieux qu'elle ne connaît point. Elle s'épanouit et rayonne dans les chants de Lucrèce qui a secoué le joug de la théologie romaine ; elle n'est qu'une ombre sans couleurs pour les solitaires de Port-Royal élevés pourtant dans l'étude de la riante antiquité de la Grèce. Mais la majesté du Dieu qui règne sur les cœurs abolit pour eux les splendeurs du monde créé. Les bois sont muets autour d'eux, comme quand le tonnerre lointain fait taire les oiseaux sous la feuillée. Le temps est proche cependant où le dogme s'affaiblissant laissera l'homme attentif aux merveilles parmi lesquelles il vit. Dans un siècle incrédule, Rousseau voit enfin la beauté de ces monts, de ces eaux que saint Bernard avait regardées d'un œil méprisant, et M. de Chateaubriand semble avoir gardé quelque chose du scepticisme de son temps quand, pour ramener les hommes au Dieu qu'ils avaient quitté, il replace les autels des chrétiens au milieu des pompes de la nature.

VI

Effets des traditions d'un peuple sur les formes du beau. — Shakespeare et autres. — Lord Byron et autres. — Traditions orientales.

Il n'entre pas dans mon plan d'épuiser toutes les formes sous lesquelles les religions, au temps de leur puissance ou de leur décadence, modifient les pensées et les sentiments d'une nation. J'en ai dit assez pour montrer, par quelques exemples, quel genre d'action elles exercent, et comment les révolutions ou les simples altérations de croyances religieuses font voir l'univers et les choses humaines sous un jour nouveau. Achevons la revue de ces forces variables qui poussent les générations à fixer les yeux de préférence sur tel ou tel point du vaste horizon qui se déroule devant elles.

Comme les religions proprement dites, mais avec moins de force, il est vrai, les traditions d'un peuple modifient son imagination. Dès le berceau, l'homme

du nord entend des récits merveilleux qui le font croire à l'invisible. Son esprit erre volontiers dans ces ombres qui s'élèvent autour de l'empire de la mort. L'*Hamlet* de Shakespeare est plein de cette terreur qui a peuplé l'inconnu de fantômes. Les races portées à ces sortes de superstitions ne sont pas disposées à détourner leurs regards du côté sinistre de la nature. Ils le contemplent au contraire avec un mélange de fermeté et d'émotion, dont on dirait qu'ils veulent percer le nuage qui nous voile l'autre vie, tandis que l'homme du midi écarte ces sombres visions par un instinct composé de crainte et de dédain. Chez les Anglais, chez les Écossais, les écrivains de génie ont puisé dans ces habitudes d'esprit un penchant à regarder en face ces énigmes de la mort, ces secrets de la tombe ; à nous conduire dans ces lieux funèbres pour y sonder ces abîmes d'épouvante aussi profonds que les cieux d'où descendent la lumière et la vie. Des contes de nourrice ont donné à lord Byron le premier mot de son *Manfred*. Mais le Dante, ce terrible peintre des morts, n'avait pourtant rien de ce qui fait comprendre, de ce qui prépare à peindre cet autre monde auquel nous croyons, vaste, triste, silencieux, mais éclairé pourtant d'une lueur mélancolique comme l'idée même de la mort, cette seconde vie, plus triste, où l'instinct cherche ceux que nous avons perdus. Ja-

mais le poète florentin n'a cru voir des fantômes autour de sa couche, sous son toit de Fiesole; le jour d'Italie est trop vif, ses nuits trop brillantes pour ces apparitions ; aussi ses morts ont-ils l'énergie de la vie; ce sont des suppliciés, des pénitents ou des saints, mais non des morts. Shakespeare, Walter Scott, Byron parlent des morts avec une imagination plus naturelle, si l'on peut dire ainsi. En les lisant, les hommes de leur sang croient entendre parfois les bruits incertains et solennels qui sortent, au tomber de la nuit, du cimetière voisin de l'église.

Au contraire, les traditions de l'Orient, la croyance à la magie, l'idée de pouvoirs actifs et surnaturels dans les génies, ont fait naître un autre merveilleux qui répond aussi à l'un des côtés de la nature humaine. L'imagination des Orientaux s'est tournée par là à la peinture de tout ce que l'esprit peut rêver de pompe, d'éclat, de bonheur terrestre, et les *Mille et une nuits*, que les Arabes se racontent dans leurs courses vagabondes, ont prolongé même sur notre Occident quelques rayons de cette lumière fantastique qui est peut-être pour quelque chose dans les splendeurs de notre luxe; poésie brillante et aride d'où sortent les mirages d'un paradis terrestre ; roman des âmes où le sentiment moral ne règne pas encore, ou a cessé de régner.

VII

Effets des institutions politiques sur les formes du beau. — Tacite. — Tite-Live. — Même sujet. Les agitations du moyen âge. — La Réforme.

Est-il nécessaire de s'arrêter longtemps à montrer l'influence des institutions politiques sur le goût, sur la direction du talent, sur le nouvel aspect que prennent toutes choses, et ce qui est ici-bas sur la terre, et aussi ce qui est là-haut dans les cieux, selon les degrés de force, de durée, de liberté, d'élévation des gouvernements ? Sauf quelques époques, dont la servilité exploite avec un grossier empressement le souvenir, le jour ne diffère pas plus de la nuit que ne diffèrent les intelligences sous les gouvernements libres et sous les dominations absolues.

Quand l'histoire ne le dirait pas, le simple bon sens l'eût deviné ; et il serait en effet singulier que, sous le regard vigilant de Tibère, les hommes se sentissent la même allégresse d'esprit qu'aux jeux

Olympiques dans le temps de Sophocle ou de Platon. Le premier dominateur des Romains a donné son nom à un grand siècle de littérature; mais les génies qui lui font cortège dans la postérité avaient connu des temps où l'on osait tout penser et tout dire. Ces âmes assouplies mêlaient à la flatterie l'élan et le libre langage de leur jeunesse. Le règne d'Auguste ressemble au soir des derniers jours d'été ; les moissons rentraient qui avaient mûri sous l'ardeur des beaux jours, mais l'hiver allait bientôt venir. D'ailleurs, nous ne voulons constater ici qu'un changement dans les esprits correspondant aux révolutions politiques, et ce point ne saurait être nié. Mais la pensée tire parti de tout, et la tyrannie même donne un aliment à l'intelligence. Il a fallu la bassesse du sénat romain et la folie ou la cruauté des tyrans de Rome pour inspirer à Tacite cette mélancolie profonde et altière à la vue des choses humaines, cette imagination d'une tristesse et d'un éclat sans pareil, cette pénétration maladive qui va surprendre les pensées criminelles dans les replis les plus cachés de l'âme. Avant lui, les historiens ont une sorte de sérénité et de candeur confiante. Ils ont vu des violences, des massacres, des tyrannies passagères, mais ils semblent croire que le bien domine dans le monde. A Tacite commence cette vue partielle, mais vraie et profonde, du côté pervers de l'humanité.

Dans le silence mortel des gouvernements absolus, il écoute le travail secret du ver qui ronge les cœurs, et sa pensée comprimée prend une force nouvelle. Sans doute les âmes énergiques, les esprits cultivés de ces sombres époques sentaient bien autrement la puissance un peu tendue du langage de Tacite que l'expansion libre et fleurie des Décades. Il fallait à des cœurs que gonflaient la haine contre un pouvoir insolent, que serrait la crainte d'un pouvoir inhumain, une langue propre à l'entretien de conspirateurs à la fois méprisants et craintifs. La phrase de Tacite paraît parfois avoir été murmurée tout bas, dans la nuit, dans les jardins d'un sénateur qu'indigne sourdement le joug de ses maîtres, et chaque fois que des gouvernements oppresseurs succèdent à la liberté, le goût du public d'élite revient à Tacite malgré toutes les objections des puristes. En fait de style et d'imagination, partout la marque de l'état politique est sur les littératures ; c'est même un lieu commun de le dire. Partout cet état agit sur le goût et sur la direction des pensées. Le moyen âge réfléchit sur les arts et sur les lettres la confusion tyrannique de son organisation. Avec la Réforme les hommes s'accoutument à remonter en tout genre à la source des traditions ; bientôt ils s'accoutumeront à se demander si cette source est la vérité. Dans les mouvements violents de la politique

du XVI^e^ siècle, les liens des esprits entre eux se rompent, les voiles se déchirent. On en vient à n'écouter plus que la voix de sa propre raison. C'est alors que s'ouvre l'ère du bon sens public, je veux dire cette collection de vérités claires et pratiques qu'il ne sera plus un jour loisible à personne de méconnaître, sous peine de fanatisme ou de déraison. On dirait que l'état de guerre universelle a ramené l'état de nature. Le joug des conventions est écarté peu à peu. On doute hardiment, et souvent, pour prix de ce doute, on découvre des vérités nouvelles ou du moins de meilleures preuves des vérités anciennes. Au-dessus des armées de l'Europe qui se disputent la terre, les intelligences se disputent, dans des combats aussi terribles, le monde des esprits. Dans une vie de périls le soldat s'affranchit de bien des craintes. Tout ce qui vient après les époques de ce grand tumulte en gardera quelque chose. Nous gravissons lentement, mais sûrement, des hauteurs d'où jamais encore on n'avait regardé les croyances, les institutions, tout ce qui est sujet de contemplation ou de raisonnement. Cet esprit de hardiesse est contenu par Louis XIV, mais où n'ira-t-il pas après lui ? Je ne marquerai point toutes les phases de ces révolutions d'idées. Il me suffit que personne ne me conteste que la vie morale et intellectuelle change avec la vie politique. « Dis-moi qui te gouverne et je te

dirai qui tu es » est applicable dans une certaine mesure aux idées d'une nation sur tous les sujets. N'a-t-on pas vu de nos jours, et dans moins de cinquante ans, un peuple qui suivait la pente de ses destinées politiques poursuivre avec passion tous les grands objets de la pensée humaine, ou descendre enfin jusqu'à n'avoir d'attention et d'entraînement que pour les plus vulgaires intérêts de l'existence matérielle? *Regis ad exemplar totus componitur orbis.*

VIII

Effets des langues et de leurs révolutions sur les formes du beau. — Remarques sur l'archaïsme en littérature. — Remarques sur la supériorité de l'idiome contemporain pour traduire ses impressions et par là peindre le beau. — La langue contemporaine unie aux souvenirs d'enfance et de jeunesse.

Nous venons de décrire les principales causes, les principales forces qui, modifiant les peuples, forment le caractère particulier de leur génie, changent, dans leur succession et leur mobilité, ce génie, lui donnent tour à tour de nouvelles directions, et portent les pensées d'une race tantôt vers un côté, tantôt vers un autre côté de ce vaste spectacle étalé sous les yeux des nations et d'où viennent les idées du beau et du vrai.

Reste à voir l'influence qu'a la langue de chaque peuple dans cette direction des idées, dans ces modifications ou ces alternatives du goût. Sans nous enfoncer dans les questions d'origine, on admettra sans doute que chaque langue destinée à rendre les

manières de penser d'un peuple, formée, travaillée par lui pour cet usage, a pourtant un certain ensemble de procédés primitifs, un génie particulier enfin, qui guide la pensée, tout en la servant. C'est ce qui fait dire à tout le monde que certains idiomes sont plus propres que d'autres à exprimer tel ou tel ordre de sentiments ou d'idées. Par exemple, on accorde sans difficulté que l'explosion de la joie, l'éclat d'une fête, les chants de triomphe trouvent dans l'italien un interprète plus abondant que tout autre en mots, en tours, en sons, en cadences appropriés à de tels sujets. La clarté, la précision du français dans tous les genres est universellement reconnue. Une certaine force à peindre les impressions mélancoliques ou les nuances délicates des affections se discerne aisément dans l'esprit de la langue anglaise. Toute langue, en effet, n'est-elle pas un appareil d'instruments, d'artifices plus particulièrement adaptés à certains ordres d'idées et de sentiments ? Cela est si vrai que dans chaque littérature originale il est des mots, des tours, des images, des combinaisons de sons qui rendent avec bonheur ces nuances infinies, profondes, vives, de pensées qu'un étranger croit entrevoir encore, mais que nous ne saurions traduire. Aussi dit-on couramment qu'une bonne traduction est impossible, ce qui signifie que chaque nation a des aptitudes particulières à conce-

voir et à rendre une face particulière des choses. Or, ce qui est vrai de chaque nation par rapport aux autres, est également vrai des divers âges de cette nation les uns par rapport aux autres. Car la langue se transforme d'âge en âge, et cette révolution est à la fois cause et effet des modifications de la pensée. Qui n'a remarqué que si les mots et les tours obéissent à l'idée, les mots et les tours agissent réciproquement et dans quelque mesure sur la pensée ? Je crois en voir des signes certains dans la littérature allemande, par exemple. Là, souvent, la richesse de l'idiome, la variété un peu confuse de son vocabulaire, sa phrase à détours compliqués suggère de page en page à l'écrivain plus que n'en demande l'expression rigoureusement exacte de sa pensée première. Cette pensée est portée comme sur des vagues qui infléchissent sa direction. Il semble que les mots attirés par une certaine affinité accourent sans être appelés et font par le mirage de leurs couleurs dévier l'esprit de l'auteur. C'est dans un sens analogue qu'on a dit que la rime suggérait des idées. Le faste naturel de la langue espagnole ne rend-il pas plus altière encore la pensée altière du Castillan ? Le son des mots, agissant comme la trompette sur le cavalier, lui redouble le sentiment qu'il a de lui-même. La période savante et pompeuse de l'école de Rousseau a été amenée sans doute par

quelque emphase dans les sentiments; mais elle a augmenté cette emphase en accoutumant l'oreille à ces belles formes, à ces formes trop belles qui prétendent enfermer dans les mêmes nœuds le raisonnement et l'émotion. Et, sans plus multiplier les exemples, reconnaissons qu'en général, la langue d'une nation à une époque donnée est telle parce que l'état des esprits l'a formée ainsi, mais que ces changements dans le style préparent aussi à la pensée un cours particulier, de même que les eaux d'un ruisseau suivent dans le lit qu'elles se sont creusé la pente qui les précipite. L'homme est tellement asservi à tout ce qui l'environne qu'il pense plus naturellement ce qu'il peut rendre avec plus de facilité.

La langue est donc aussi une des causes qui modifient le goût et l'intelligence. Or, on ne pense vraiment et tout de bon que dans sa propre langue. Ces paroles entendues dès la première enfance, ces phrases qui ont traduit nos premières impressions, nos premiers sentiments, qui sont teintes de toutes les couleurs de notre histoire intérieure, qui sont les seules qui soient notre image, et dont nous sommes les images à notre tour, je dirais volontiers qu'elles nous comprennent comme nous les comprenons. Aussi ne cherchez point à rendre vos sentiments sous d'autres formes, celles-ci vous trahiraient. Elles ne viennent pas et ne sauraient venir du foyer du talent qui est

au fond de vous-même et nulle part ailleurs. Un archaïsme savant peut flatter un moment des oreilles fatiguées. Mais que nous sont ces formes du dix-septième siècle, si l'on veut, tout dix-septième siècle qu'il est, à nous, enfants du dix-neuvième siècle? Une langue nouvelle s'est formée, à l'image de tous les faits, de tous les sentiments nouveaux qui nous ont faits autres que les hommes du dix-septième siècle. Tout ce qu'il y a de vrai et de profond en nous a ses reflets dans cette langue nouvelle, bonne ou mauvaise. Vous me parlez la langue de Port-Royal; j'en peux être très agréablement surpris un instant, mais, tandis que vous me parlez, je ne vois que les ombres vagues de Port-Royal ; vous ne me ramenez ni à moi-même, ni à ce que j'ai connu et aimé; et vous savez bien cependant qu'on n'agit, qu'on n'émeut qu'en allant remuer les étincelles de ce foyer intérieur qui est moi-même.

Je n'ai pas les souvenirs de madame de Longueville; je ne suis point M. Lemaistre au fond de sa cellule; la mère Angélique ne m'a point parlé dans mon enfance. Il manque au langage que vous me parlez, les deux cents années durant lesquelles le monde a changé de face en bien ou en mal, il n'importe encore, et cette histoire est dans la langue comme elle est en moi, qui suis un peu aussi le résultat de l'histoire. Il n'y a, je le répète, rien de puis-

sant et d'original, surtout dans le style, qui n'ait sa racine au fond des impressions personnelles; et vous ne penserez, je ne penserai rien de vif, de pénétrant, de coloré, qu'avec les mots et les tours tout imprégnés déjà de ce qui m'a ému, de ce qui vous a ému dans cette vie. Il suffit, pour s'assurer de tout cela, d'écouter les gens qui parlent avec facilité une langue étrangère; je ne sais quoi de terne et de fade surnage sur la correction ennuyeuse de leur discours; ce qu'ils disent ne me rappelle que le triste aspect de la grammaire et du dictionnaire où ils ont puisé; chaque mot ne dit pas, comme dans la langue natale :

Ma sœur, te souvient-il encore ?

Ces paroles d'un chant mélancolique peignent bien l'effet du talent sur l'âme. Le talent lui fait voir avec clarté ce qu'elle n'a fait que rêver confusément dès son entrée dans la vie : « Te souvient-il de l'aspect » des campagnes dans leur parure d'été aux premiers » jours de ta jeunesse, de ces lointains où tes regards » se perdaient en des rêves plus beaux encore que » tout ce que tu voyais? Te souvient-il de ces pre- » mières affections dont le reflet vif et pur se » répandait sur tous les objets? Te souvient-il du » premier éveil de tes pensées dans ces espaces sans » bornes que semblait t'ouvrir l'étude? Te souvient- » il de ces tristesses qui passaient comme de beaux

» nuages sur la sérénité de tes jeunes années ? » Et, en effet, la plus puissante magie du talent est de remuer en nous les souvenirs des premiers temps de l'existence, parce que l'homme est là tout entier avec la force de ses instincts primitifs et de ses sentiments naturels. Observez-vous bien quand une lecture vous émeut, et vous surprendrez un retour vers ce temps où le monde vous semblait plus jeune et plus vaste, sans doute parce que rien n'avait troublé la limpidité du miroir. Est-ce donc dans une langue étrangère ou dans un jargon mêlé d'archaïsme que vous évoquerez ce passé? Le romancier Cooper nous peint une jeune Anglaise enlevée très jeune aux habitations ; elle a épousé un chef de sauvages ; elle vit heureuse quelques années, errant paisiblement dans les solitudes, parlant la langue de sa nouvelle famille ; mais quand la mort la surprend, elle ne murmure plus à ses derniers moments que les adieux et les prières de sa langue natale.

IX

Résumé de ce qui précède. Qu'on voit maintenant les difficultés de comprendre les formes du beau sous d'autres temps et en d'autres lieux. — Application de ces principes à l'*Héloïse*. — Remarques sur le dix-huitième siècle. — L'*Héloïse* à l'image d'une partie du dix-huitième siècle. — Le dix-neuvième siècle d'aujourd'hui ne saurait comprendre les sentiments qui animent l'*Héloïse*. — Autre exemple : dix-septième siècle, la *Princesse de Clèves*.

Dans cet examen trop long peut-être et qui pourra paraître minutieux, on a vu tout ensemble et la variété des sources du beau, et les limites de l'esprit de l'homme, incapable d'en saisir le tout magnifique, et les mobiles qui, suivant les temps, rendent les nations exclusivement attentives à une seule page du livre ouvert devant leur esprit, et enfin tout le cortège changeant d'associations secrètes qui, dans un temps, chez un peuple, comme chez un individu, servent à lui donner l'idée du beau, et s'unissent invinciblement à cette idée.

Faudra-t-il encore s'étonner que les ouvrages de l'esprit pâlissent avec le temps, que nous entendions

mal les œuvres de nos devanciers en ce monde ? Ne faudra-t-il pas plutôt chercher, et nous le ferons tout à l'heure, pourquoi certains ouvrages passent de race en race, de générations en générations, sans épuiser l'admiration ? La mobilité du goût, en littérature, ne s'explique-t-elle pas assez, puisque l'homme est mobile comme l'histoire elle-même? Demanderez-vous encore pourquoi l'*Héloïse*, après avoir ému tout le dix-huitième siècle, dit si peu à la jeunesse de nos jours ?

Mettons à part dans ce roman, tant lu et relu autrefois, les beautés d'un ordre général, auquel nul esprit exercé ne saurait, même de nos jours, refuser au moins une froide admiration. Pour que le livre de J.-J. Rousseau troublât la génération d'aujourd'hui, ne faudrait-il pas qu'elle y trouvât un écho de ses désirs, de ses chimères? Que nous en sommes loin, en bien comme en mal ! Il n'est certes pas de mon sujet de mettre aux prises un temps avec un autre temps. Je crois à un progrès certain ; j'expliquerai bientôt dans quelle mesure j'y crois, quoique assurément il fût fort permis d'en douter par instants. Mais enfin, pour le dire en passant, si le dix-huitième siècle avait des vices que nous n'avons pas, il avait bien aussi quelques vertus que nous n'avons plus. Il a été corrompu dans ses mœurs, frivole, déclamateur, profane, superbe, méprisant du passé

avec excès, sans frein, sans respect, sans prévoyance. En est-ce assez, et a-t-on à lui faire quelque reproche que j'oublie? j'y souscris d'avance; mais je ne souffrirai pas aussi qu'on me conteste qu'il a été sincèrement animé d'une généreuse inquiétude sur le sort des hommes, de tous les hommes; qu'il a voulu sincèrement la justice et la miséricorde en ce monde; qu'il a énergiquement voulu que la charité (je me sers à dessein de ce mot), que la charité pénétrât dans des relations entre les hommes où elle était obstinément méconnue. Il a eu une pitié romanesque si l'on veut, mais profonde, pour tout ce qui souffrait. Il a fait plus; il a remis en honneur les sentiments naturels, les liens de famille; il a mis, et je l'en loue aussi, les affections passionnées au-dessus des préjugés et surtout au-dessus du calcul des intérêts; il a parlé, dit-on, avec une exagération ridicule de la nature; qu'on l'en raille si l'on veut, mais, par là, il a ramené les hommes à écouter plus souvent la voix des sentiments naturels étouffée par la voix des conventions sociales. On accorde qu'il l'a poussé trop loin. Voulez-vous soutenir que la nature n'est rien et qu'elle n'est pas souvent étouffée sous le poids de mœurs et d'institutions vieillies?

Les beaux esprits d'à présent prennent sur tout cela des airs de supériorité. Les gens du dix-huitième siècle, disent-ils, n'ont guère pratiqué leurs maximes.

Connaissent-ils donc beaucoup de siècles où l'on ait exactement suivi les doctrines dont on se faisait gloire ? Mais les philosophes du dernier siècle étaient déclamateurs ; c'est-à-dire, apparemment, qu'ils étaient sujets, comme beaucoup de docteurs de tous les temps, à s'échauffer à froid sur ce qu'ils pensaient. Mais des scélérats ont professé ces idées du dix-huitième siècle, et couvert en leur nom le pays de débris ensanglantés ! Comme si les scélérats sanguinaires avaient manqué à d'autres systèmes ! Le genre humain ne saurait que croire, s'il lui fallait repousser toutes les idées tachées du sang innocent. Mais, dit-on encore, toutes ces belles choses, prêchées par votre prétendue philosophie, étaient contenues et prêchées dans nos croyances bien avant toutes ses déclamations. Peut-être, mais il n'est pas douteux que, sans l'effort énergique, sans les déclamations emportées du dix-huitième siècle, elles couraient risque de ne pas prévaloir de longtemps. Je ne vois pas dans l'histoire, avant ce temps que vous maudissez, cette humanité délicate et exigeante qui veut beaucoup pour l'homme, pour sa liberté, pour sa dignité. Il est possible que le dix-huitième siècle ait simplement fait prendre au sérieux ce qui n'était auparavant qu'un texte à des phrases sans effets. Il est arrivé quelquefois que l'hérésie a forcé l'orthodoxie à mieux reconnaître de quel esprit elle devait

être animée. Mais enfin, c'est à la génération qui a vu la deuxième moitié du siècle dernier que vous devez et le droit d'être sincère dans l'expression de vos croyances, et un état social plus moral et plus conforme à l'ordre, et un esprit de famille plus doux et plus cordial, et, entre tous les degrés de l'échelle sociale, un commerce plus conforme à la dignité humaine, et le besoin qui reviendra bientôt de cette dignité dans la cité politique, et la passion, un moment amortie, de la vérité pour elle-même. Si vous n'entendez plus, dans chaque famille, la nature gémir sous le joug du préjugé, vous le devez à cette heureuse rébellion contre les traditions de tout genre. Je sais bien que vos pères, étant morts dans ces batailles et pour le triomphe de ces idées, vous jouissez de leur héritage et prétendez garder le droit de vous railler de leurs chimères, et vous, qui vous précipitez dans l'esclavage, vous prétendez qu'ils n'ont rien fait pour la liberté. Voilà le dix-huitième siècle. C'est tout cela qui se retrouve dans le roman d'*Héloïse;* Julie, Claire, Saint-Preux, milord Édouard, Wolmar sont à l'image de leur temps. Ils mêlent le dérèglement des passions à l'amour du bien, le sophisme à la recherche du vrai ; la morale fléchit sous l'empire du sentiment ; mais écoutez, par instants, avec quelle autorité persuasive s'imposent les saines règles de la famille. Écoutez toutes ces nouvelles raisons d'aimer

la vertu, raisons anciennes et oubliées, que l'esprit nouveau va chercher au fond du cœur de l'homme. Entrez dans cette humble famille, même après le retour de Saint-Preux; c'en est fait, la passion, cette passion si vraie, est vaincue; les vérités qui font la douceur et la sainteté de la famille l'ont emporté; Rousseau leur a rendu cette beauté séduisante dont un monde moqueur les avait dépouillées depuis longtemps. Sous cet humble toit de Clarens est tout l'idéal du dix-huitième siècle avec ses erreurs. Que le pauvre y frappe hardiment, il y sera reçu comme un ami; que l'homme malheureux ne craigne point d'y chercher des cœurs compatissants; il n'y trouvera point l'altière sagesse qui ne sait pas consoler. On y raisonne avec témérité, mais les âmes y sont bonnes, et l'opinion n'y a point endurci les âmes. Qui ne voudrait des amis tels que Saint-Preux, Julie, Claire, Wolmar, Édouard?

Ces peintures ne sont néanmoins plus faites pour le dix-neuvième siècle. Les esprits cultivés, la société polie, la seule partie qui juge des livres, est devenue, moitié par les bienfaits du dernier siècle, moitié par l'effet des révolutions qui ont suivi, rangée, mesurée, sensée; sans en goûter le plaisir poétique, elle a les vertus de la famille; elle est impartiale, éclairée, sans passions vives; elle croit peu à l'empire des idées, et n'aime que ce qui permet de vivre

sans trop agir et sans trop penser. Elle reproche à ses devanciers les temps orageux qu'elle a traversés. Quand elle rêve à quelque chose, elle rêve le retour d'un ordre social pompeux, où, sous une main puissante, rien ne bouge, ni dans les cités ni dans les esprits. Elle est revenue au sentiment de l'ordre comme l'enfant prodigue, et un peu surtout parce que c'est là qu'on retrouve le veau gras. Une raison qui s'accommode au temps, facile à persuader dans le sens de ses intérêts les moins relevés, a fait place à la fièvre qui poussait le dix-huitième siècle vers le hasard. On revient à la foi, non pour le sombre éclat de vérités qu'on y croirait trouver, mais par humeur et paresse d'âme ; de même, l'imagination paresseuse se promène dans tout le passé, s'amusant un moment de toutes les formes et de toutes les opinions. Il fut un temps où les romans proposaient quelque idéal à notre imitation ; s'il en est de tels, on les repousse avec indignation. Peut-être le méritent-ils, mais ils vaudraient mieux, qu'ils auraient le même sort, notre passion étant pour le moment la vie bourgeoise, aisée, sans se casser la tête à rêver le mieux. Quand je dis la vie bourgeoise, je le prends par le côté vulgaire des sentiments qu'on avoue ouvertement, car pour les manières bourgeoises, nous en rougirions comme le Bourgeois gentilhomme lui-même, et j'ai surtout entendu reprocher à la Julie de Rous-

seau des manières peu relevées et le ton des gens du commun. Singulier contraste des penchants et des prétentions! Voilà le dix-neuvième siècle du moment, parlant beaucoup et avec faste de la grandeur du dix-septième siècle, parce qu'elle est loin et qu'il n'est pas tenu de la soutenir, mais en parlant comme un valet de bonne maison parlerait de ses maîtres, sans nulle prétention à les égaler. J'avais quelque raison de dire qu'il nous est difficile de bien sentir les beautés de la littérature au dix-huitième siècle.

Si nous remontions plus haut dans l'histoire littéraire, l'examen des livres les plus en vogue aux siècles précédents montrerait bien vite les raisons qui les ont fait décliner dans l'estime, ou du moins dans le goût du public. Nous verrions que cette loi qui fait la destinée des ouvrages de l'esprit tombe sur ceux même qui sont l'objet d'une fausse admiration, que je nommerai volontiers l'hypocrisie du goût. Ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, j'entends dire que la *Princesse de Clèves* de madame de Lafayette, est encore pour nous un livre charmant. Je suis au contraire convaincu que si cet agréable roman paraissait aujourd'hui même, sans qu'on sût qu'il est sorti de la plume d'une grande dame du grand siècle, il serait trouvé assez fade et un peu monotone par la majorité des lecteurs, même éclairés.

Il y a par moments, et surtout dans les jours d'a-

pathie, des goûts à fleur de peau pour ce qui est contraire au goût régnant. C'est ce petit contre-courant qu'on trouve aux deux bords d'une rivière et qui n'empêche pas la masse des eaux de courir sur sa pente et vers la mer. Nous nous sommes laissé dire par quelques docteurs en littérature qu'il fallait aimer ce qui est simple, sans beaucoup de couleur et sans parure, et que les modèles de ce genre se trouvent particulièrement au dix-septième siècle. Quand donc, par désir d'être du grand monde littéraire, on ouvre les ouvrages de ces époques de noble simplicité, sitôt qu'on éprouve une sorte d'ennui doux, on se croit déjà dans les belles régions de la simplicité, et l'on croit bien faire de parler avec une grande vivacité d'admiration de ce qu'on a lu tout au plus avec tiédeur. Nous aimons à présent les descriptions détaillées, nous voulons voir les lieux habités par ceux dont on nous raconte les aventures, les meubles de leurs appartements, leurs gens, tout le dehors de leur vie en un mot ; telle est la curiosité des âmes languissantes; telle est particulièrement la passion de notre époque, avide de jouissances extérieures, précisément parce que le sentiment est sans force et que l'esprit n'a nulle pente prononcée. Nous recherchons aussi les passions indomptables, parce qu'il ne faut rien moins que des tableaux un peu forcés pour secouer notre engourdissement. Il

faut y joindre des analyses un peu sanglantes, pour ainsi parler, et où l'on montrera à nu les fibres les plus secrètes et les plus délicates ; peut-être parce que nous aimons à trouver le bien dans le mal et le mal dans le bien, et que ce mélange singulier se montre peut-être au fond de toute dissection humaine. Or, la *Princesse de Clèves* est un roman sans fond de tableau. Il n'y a, pour ainsi dire, qu'une table et deux chaises sur le devant de la scène. Les sentiments sont doux, simples, simplement accusés, sans rien de creusé à l'entour, comme un écrivain de nos jours eût été porté à le faire par habitude du scalpel. Tous les signes d'une passion y sont marqués avec une sagacité qui avait sa finesse à son temps, qui est un peu usée de nos jours où nous avons tout creusé sous toutes les impressions. Notre imagination curieuse, hardie, profane et parfois même un peu grossière à force de recherches, n'a rien à faire là dedans. C'est donc par vanité de bel esprit que quelques-uns feignent de prendre plaisir à ces images d'un jour doux, ménagé, d'un trait légèrement indécis, d'une couleur discrète et tempérée. Notre beau n'est plus là.

X

Restrictions aux critiques sur le dix-neuvième siècle. — Effets plus profonds des ouvrages contemporains sur l'esprit. — Des signes fugitifs qui traduisent cependant le beau réel. — Disposition d'esprit des vieillards qui s'explique par ce qui précède.

Mais je me laisse aller à trop d'humeur contre notre temps, et, je dois l'avouer, ces traits un peu noirs dont je le peins ne prouveraient guère l'un des points que j'ai à cœur de maintenir, à savoir que les générations successives voient le beau par des côtés divers. A m'entendre, on pourrait croire que c'est devant le laid qu'il a plu à la Providence de nous arrêter comme point de perspective. Il n'en est pourtant rien, j'espère. Nous semblons aujourd'hui, il est vrai, livrés à un grand trouble intellectuel, mais il est en effet des heures dans la vie des nations, où, égarées dans leur chemin, elles s'arrêtent inquiètes, abattues par la fatigue, le découragement, défiantes de l'aspect inconnu des lieux où le sort les a conduites. Elles voudraient retourner en arrière et se font des images charmantes du toit paternel qu'elles

ont quitté avec joie. Alors, leurs goûts les plus vifs font silence. Elles ne savent plus ce qu'elles veulent. Ce sont les heures de démoralisation d'une armée pleine d'ardeur, et qui demain encore sera pleine d'ardeur. Ne l'oublions pas, et que ce soit une raison d'espérer contre toute espérance, il y a quelques années, la France marchait d'un pas vif et réglé vers de nouvelles destinées intellectuelles. Dans ce voyage éternel de l'homme vers l'inconnu, des étoiles brillaient déjà sur nos têtes, que nos pères n'avaient point vues. Un mélange heureux de mesure et d'audace se manifestait dans tout le travail de la pensée. Plus mesuré que le dix-huitième siècle qui arrivait à l'attaque des traditions sans bien connaître leur force, le dix-neuvième siècle profitait de la dure expérience de son devancier. Il prenait une juste estime du passé dans l'histoire même des efforts tentés pour le détruire radicalement, mais il n'en allait pas moins en avant, écoutant ces voix lointaines qui appellent sans cesse à elles la race humaine. On voyait alors les vérités anciennes recevoir une nouvelle vigueur à l'air de la liberté. La religion aussi acquérait une force nouvelle depuis qu'il était loisible de la nier et de la combattre. Car, si la coutume et le respect imposé donnent un genre d'autorité aux idées, elles n'ont point ce charme secret que l'homme trouve aux pensées qu'il a librement reconnues et que nul maître ne lui impose.

L'édifice de la vérité paraissait plus noble et attirait plus les regards, dès que furent tombés les vieux murs gothiques élevés jadis pour le mettre à couvert des témérités de l'examen. On regardait tous les âges de l'humanité avec des yeux plus intelligents, et on se plaisait à y retrouver la trace des vérités éternelles. Un éclectisme savant (pourquoi rougir de ce nom parce qu'il est outragé par quelques fanatiques violents et médiocres ?), un électisme savant retrouvait partout avec joie l'esprit humain avec sa force et sa sagacité naturelle. Il constatait, avec quelque orgueil de race, que l'homme sous des formes variables avait toujours vu quelque côté de la vérité. C'était la première fois que cette vue si sage du passé avait frappé le monde, tour à tour servile ou insolent envers ce qui l'a précédé. Aussi, pour la première fois dans le monde, régnaient des institutions politiques conformes à la raison, inspirées par la douceur et l'équité. Dans ce cercle heureux de vérités éprouvées et respectées, l'intelligence ne reconnaissait de frein que les saines règles de la morale et du bon sens. On entrevoyait dans un ciel plus vaste les figures d'un idéal plus pur et plus libre. Des chants lyriques reproduisaient avec éclat ses impressions nouvelles, et tout semblait préparé pour les génies de l'avenir. De funestes événements ont troublé cette sérénité pleine d'espérance, et la fatigue nous a plongés dans un pe-

sant sommeil. Mais ces léthargies sont ou de courte durée ou mortelles, et rien n'annonce qne notre fin soit venue. Les nations ne meurent pas comme les hommes par un coup soudain et au milieu de leur développement. Moïse tombe à la vue de Chanaan, mais non pas le peuple d'Israël dans sa marche conquérante. Les esprits naguère si animés ne sauraient donc languir ainsi longtemps, privés de toute inspiration personnelle. A cette heure, toutes les imitations plus ou moins grossières de toutes les littératures passent devant nos regards incertains ou indifférents. Sans jouir vivement de rien, nous nous contentons de toutes les images étrangères, de tout ce qui n'est pas nous. Imitation forcée, où se mêlent gauchement les instincts engourdis de notre véritable nature. Faut-il s'étonner si, à ce compte, nos jouissances littéraires ont perdu de leur vivacité? Nous vivons momentanément sans beaucoup de regrets, sans nulle espérance, n'osant rien croire, et n'osant plus douter de rien. S'il est vrai qu'on ne peint fortement que ce qu'on sent, que pourrions-nous peindre dans un pareil état ? Quand le lion était vivant, les objets qui se peignaient dans ses yeux, la gazelle qui passe, la caravane qui se déroule au loin, y faisaient briller aussi ou l'ardeur du carnage, ou la colère, ou cette rêverie étrange des animaux à la vue de la création ; mais voici que le chasseur a tué le lion, et le

enfants s'assemblent sans plus de crainte autour de lui; ils ouvrent ces yeux terribles et mornes où tout se peint encore, mais l'âme guerrière est évanouie; plus rien de vivant ne se mêle à ces images ternes dans ce miroir obscurci. Voilà notre triste littérature du moment.

Rappelez un instant le souvenir des impressions que vous causa l'apparition de quelques-uns de ces grands ouvrages dont nous avons été les contemporains. Dans quels livres des temps passés avez-vous trouvé cet aimable et profond accord de ce que vous rêviez avec ce qui vous apparaissait là, en pensées vives et claires, en images vraies et brillantes, dans une langue où les tours avaient la même jeunesse que les sentiments qu'ils exprimaient ? N'était-ce pas là vraiment cet air de la patrie dont un grand écrivain disait qu'il est plus doux que tous les parfums de l'Orient?

Oui, je dois le reconnaître, on voit dans d'autres âges des littératures, des beautés plus achevées peut-être; je trouve même, dans les maîtres des âges passés, des traits de vérité primitive que nul homme ne reproduira désormais avec cette force et cette simplicité ; mais, quoi qu'il en soit, cette grandeur inimitable m'émeut moins, je dis davantage, m'élève moins vers le séjour du beau que la voix des poètes qui ont vécu de la même vie que moi, qui ont vu les jours

que j'ai vus. Homère dit d'Ulysse : « Il a refusé d'épouser la déesse pour revoir la fumée de son toit d'Ithaque. »

Ah ! rendez-moi, rendez-moi mon village
Et la montagne où je suis né.

Il est des impressions que le talent seul des contemporains peut produire, parce qu'il n'est donné qu'aux contemporains, par leur ressemblance secrète avec moi, de connaître les ressorts les plus secrets de ma nature. Mais cet art de me toucher, qui le surprendra dans l'avenir, qui y sera sensible ? Personne probablement, et pourtant l'écrivain méconnu n'en aura pas moins exercé le véritable empire de l'artiste, c'est-à-dire qu'il aura réellement excité en moi les pensées, les sentiments qui élèvent par moments les âmes au-dessus de la région du réel ; car tout ce qui passe, qu'on y songe bien, n'est pas nécessairement privé des signes du beau absolu. Les signes de ce beau immuable varient. Ils peuvent s'évanouir et rester inintelligibles pour ceux qui viendront après nous. L'image d'Ithaque, le souvenir de Pénélope me laisseraient parfaitement froid. Il y a mille choses dans mon temps qui, à des degrés divers, sont pour nous ce qu'étaient pour Ulysse Ithaque et Pénélope. Ce sont ces secrets attachements qui font pleurer les fils des hommes, comme le dit en-

core Homère. Qu'est-ce que tout cela fera à notre postérité?

Et pour le faire remarquer en passant, c'est par les raisons que nous venons d'expliquer, et non par un tour d'esprit chagrin, que les vieillards, à chaque génération, étonnent leurs fils par leur invincible attachement au passé. C'est dans la vive jeunesse qu'ils ont pris les souvenirs et les images qui leur rappellent leurs plus nobles élans, leurs impressions les plus élevées, leurs sentiments les plus désintéressés. Toute cette partie la plus précieuse, la plus poétique de leur existence est indissolublement unie à l'idée de ce qui est grand et beau. On ne comprend plus, autour d'eux, pourquoi ils parlent avec tant d'émotion des vers de tel ou tel poète qui ne dit plus rien à votre imagination; mais ce poète ne parle-t-il pas une langue, n'a-t-il pas des allusions, des tours, des images qui font revivre pour ce vieillard les temps où, lui aussi, a parcouru ces belles contrées de l'idéal? Le poète et lui s'entendaient. Ils ont compris ce que vous comprenez, mais à d'autres signes; sous les diversités qui vous séparent, vous parlez au fond du même Beau; des fils différents font mouvoir les mêmes perspectives. Les pâles fleurs du nord ne racontent-elles pas la gloire de Dieu, comme les jardins éblouissants de l'Italie? Et ces signes sont infinis. Quelques-uns sont communs à toutes les générations, parce

que, ainsi que nous l'avons dit précédemment, ils ont leurs racines dans des passions primitives et immuables de toute l'humanité; le plus grand nombre de ces signes changent avec le temps et répondent à des développements ou à des complications nouvelles qui s'opèrent dans les âmes avec le temps. De là ces harmonies fugitives que disperse le souffle des rapides années, et qui pourtant sont aussi les images, mais les images mobiles des choses éternelles. Elles passent, mais les yeux toujours ouverts, qui regardent passer les mondes, les ont vues et approuvées; elles passent, et vont se mêler à la poussière de tout ce qui a été beau, étant cependant mortel.

TAYLOR INST. OXFORD

XI

Que tout ne périt pas de ces formes passagères. — Les générations ne gardent-elles rien de ces formes du beau réalisées dans le passé ? — Ce qui passe et ce qui dure dans les productions de l'intelligence qui se rapportent au beau. — David le peintre. — Guérin et son tableau de *Marcus-Sextus*. — Tableau d'*Atala*. — Fontanes. — Ingres. — Lamartine. — Ce que les générations héritent en fait de beau.

Comment ces formes mobiles tournent-elles au progrès constant de l'esprit humain? Quel rôle jouent dans l'économie du monde intellectuel et moral les grands artistes qui durent, et aussi, si j'ose m'exprimer ainsi, les grands artistes qui passent? C'est ce qui nous reste à examiner. Nous verrons peut-être comment la Providence forme, des goûts en apparence si passagers des hommes, un trésor de civilisation qui s'accroît sans cesse avec la suite des âges.

Quand vous passez au printemps parmi les champs de blés en fleur, vous vous sentez charmé et touché du sourire de la nature; le frémissement des épis, le parfum léger qui flotte sur les vastes et mobiles cam-

pagnes, l'air vif et doux des premiers beaux jours, le chant des oiseaux qui planent sur ces espérances de la vie de l'homme, tout ce spectacle vous fait entrer dans une douce rêverie. Puis, les jours s'écoulent; un ardent soleil mûrit et attriste les plaines; voici le bruit des fléaux battant les gerbes; les greniers vont se refermer sur les moissons; tout prend de jour en jour un aspect moins riant; l'année est finie, le cercle des jours va recommencer. Vous avez là l'image des rêves et des travaux de l'intelligence à la recherche du beau et du vrai; l'image des diverses époques dans les arts, de leurs révolutions, de leur résultat définitif sur la civilisation de la pensée; vous voyez le cercle des fleurs et des fruits, des saisons et des années, dans l'ordre des idées.

Nous l'avons déjà montré plus d'une fois dans le cours de cet écrit, le regard de l'homme ne saurait embrasser tout l'horizon du beau. Ce qu'une génération contemple avec émotion, une autre génération en détourne peu à peu ses regards pour passer à d'autres spectacles. Les pages du livre de la vérité ne s'ouvrent que tour à tour. Mais s'il en est ainsi, que serait-ce donc que l'homme? Que serait-ce que la race humaine, oubliant d'âge en âge les pensées de ses devanciers? N'y a-t-il donc aucun lien qui unisse les pensées des enfants à celles des pères, et tout le passé s'abolit-il dans la préoccupation du présent?

Qu'est donc devenue cette fleur de beauté qui, au commencement du siècle par exemple, resplendissait sur des œuvres d'art, sur des ouvrages d'imagination qui ne disent plus rien à votre esprit? Où sont les jours où l'œil ému cherchait au fond du tableau de David, derrière les Thermopyles, l'armée des Perses qui s'avance? L'oreille inquiète croyait entendre le clairon des barbares. A cette heure les figures de ce grand drame ont pris quelque chose de terne et de glacé. Qui pleure aujourd'hui devant le tableau de Marcus Sextus rentrant de l'exil dans cette chambre funèbre? Il semble qu'un sortilège ait dépouillé ces nobles images de ce qui les rendait si pathétiques!

C'en est fait aussi, les fleurs de magnolia, qui brillaient dans la chevelure d'Atala morte, ces fleurs sont flétries. On n'entend plus dans la vallée tous les bruits de la nature qui s'éveille, l'heure où Atala va être mise au tombeau. Les vers mélancoliques de Fontanes sur le Jour des morts ne disent presque plus rien aux âmes mélancoliques. Littérature, beaux-arts, tout a pris les teintes de la vétusté, comme si la pensée de l'homme se couvrait, ainsi que les monuments de nos cités, de la rouille du temps :

> Regarde quelle nuit profonde
> A remplacé ce jour vermeil.

Eh! bien, pourtant, les éclairs du beau qui ont

passé sur ces tableaux, sur ces livres, ces éclairs évanouis n'ont pas brillé en vain ; la génération suivante a gardé quelque chose, quelque chose d'oublié en apparence, des sentiments, des inspirations qui animaient David, Girodet, Fontanes et leurs contemporains. Ceux qui sont venus après eux ont appris de l'un l'héroïque austérité du dessin antique, de l'autre la magie d'une couleur vive et triste qui fait songer à la fois à la mort et aux magnificences de la nature. Le poète a montré aux poètes quelque chose du grand secret de la mélancolie. Sous d'autres formes sont reproduites, ou se reproduiront les mêmes pensées, avec les nouvelles teintes dues à de nouveaux sentiments. Peut-être que la vue directe de la peinture antique n'aurait point frappé sans transition M. Ingres. L'école de David l'a amené à comprendre, puis à traduire cette antiquité. A son tour il va l'imiter d'une autre manière, de plus près, avec plus de force, de souplesse, de vie, en mêlant malgré lui l'homme du XIX^e^ siècle et à l'antiquité et au souvenir de David lui-même. Les vers de M. de Fontanes, leur harmonie pensive ne seront perdus ni pour Lamartine ni pour nous. Un jour d'automne passe un nuage et la mémoire de M. de Fontanes dans son esprit, il écrit ces vers plus tristes, plus beaux, plus profonds que ceux de son devancier :

Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais.
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane dans les bruyères
La dépouille des forêts.

Les hommes eux-mêmes sont pareils encore en ce sens aux générations de feuilles dont parle Homère. Les feuilles de l'année précédente sèchent et tombent; l'année qui suit forme de ces débris la séve nouvelle qui rajeunit les bois. Ainsi l'esprit de vos pères vit confusément en vous ; ce qu'ils ont été s'ajoute à ce que vous êtes. La génération qui nous a précédés n'a donc point passé sans fruit. Vous avez beau la méconnaître, ce qu'elle a pensé et senti de bien et de vrai a passé en vous malgré vos dédains, et se mêle à votre sang sous la garde de la Providence. Les semences du vrai sont impérissables, et de ce passé qui semble n'avoir point laissé de traces, tout se retrouve dans l'artifice si compliqué de l'esprit humain. Ce que nous avons oublié, ce que nous dédaignons souvent, nous gouverne et nous possède encore. Il vous manquerait beaucoup au fond de vous-mêmes, si vos pères n'avaient été ce qu'ils ont été. Maudissez-les, si vous voulez, leurs ombres invisibles n'en restent pas moins autour des chaires de vos écoles, auprès du foyer domestique. C'est là cet héritage qui ne se peut perdre, et qui se nomme le

progrès ; et si l'on recherche avec quelque attention les voies de la Providence, on surprend le genre de mécanisme simple et savant tout ensemble qui, laissant à l'homme toute l'ardeur d'innover, lui conserve soigneusement tout le fruit des efforts du passé. N'en doutez pas, vous pensez à cette heure, sans en avoir conscience, tout ce qui a été pensé de Platon jusqu'à Kant et à Reid, de Sophocle à lord Byron. C'est pourquoi vous pouvez dire comme le guerrier grec devant Troie : « Nous valons mieux que nos pères. »

XII

Chemin des idées dans l'histoire de l'esprit humain. — Leur métamorphose, leur progrès. — Difficultés de cette histoire des idées. — Difficultés dans l'ordre des sciences. — Plus difficile dans l'ordre des idées du beau.

Essayons maintenant de compter les principaux anneaux de cette chaîne qui commence au berceau du monde, et que chaque siècle attache un cran plus haut. Voyons par quels canaux passent les idées et les sentiments de la race humaine pour se conserver, se perfectionner, s'accroître et se métamorphoser sans repos, pour se répandre et gouverner chaque jour un plus grand nombre d'hommes sur cette terre. On verra peut-être dans ce qui suit avec quel art la nature emploie toutes les aptitudes des hommes pour arriver à son but, qui est d'élever, d'éclairer et d'adoucir notre race. Il faudra convenir qu'il serait singulier que Dieu eût déployé tant de combinaisons subtiles, si les hommes, comme le disent les mépri-

sables partisans de toutes les tyrannies, étaient une sorte d'animal propre à tourner la meule en cercle, sous le bon plaisir arrogant de quelques-uns de ses semblables.

Qui pourrait montrer, si ce n'est en traits généraux et trop vagues, comment naissent, grandissent et se fixent enfin ces grandes idées qui, tour à tour ou à la fois, ont enchanté les peuples et civilisé les âmes? Pour expliquer dans leur suite véritable et leur enchaînement ces générations mystérieuses au sein des intelligences, pour reconnaître dans le pur éther des esprits la trace des pas des idées, ne faudrait-il pas une sagacité qui dépasse la mesure de l'homme? Mais enfin ce que nous ne voyons pas nettement, nous pouvons du moins en discerner le dessin général. C'est déjà une histoire bien attachante que celle du progrès des sciences. Avec quelle curiosité on suit la marche des inventeurs qui se succèdent sur ces chemins étroits et sans terme! On y voit avec surprise et admiration la rapidité et les lenteurs de l'esprit humain; on y voit les pas mesurés de la logique, et aussi les illuminations soudaines qui la devancent. Déjà, dans ces domaines des sciences exactes et naturelles, comparativement restreints, déjà se manifeste ce *mens divinior* qui, d'une observation faite au hasard par un devancier, conclut tout un système de lois qui sera bientôt vérifié par l'expérience.

Le monde scientifique est parcouru, dirait-on, par deux ordres de conquérants : les uns s'avançant pas à pas, d'une force irrésistible, comme la légion de Végèce ; les autres, prompts comme les aigles, devançant le temps comme des cavaliers rapides. A la vue de la chaîne savante qui unit tous les efforts d'Archimède à Newton et au delà, on peut rêver sans fin, en suivant ce fil d'Ariane tendu par une main invisible pour guider l'homme et lui faire reconnaître son séjour. Je regrette déjà que dans l'histoire de cet ordre de connaissances, les historiens aient été plus attentifs aux rapports des faits scientifiques eux-mêmes et aux progrès des sciences qu'à la conduite des intelligences dans ces recherches et ces inventions ; qu'à la manière dont une vue mène à une autre vue dans la poursuite de la vérité ; mais il y a de bien plus grandes lacunes dans l'histoire du développement des idées de l'humanité en ce qui touche ces autres travaux de l'esprit où l'imagination et toute la partie sensible de l'âme se mêlent à la froide raison ; quand il s'agit de ce monde idéal où il pénètre seulement par l'élan de toutes ses facultés et de tous ses sentiments réunis. C'est là qu'il serait curieux de voir de près le travail infini et caché qui préside à l'élaboration des idées ; de compter les degrés qui mènent sur les hauteurs sereines, c'est-à-dire de reconnaître la variété des souvenirs, des connaissances, des idées, des sen-

timents, des passions qui prennent tout à coup dans les œuvres de l'art ou de la littérature ces formes que nous nommons divines, parce qu'elles nous font rêver tout ce qui est inaccessible à nos yeux. La pierre précieuse qui sort avec tous ses feux des entrailles de la terre a demandé un travail moins multiple, moins savant et moins long.

XIII

Toute idée pensée et repensée plusieurs fois. — Il y a du passé de tous les temps dans toutes nos idées, dans tous nos ouvrages. — Comment se forment les idées dominantes d'un temps. — Propagateurs des idées. — Que ceux qui agissent le plus sur leur temps passent avec lui. — Leur rôle dans le monde. — Les grands hommes proprement dits; leur rôle particulier. — Que l'idéal s'élève de siècle en siècle même chez les grands hommes. — Résumé général de ce qui précède.

Remarquons que nulle grande idée, nulle grande image peut-être, n'est pensée d'une seule pièce par un seul homme; car c'est le cas d'appliquer à l'imagination des hommes ces vers de Voltaire sur la complication du travail qui donne le luxe et le bien-être:

> La porcelaine et la frêle beauté
> De cet émail à la Chine emprunté
> Par mille mains fut pour vous préparée,
> Cuite, recuite et peinte et diaprée.

Tout se mêle, s'altère pour se recomposer, s'unit, se sépare pour s'épurer dans le courant de l'imagination. Les traits de lumière passent et repassent; des miroirs magiques se renvoient les feux qui les

frappent, et la plus subtile des géométries, c'est-à-dire l'intelligence humaine, dans son jeu naturel les réunit et les dispose instinctivement pour en faire les images du beau.

La raison de l'homme, l'imagination de l'homme obéissent aussi à l'instinct de la sociabilité. L'artiste se retire en vain dans les solitudes. Inutilement il y croit rêver seul; il est là, en dépit de lui-même, parmi son passé et ses contemporains. Les hommes, dans leurs relations, accroissent et redoublent l'intensité de leurs impressions. On pense encore au désert ce qui a été suggéré par les autres hommes; on les consulte en secret et à son insu dans l'isolement de la méditation. Les vents portent au loin les germes des vérités nouvelles, comme ils portent les graines des plantes sur leurs ailes et les dispersent dans cet ordre agité qui paraît un désordre. Suivant la remarque d'un écrivain de talent, le peintre hollandais qui n'a jamais quitté les sombres rivages de l'Océan du Nord a vu dans les récits des voyageurs de sa famille la lumière orientale de Java et de Ceylan. Voilà pourquoi l'École hollandaise peint les scènes paisibles de la vie de famille à Leyde ou à Amsterdam avec des teintes ardentes du pays du soleil où cette vie est inconnue. Ainsi l'originalité personnelle de l'artiste se combine aux mille influences du passé comme du présent, et il y a dans toutes les belles

œuvres comme un accompagnement du chœur lointain de l'humanité.

Il n'y a point à douter que l'esprit de Dieu qui sait tout ne voie dans un poète de nos jours les reflets inconnus ou méconnus de tout ce qui a précédé. Il y entend des échos lointains d'Homère et d'Isaïe, des chants barbares du Celte, des bruits qui viennent des vieilles cités ensevelies d'Athènes, de Jérusalem, de Rome, des Arabes, de la vieille France. Tout l'univers a travaillé à la pensée de chacun, et cette pensée réfléchit le monde, comme la goutte de rosée dans son fragile cristal.

Toutefois, à toute époque, quelques hommes font le plus fort de cette œuvre commune. Les pensées brutes pour ainsi dire, qui sortent confuses du vaste atelier de l'humanité, prennent une forme déterminée et se raffinent au milieu des sociétés d'élite, je veux dire des intelligences délicates et cultivées. Là se rencontrent diverses classes d'esprits qui, chacun, ont une part distincte dans le travail savant nécessaire à la pensée avant qu'elle arrive à la perfection.

Chaque temps a ses interprètes qui disent avec plus de netteté, ou de vivacité, ou de vigueur, ce que tout le monde sent confusément; ils transforment en pensées intelligibles les aspirations de la foule, et, en lui reproduisant avec les séductions du talent ce qui l'agitait sourdement, ils donnent plus

de force à ces instincts nouveaux et ils y ajoutent encore la partie communicable de leur originalité personnelle qui passe dans la foule et devient commune à tous par une certaine loi de contagion que subissent les intelligences. Mais ces interprètes sont de deux ordres : les uns ne laissent que peu ou point de renommée après eux; les autres sont ces grands hommes proprement dits qui habitent les Panthéons de la postérité, qui sont les grandes images de l'humanité et marquent, comme des statues magnifiques, les routes de l'humanité et toute la suite de son progrès. Examinons d'abord la constitution intellectuelle et, en quelque détail, la destinée des premiers. Dans l'histoire des lettres et des arts on conserve quelque souvenir d'ouvrages composés par des hommes qui ont brillé d'un vif éclat, mais qui sont rentrés dans l'ombre; la postérité prend leur gloire passée comme une matière de tradition. Elle a peine à se l'expliquer; elle croit à un engouement passager; mais au fond elle n'a plus le secret de leur talent. Ces hommes étaient éminemment de leur temps; ils en parlent la langue, et cette langue a passé sur le coloris de leurs tableaux; leur esprit s'est envolé, si j'ose m'exprimer ainsi; toutes les relations qui les mettaient dans un rapport intime avec leurs contemporains n'existent point pour nous.

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.

Mais regardez-les de leur temps, vous les voyez animer tous leurs contemporains. Esprits vifs, ou pénétrants, ou féconds, ou éloquents, à la façon des orateurs, de cette éloquence qui passe avec le vent de la tempête, comme celle des orateurs parlant de près pour ainsi dire au cœur et à l'esprit de ceux parmi lesquels ils vivent; animés des mêmes passions que leur temps, semblables en tout mais supérieurs à leur temps, ils contribuent plus que tous les autres à le développer dans son sens; ils l'obligent à se reconnaître, à tourner ses sentiments en pensées, à s'exprimer en un mot avec puissance et clarté. Ce sont ces écrivains, ou ces artistes, en apparence secondaires, qui donnent sa forme à une époque et qui souvent fournissent à une race plus robuste les dessins que celle-ci élève jusqu'à l'idéal. Pendant quelques années leurs entretiens sont partout répétés, leurs œuvres sont partout, et font penser tout le monde ; plusieurs ont la chaleur et l'éclat de la conversation et répandent les idées par ce moyen. Ne voyez-vous pas Diderot souffler le feu sur le XVIII^e^ siècle, tandis que Rousseau l'écoute ? Si ces artistes n'ont point la durée du marbre, ils n'en ont pas aussi la froideur. Ces génies passagers se reconnaissent aisément de leur temps. Je pourrais dire aujourd'hui le nom de ceux qui de nos jours remplissent ce rôle important dans

les vastes travaux de la pensée. L'avenir ne sera pas juste pour eux, tandis qu'il devrait les honorer de ce même sentiment de respect que nous éprouvons en passant devant quelque tombeau dont l'inscription à demi effacée laisse voir qu'elle couvre une cendre qui fut illustre. Ils ont rêvé et fait rêver le beau; ils en ont tracé de vives, mais passagères images, à l'aide d'harmonies fugitives, et leurs œuvres ont passé, ou passeront comme passe la beauté fragile que le temps emporte d'autant plus rapidement qu'elle est à la fois plus frêle et plus gracieuse. Ces intelligences, qu'on traite si dédaigneusement dès qu'elles ne règnent plus, ont un sort assez mélancolique, et on dirait que plusieurs d'entre ces esprits ont le pressentiment de leur destinée future. Ils savent, ou du moins ils se doutent, qu'en vain ils ont compris, expliqué, éclairé et même devancé leur temps, ils se sentent passagers comme lui, et ils souffrent (qui oserait les en blâmer ?) de voir à côté d'eux des hommes d'un tempérament plus rude, d'un sens moins exquis, souvent moins profond, prendre hardiment le chemin des terres lointaines de l'avenir, précisément parce qu'avec un peu plus de force, ils ont de moins cet éclat et cette finesse qui donnent la grâce, mais tournent aussi plus aisément en poussière. Pourquoi mourront-ils en effet ? Par les qualités mêmes qui font qu'ils s'entendent mieux avec leurs contempo-

rains, et qui les empêcheront d'être compris des âges suivants. Les temps qui viendront ne trouveront plus sur leurs toiles les belles et fines nuances qui coloraient des pensées élevées et nouvelles. Le soleil dans sa course éternelle aura changé de place, et ne peindra plus rien des mêmes couleurs. Cette ombre qui s'avance ne fera que s'épaissir de plus en plus, alors qu'on ne distinguera plus dans ce demi-jour du passé que le sommet des monts avec leur pâle couronne de lumière. Mais si le renom de ces hommes s'efface, leur œuvre ne périt point. Ils ont donné une forme aux vagues et profonds instincts de la foule; sous ces formes heureuses, quoique peu durables, ces instincts sont devenus peu à peu, dans les mains grossières du vulgaire, des lieux communs, c'est-à-dire des vérités qui, tout en gardant leur substance, ont perdu leur couleur; et ces lieux communs seront retravaillés par la main d'autres hommes dont nous verrons bientôt comment ils accroissent le patrimoine de l'humanité tout entière. Oui donc, je vois de nos jours des hommes que l'avenir ne connaîtra pas, dont il ne lira les écrits qu'avec distraction, mais dont on peut affirmer qu'ils ont pensé les premiers tout ce qu'on pense, dit d'abord, avec plus de feu, ce qu'on redira peut-être avec plus d'autorité ; ils ont en eux, plus que ceux qui vivront, le sentiment ému, profond, délicat des vérités nouvelles; ils les ont revêtues d'un

éclat qui pâlira, mais qui les a signalées au monde. Je sais des peintres qui ont autrement d'idées, de conception, de connaissances de la beauté délicate que d'autres peintres dont les tableaux moins riches iront à la postérité. Je sais des critiques d'une pénétration, d'un esprit poétique, d'une sagacité qui surpassent ceux-là mêmes dont la destinée est de laisser à l'âge suivant le compte de notre état intellectuel. A côté de ces esprits si dignes au moins de regrets, n'oublions pas ces autres belles intelligences, âmes vives, nobles et profondes qui n'ont fait profession d'aucun des arts de l'esprit ; avec le don de l'inspiration elles ont séduit comme du regard les grands esprits au bien et au beau, en leur montrant pour ainsi dire du doigt ces éternelles images de la beauté qui planent invisibles au-dessus de nos têtes ; leur souffle dissipait le brouillard qui dérobe ces grands types à notre vue. Voilà l'élite mortelle et charmante dont Gray aurait dû nous montrer aussi les tombes dans son poétique cimetière. Ils ne sont plus. Personne ne saura désormais tout ce qu'ils étaient. Ils dorment dans la même poussière que leurs obscurs contemporains, dans la poussière de presque tout ce qui a brillé et charmé sur la terre. C'est au milieu de ces ombres qu'il faudrait placer la statue rêveuse du génie inconnu. Mais, inconnus ou méconnus, ils ont tour à tour civilisé le monde.

Si ceux dont nous venons de parler sont les propagateurs des idées; s'ils les font naître; s'ils sont les instruments par lesquels ces idées descendent dans la foule et la pénètrent de toutes parts, sous les conditions et par les entraînements de la mode, si l'on veut, une autre race vit à côté d'eux, destinée à donner une forme dernière et définitive à ces idées, les dépouillant de ce qu'elles ont de mortel, pour les passer au feu puissant de leur génie, les élever à la pureté de l'idéal et leur donner le droit imprescriptible de cité dans le monde civilisé. Ces ouvriers un peu tardifs, nous les nommons les grands hommes.

Igneus est ollis vigor et cœlestis origo.

C'est par eux surtout que le passé ne périt pas et que la chaîne des générations n'est point interrompue. Nous trouvons dans leur ouvrage les exemplaires de tout ce qui peut et doit survivre des jours qui ne sont plus. Le reste est condamné à la dure loi de l'oubli et sera emporté en arrière par la froide haleine du temps. Il est juste que de tels messagers soient à jamais l'objet d'un culte public, je veux dire qu'ils obligent à un certain langage respectueux dont les plus hardis n'osent guère s'écarter. Presque tous ces hommes ont en partage la droite raison, l'énergie des passions, le sentiment de la mesure, tous les traits généraux et permanents de la race humaine,

dans une perfection et un équilibre inconnus aux hommes ordinaires. En un mot ils sont plus hommes que les autres hommes, dans le vrai sens de l'expression. Ils disent avec force ce que toute la famille humaine éprouve et éprouvera éternellement. Mais ils ont d'âge en âge plus d'étendue de vue, de nuances de sentiment, de pureté morale, parce que d'âge en âge ils ont vécu parmi une génération toujours plus délicate, plus intelligente et plus raffinée. Ces raffinements, cet art de s'avancer plus profondément dans la connaissance de l'âme, ne viennent point d'eux communément; ils prennent ce que leur temps leur donne. Vous voyez dans leurs œuvres, sous un jour de plus en plus brillant, les vérités durables de plus en plus épurées; vous y voyez les passions primitives se civilisant de siècle en siècle sans s'affaiblir, se subtilisant sans cesser d'être naturelles. Quelques-uns de ces grands maîtres peuvent avoir par surcroît, avec le génie de ce qui dure, les délicatesses de leur époque; ils sont quelquefois de leur temps, comme ils seront de tous les temps. Racine était ainsi, sans doute. Peut-être que Platon avait les grâces fugitives de son époque, ainsi que nous l'affirmons un peu dogmatiquement. Mais nous ne sommes plus capables de goûter dans sa vérité cette autre partie divine du génie. La couronne demeure, mais le parfum des fleurs est envolé. Quoi qu'il en soit, malgré

ces exceptions, le trait de ces génies est la simplicité, la force, la sobriété savante, la prédominance dans leurs tableaux des traits généraux de l'humanité, d'une humanité qui, malgré quelques déviations, va toujours grandissant, comme une divinité qui s'avancerait de l'enfance à la maturité dans une éternelle beauté. Et c'est parce que les artisans peignent les grandes lignes de la nature qu'ils produisent des œuvres d'une beauté qui ne pâlit point. Les hommes, devant ces œuvres, retrouvent toujours au fond d'eux-mêmes, pour l'y comparer, l'exemplaire effacé, mais complet, de la nature première. C'est donc dans cette classe d'artistes et d'écrivains que brille d'un éclat durable la beauté qui ne passe point. Priam dans le camp des Grecs, l'Agamemnon d'Eschyle rencontrant un Egisthe dans ses foyers, l'OEdipe de Sophocle dans Thèbes, l'Adam de Milton dans l'Eden, l'altier Farinata degli Uberti dans les cercles du Dante, Herminie dans la forêt du Tasse, la Phèdre de Racine sont de cette famille. A les voir tous parler et agir, la nature humaine se reconnaît toujours sous la forme plus profonde de l'idéal. Mais comme le travail de la civilisation a marqué son heureuse empreinte sur ces images, à mesure qu'elles sont plus près de nous sur la route des temps! Ne sent-on pas que les âmes s'éclairent, s'adoucissent et s'agrandissent progressivement ? Peut-

être regretterez-vous un moment la verdeur sauvage de ces traits plus simples, disons hardiment plus grossiers, de la haute antiquité : reconnaissez que la partie divine de l'homme se fait jour de plus en plus. Et en effet comment s'expliquerait l'effroyable drame de l'histoire, s'il n'aboutissait au prix de tant de travaux, d'héroïsme, de combats et de larmes, à rapprocher de moments en moments l'homme et tous les hommes, du type d'après lequel ils ont été formés.

Tandis que l'homme poursuit l'idéal ici-bas, Dieu en fait pénétrer plus avant les traits dans son âme et la retravaille de ce feu divin.

Peut-être, et nous l'espérons, est-il plus facile, après ces développements, de saisir le mécanisme de la Providence dans ses évolutions pour préparer aux hommes des manifestations toujours plus claires et plus complètes du vrai et du beau. Le cours des temps qui apporte sans cesse de nouveaux textes sous les yeux des nations, les révolutions qui les troublent, les guerres qui les portent aux extrémités du monde, les découvertes qui leur font entrevoir d'autres horizons, des pensées plus vraies et plus conformes à la profondeur de la réalité, qui leur suggèrent des pensées encore plus profondes, tous ces changements amenés par le temps qui est partout et qui travaille souverainement toutes choses, jettent les hommes, tous les hommes, dans ces rê-

veries inconnues aux générations précédentes. Des esprits d'élite leur fournissent des images vives de ces rêveries confusès; le monde s'y attache avec passion, avec une passion qui ne dure guère ; alors l'enivrement de toutes ces idées tombe, le bruit s'apaise, les grands hommes viennent qui recueillent dans tous ces débris récents les sentiments nouveaux, les traits de vérité éternelle qu'ils contiennent, et les font passer à ce feu du génie qui dévore ce qui est passager. Afin d'en conserver ce qui est durable et, avec les ouvrages de ces esprits souverains, l'homme garde, pour s'en pénétrer, les exemplaires des vérités conquises par les efforts des générations. Il y trouve les traits immuables et pourtant perfectibles de sa race. Mais satisfaits de ces beaux types, on ne peut s'empêcher d'entretenir quelque regret de ce qu'on ne verra plus dans leur vive jeunesse les premiers jours du printemps des idées, quand un jeune soleil brillait sur elles, quand la vie fragile et enivrante les animait. Ces jours ne sauraient revenir. Les fleurs éternelles sont belles; mais elles ont quelque chose de la tristesse des immortelles quand on les compare à ces belles corolles qui passent sous l'ardeur du jour, mais qui ont le charme de leur fragilité même.

XIV

Que le sentiment du beau a été partout. — Que les sociétés ne roulent pas dans un cercle fatal. — Qu'il ne faut ni regretter ni mépriser le passé.

Tout ce qui précède n'est pas, nous l'espérons, un vain étalage de lieux communs. Il nous semble qu'il peut sortir de cet ordre d'idées que nous avons exposé, si nous l'avons mis dans son jour, plus d'une conséquence importante, pour ceux qui y attachent quelque prix, à suivre dans le temps le cours des choses humaines, et je conviens volontiers que ceux-là sont le petit nombre. Ces conséquences, quoi qu'on en puisse penser, ont du moins un mérite à nos yeux ; elles s'accordent non seulement avec les croyances, mais avec les instincts des âmes élevées ; elles prouvent que les sociétés humaines n'ont été privées à aucune époque du sentiment et

des images réalisées du beau; elles montrent que ces sociétés ne sont pas condamnées, comme de beaux esprits le prétendent avec un superbe dénigrement, à tourner dans un cercle pour recommencer sans repos et sans résultat leur course monotone ; elles montrent que chaque effort heureux des intelligences, de chaque intelligence, est un bien qui profite à tout l'avenir, témoignant aussi par là que les hommes, au temps des révolutions, ne combattent pas seulement pour des chimères, et qu'enfin, s'il est ridicule de pleurer des temps écoulés, il est vrai pourtant, ainsi que l'imagination a besoin de le croire, que l'homme est le frère de l'homme à travers les temps, qu'il a toujours aimé le même beau, travaillé sans cesse à une œuvre impérissable et qui avance sans cesse en dépit des âmes serviles qui souhaitent l'immobilité, malgré les âmes sans forces qui se créent une fausse poésie avec des images trompeuses du passé. Reprenons rapidement ces divers points, afin de les bien fixer avant que de finir.

A entendre le langage ordinaire de beaucoup d'historiens de l'intelligence, on croirait qu'il y a eu, qu'il est des temps où l'homme n'entrevoit aucun rayon de la lumière du beau, aucune étincelle du vrai ; qu'il est même alors au-dessous des brutes, lesquelles, du moins, ne s'enflamment ni pour l'erreur, ni

pour l'absurde et sont gardées par la nature dans le cercle de leurs instincts réguliers. Si nous ne nous sommes trompé, au contraire, il résulte de tout ce qui précède que la race humaine a toujours poursuivi, exprimé et montré les images du beau, mais dans des signes quelquefois trop fugitifs pour qu'il en restât autre chose que l'émotion entretenue par le souvenir dans la génération suivante; et c'est de cette émotion, comme d'un feu caché sous la cendre, que sortent un jour ou un autre ces jets d'un feu qui ne s'éteint plus, ces beautés éternelles qu'on a longtemps appelées classiques, qui parlent à toutes les générations dans un langage toujours intelligible, des sentiments permanents de l'humanité. N'en doutons pas, ce feu couvait même dans la nuit du moyen âge, parce qu'il est comme le feu dont parle le poète qui est la condition de l'existence physique et

Qui vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.

Aussi bien nulle créature humaine ne saurait s'en passer. Il est le tourment et le principe d'action de toutes les intelligences ; c'est son souffle qui fait flotter fièrement les pavillons au-dessus des armées et qui retentit dans le bruit des clairons. Si l'homme ne poursuivait sans cesse l'idéal, s'il ne le voyait réellement, au moins par instants dans sa vie, sa force s'en

irait, et il ne serait plus un homme. Je ne puis m'empêcher de croire que ces formes du beau que l'art et la nature manifestent à l'envi, ne soient bien réellement des guides placés par la Providence sur notre route pour nous attirer sans cesse sur les hauteurs. Qui peut douter que ces guides viennent d'en haut, à entendre leur langage mystérieux et pénétrant? Ce serait faire injure à la Providence que de penser que ces conducteurs divins vers l'invisible n'aient pas toujours été à côté des nations, surtout quand elles avaient à traverser les obscurités et les dédales où l'histoire les a souvent comme égarées. Il faut dire de ce beau sévère ou riant ce que Quinault dit de l'amour, qu'il anime tout l'univers. Il se manifeste avec plus ou moins de clarté suivant les temps, mais il est le prédicateur assidu de tout ce qui se fait, se sent, se dit de noble ou de grand dans le monde. Il attire les bataillons au haut des murs d'où tombe une pluie de fer et de feu, comme, dans les campagnes paisibles de l'Italie, il appelle Virgile pour errer avec lui derrière le pâle rideau des peupliers du Mincio.

Mais quelque touchante, quelque vive que soit la simplicité énergique des premières apparitions du beau à la voix des premiers hommes de génie; quelle que soit l'impérissable beauté de l'antiquité, il faut bien reconnaître aussi que d'âge en âge cette figure

de l'éternelle beauté prend des traits plus distincts et plus délicats, et que Raphaël et Racine en ont fait des dessins, sinon plus puissants, du moins plus achevés et d'une intelligence plus profonde. C'est que l'homme ne marche pas dans un cercle. Je ne veux pas affirmer que les génies des temps nouveaux ont l'énergique naïveté des temps anciens, mais je sens que ce qu'ils cherchent et qu'ils entrevoient est plus beau et plus grand encore que ce que cherchaient et voyaient les hommes de l'antiquité. Peut-être la main des modernes est-elle moins ferme; on dirait qu'elle tremble d'émotion lorsqu'ils contemplent de plus près et avec plus d'ensemble ces formes radieuses que voile un nuage moins épais. Le divin modèle s'est rapproché, ou plutôt l'homme s'est avancé de quelques pas de plus vers la cime de ce mont Olympe où vit l'idéal.

Mais si chaque siècle étend l'horizon des hommes, il est bien possible que les peintres perdent par là en netteté ce qu'ils gagnent en étendue et en grandeur de vues. Voilà ce qui nous autorise à regretter toujours quelque chose de l'antiquité, sans qu'on puisse soutenir pourtant que ce que le génie ait de mieux à faire pour s'inspirer soit de regarder en arrière ; ni que ce qu'il ait de mieux à espérer soit d'égaler les beaux âges des arts et des lettres dans le passé. Qu'il regarde au contraire devant lui, et qu'il

suive cette pensée qui s'élève progressivement dans son vol. Qu'il étudie l'antiquité pour apprendre à transporter dans de plus vastes tableaux cette fermeté, cette simplicité que des races plus jeunes mettaient à dessiner des tableaux plus étroits; mais il ne faut écouter que les pensées nouvelles; le génie antique a ses limites comme le monde étroit qu'il habitait. L'habitant de la Grèce voyait des collines du Taygète ou du Parnasse la mer bleue des Cyclades et, un peu au delà, les rivages de l'Asie. Aujourd'hui, du sommet désolé des Cordillères, le voyageur entend presque le tumulte des deux grandes mers qui enveloppent le globe. Ce murmure profond et mélancolique des grandes eaux dit de bien autres choses que le bruissement des vagues de la Méditerranée sur des rivages bordés de myrthe et de lauriers roses. Telle est aussi la différence de l'esprit moderne, de ses soucis, de la science puissante qui lui donne encore plus d'incertitudes que de solutions, avec l'esprit antique sensé, riant et n'ayant encore entrevu que le sourire de la terre dans ce printemps de la vie des peuples.

Et, non seulement il est dans la destinée de l'esprit humain de s'élever graduellement et de voir s'étendre devant lui des perspectives toujours plus vastes, quoiqu'il change incessamment de point de vue, mais tous les ordres d'idées, toutes les formes

du beau qui se sont succédé dans le monde demeurent au fond de sa pensée. Il sait, si j'ose m'exprimer ainsi, tout ce qu'il a oublié depuis le commencement du monde. Toute vérité, toute beauté qui a jamais apparu à l'intelligence, ne s'évanouira pas de l'Éden de l'idéal ; à des siècles de distance elle peut inspirer de nouvelles formes de la beauté. L'œil de l'esprit suit ces pensées confuses que la tradition a laissées chez tous les hommes, et à leur vue, qui se dessine vaguement dans le lointain, il rêve, dans la fécondité mystérieuse de l'âme, de grandes choses qui sont nouvelles et qui sont anciennes ; tout le passé est comme le voyageur qui le parcourt, un chemin pratiqué dans une vaste forêt ; il rêve à l'occasion de ce qui l'environne, des arbres majestueux qui se balancent au-dessus de sa tête, du daim qui fuit à son approche, des fleurs qui semblent s'entretenir dans la solitude ; il rêve plus profondément encore à l'ouïe des bruits sortant de la profondeur de ces bois, quand le vent lui apporte de loin les bruits inconnus des grands espaces qu'il laisse derrière lui et qu'il n'a fait qu'entrevoir.

Disons-le plus exactement, ce sentiment profond et obscur, c'est l'esprit même des aïeux qui a passé de génération en génération dans ce qu'il a d'impérissable.

Mais si le passé tient sa place, et une grande place,

dans les idées, dans le sentiment du beau des âges qui viennent après, c'est sous la condition inévitable que ce passé se transforme, s'épure et dépouille toute sa partie périssable; c'est sous la condition qu'on ne viendra pas nous demander notre admiration pour tout ce qu'il a été, imitant ce roi qui allait chercher dans la poussière, pour les mettre sur le trône, les restes inanimés d'une femme qu'il avait aimée. Il est aujourd'hui en effet une école bruyante, qui étale, sans jugement et sans intelligence, ses regrets pour toutes les institutions et toutes les idées d'un autre temps. Il est vrai qu'à voir et à entendre ces hardis défenseurs du passé, on ne prend qu'une assez médiocre idée des effets d'une telle superstition. Ils se bornent presque toujours à débiter des sottises qui ont une forme ancienne, *more majorum*.

Ils ne savent donc pas que l'esprit même des ancêtres est dans ceux qui regardent en avant, et que les vertus militaires d'un Desaix font bien plus souvenir de Turenne que les misérables lamentations de ceux qui voudraient rappeler le XVII^e^ siècle, lequel les mépriserait, si la Providence s'amusait par miracle à les y replacer un jour pour leur instruction. Mais soyons justes, regrettons quelque chose du passé, regrettons d'y voir de grandes âmes sous le joug d'erreurs que nous n'avons plus; regrettons que les lumières nouvelles n'aient point adouci et éclairé

des esprits qui semblaient faits pour les recevoir avec joie.

Et si un retour vers le passé est contraire aux lois que nous constatons dans l'histoire, l'immobilité est tout aussi contraire à ces lois. On dit avec raison que l'âme est un feu qui s'éteint, s'il ne s'augmente. *In nova fert animus* est la devise du genre humain. Si cet instinct universel ne poussait plus l'homme, il deviendrait même incapable de comprendre ce qu'il sait du *beau* et du *vrai* sur cette terre, il ne pourrait plus même comprendre le passé; car c'est cette même ardeur qui cherche de nouvelles expressions du beau et de la grande inconnue, qui fait aussi reconnaître le beau caché dans les ombres du passé. Le Poussin avait la mélancolie méditative des siècles nouveaux; il cherchait le grand dans des sentiers que nul n'avait foulés, et cette généreuse inquiétude lui faisait surprendre aussi le secret de Rome ensevelie dans ses ruines; c'est par ce sentiment novateur qu'il entend le grand silence qui règne parmi les ombres dont l'Italie est peuplée. Il faut bien pourtant que les gens qui défendent le *statu quo*, qui disent sans cesse qu'il ne faut pas chercher le mieux, il faut bien qu'ils sachent qu'ils ne sont ni si sérieux ni si profonds qu'ils imaginent. Eux aussi, sans s'en douter, disent comme les libertins que la vie ne vaut pas tant de recherches et d'agitations; eux aussi disent : il faut jouir et passer,

Qui sait si nous serons demain ?

Ils n'ont point le vrai sentiment de la destinée de l'homme, de cette vie noble et inquiète qui se consume à invoquer ce qu'on ne voit pas.

Oui, l'homme est né voyageur ; il regarde son berceau avec regret, mais il cherche obstinément un tombeau parmi les hasards, afin de rencontrer quelque part l'objet de ses vagues inquiétudes.

La gravité des gens qui prêchent le repos n'est que frivolité et goût vulgaire du repos :

Nam neque Parnassi vobis juga, nam neque Pindi
Ulla moram fecere, neque Aonie Aganippe.

Qui n'aime pas l'avenir, n'aime pas le passé.

Et de cette manière de considérer l'histoire de l'intelligence, dans la recherche de la beauté et de la vérité, il résulte aussi plus d'équité dans la manière d'apprécier les œuvres du génie d'un autre temps ; car nous savons ce qui nous manque pour retrouver les grands effets qu'il a produits sur les contemporains. Cette manière de considérer les choses inspire aussi la modestie pour ses propres travaux ; car nous savons qu'un jour viendra où cet idéal, ce vrai réel enfin que nous cherchons, découvrira des espaces nouveaux à des générations nouvelles, et que, si nous

pouvons affirmer que nous voyons quelque chose de la splendeur du vrai, nous pouvons affirmer tout aussi résolûment que l'avenir verra des traits de cette splendeur qui nous sont cachés aujourd'hui. La tolérance en ressort également, avec la modeste assurance à professer nos propres opinions. Car si l'homme vit sous la condition laborieuse du progrès, il est bien à peu près évident qu'il entre dans les vues de la Providence que toute la vérité n'est pas nécessaire à l'homme en tout temps ; et il entre dans ses lois qu'il la cherche par le travail et la volonté. Nous voilà bien loin des emportements réciproques des partis au XVI^e^ siècle, du calme orgueilleux du XVII^e^, de l'arrogance hostile du XVIII^e^. Nous voilà bien loin de ceux qui disent qu'on ne saurait trop regretter les fortes croyances quelles qu'elles soient. Souhait bizarre pour le dire en passant, d'hommes qui affectent l'amour d'une austère sagesse; n'implique-t-il pas, en effet, que les passions valent mieux que la vérité, et que l'aveuglement, qui ne s'arrête devant rien, vaut mieux que la recherche paisible du juste et du beau ?

Oui, répétons-le en finissant, la race humaine a été créée pour monter lentement les pentes éternelles. A chaque pas qu'elle a fait, ses perspectives ont changé et se sont étendues ; son idéal s'est épuré

et agrandi, et chaque siècle a droit de dire de ses devanciers comme les héros d'Homère :

ἡμεεις τοι πατέρων μέγ' ἀμείνονες
Ευχόμεδ'είναι

FIN

TABLE

Pages

LITTÉRATURE. Idées générales sur la littérature. — Jugement sur les auteurs anciens, sur les auteurs modernes, sur les contemporains..... 1

PHILOSOPHIE, MORALE, RELIGION..... 51

PENSÉES DIVERSES..... 91

WALTER SCOTT..... 109

MADAME NECKER DE SAUSSURE..... 149

COURS DE LITTÉRATURE DE MONSIEUR VILLEMAIN..... 185

DES RÉVOLUTIONS DU GOÛT. Du beau aux diverses époques de la littérature..... 221

97-80. — CORBEIL, typ. et stér. CRÉTÉ.

69701907

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

X. DOUDAN

PENSÉES

ET

FRAGMENTS

SUIVIS DES

RÉVOLUTIONS DU GOUT

140

1/H 2211 A.2

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1881

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

	f. c.
H. DE BALZAC	
ŒUVRES COMPLÈTES, tome XXIV et dernier. — CORRESPONDANCE....	7 50
FEU LE DUC DE BROGLIE	
LE LIBRE ÉCHANGE ET L'IMPOT. 1 vol.	7 50
A. DUMAS FILS	
LA QUESTION DU DIVORCE. 1 vol....	5 »
AD. FRANCK	
RÉFORMATEURS ET PUBLICISTES DE L'EUROPE. Tome II.....	7 50
ERNEST HAVET	
LE CHRISTIANISME ET SES ORIGINES, tome III. 1 vol.....	7 50
PROSPER MÉRIMÉE	
LETTRES A M. PANIZI. 2 vol.....	15 »
CHARLES DE LOVENJOUL	
HISTOIRE DES ŒUVRES DE BALZAC, 1 v.	7 50
MADAME DE RÉMUSAT	
MÉMOIRES. 3 vol.....	2 : 50
ERNEST RENAN	
L'EAU DE JOUVENCE. 1 vol.....	3 »
PAUL DE SAINT-VICTOR	
LES DEUX MASQUES. 1 vol.....	7 50
THIERS	
DISCOURS PARLEMENTAIRES. T. I à IX.	67 50

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

	vol.
XAVIER AUBRYET	
LE TRIPTYQUE.....	1
J. AUTRAN	
LETTRES ET NOTES DE VOYAGE.....	1
H. DE BALZAC	
CORRESPONDANCE.....	2
TH. BENTZON	
AMOUR PERDU.....	1
HECTOR BERLIOZ	
CORRESPONDANCE INÉDITE.....	1
LOUIS BLANC	
DIX ANS DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE.	10
DUC DE BROGLIE	
LE SECRET DU ROI.....	2
RHODA BROUGHTON	
JOANNA.....	1
Pesse O. CANTACUZÈNE ALTIERI	
LE MENSONGE DE SABINE.....	1
J. DE CARNÉ	
APRÈS LA FAUTE.....	1
H. CAUVAIN	
LA MORT D'ÉVA.....	1
CHUT !!	
SHOCKING.....	1
X. DOUDAN	
LETTRES.....	4
ABRAHAM DREYFUS	
SCÈNES DE LA VIE DE THÉATRE.....	1
A. DUMAS FILS	
THÉATRE COMPLET. Tome VI.....	1
***	
TIPHAINE.....	1
DUPREZ	
SOUVENIRS D'UN CHANTEUR.....	1
CHARLES EDMOND	
ZÉPHYRIN CAZAVAN EN ÉGYPTE.....	1
O. FEUILLET	
LE JOURNAL D'UNE FEMME.....	1
***	
A COTÉ DU BONHEUR.....	1
***	
L'ALSACE-LORRAINE.....	1
J. DE GLOUVET	
LE FORESTIER.....	1
LUDOVIC HALÉVY	
LES PETITES CARDINAL.....	1
A. KARR	
A L'ENCRE VERTE.....	1
LE LIVRE DE BORD.....	4
EUGÈNE LABICHE	
THÉATRE COMPLET.....	10
LÉOPOLD LACOUR	
TROIS THÉATRES.....	1
JULIETTE LAMBER	
GRECQUE.....	1
R. LINDAU	
PEINES PERDUES.....	1
MELCHIOR DE VOGUÉ	
HISTOIRES ORIENTALES.....	1
MICHELET	
INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE	1
A. DE PONTMARTIN	
NOUVEAUX SAMEDIS. Tome XX.....	1
LOUIS RÉGIS	
CONSTANTINE.....	1
ERNEST RENAN	
CONFÉRENCES D'ANGLETERRE.....	1
VICOMTE RICHARD (O'MONROY)	
LA FOIRE AUX CAPRICES.....	1
HENRI RIVIÈRE	
SOUVENIRS DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.	1
C. A. SAINTE-BEUVE	
LE CLOU D'OR.....	1
DANIEL STERN	
ESQUISSES MORALES.....	1
E. TEXIER ET LE SENNE	
MONSIEUR CANDAULE.....	1
LOUIS ULBACH	
LE TAPIS VERT.....	1
LE MARIAGE DE POUCHKINE.....	1
***	
LE MARIAGE DE LOTI.....	1

Paris. — Imprimerie DUMOUTET, 3, rue Amber